This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BP 331.1

BIBLIOTHÈQUE

DE

M.r CHEVILLARD,

SOUS-INTENDANT MILITAIRE,

OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR,

CHEVALIER DE St.-LOUIS

et des Ordres Militaires de

SAXE, POLOGNE, NAPLES et RUSSIE.

HARVARD COLLEGE
LIBRARY

IN MEMORY OF

FRANKLIN TEMPLE INGRAHAM

CLASS OF 1914

SECOND LIEUTENANT
COAST ARTILLERY CORPS
UNITED STATES ARMY

WELLESLEY, MASSACHUSETTS
MAY 23,1891 APRIL 11,1918

TIFFANY & CO.

L'ANNÉE
LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXXVIII.

Parcere perſonis, dicere de vitiis. MART.

TOME CINQUIÉME.

A PARIS,
Chez J.-G. MÉRIGOT, le jeune,
Libraire, Quai des Auguſtins,
au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXXVIII.

BP 331.1

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROMHAM FUND
JAN 28 1947

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE PREMIÈRE.

Commentaire sur la Loi des douze Tables, dédié au Roi, par M. Bouchaud, *Conseiller d'État, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Docteur-Régent de la Faculté de Droit de Paris, Lecteur & Professeur Royal du Droit de la Nature & des Gens; à Paris, de l'Imprimerie de* Moutard, *rue des Mathurins, Hôtel de Clugny; 1 vol. in-4° de 862 pages.*

LES ROMAINS, Monsieur, pendant plus de trois-cents ans, furent gouvernés par les Mœurs, beaucoup plus puissantes que les Loix. Ce fut lors-

qu'ils commencèrent à se corrompre qu'il fallut aller chercher dans la Grèce, des moyens de réprimer leurs vices, & de les contenir dans le devoir. Dans l'enfance des Sociétés, dit Tacite, (1) lorsque les hommes étoient encore exempts de passions & de crimes, on ne connoissoit ni les punitions ni la contrainte ; il n'étoit pas besoin de les exciter par des récompenses, à pratiquer la Vertu qu'ils aiment naturellement, &, comme ils ne désiroient rien d'injuste, on n'avoit rien à leur défendre. Mais, lorsque l'égalité fut détruite, lorsque l'ambition & la violence succédèrent à la modération & à l'honnêteté, on vit s'élever des Tyrans, & plusieurs Peuples sont restés éternellement soumis à un joug despotique. Quelques-uns cependant préférèrent l'empire des Loix à celui d'un homme ; d'autres ne se soumirent aux Loix qu'après s'être lassés de la domination d'un Maître. Les Loix furent d'abord proportionnées à la simplicité des hommes. Les plus

(1) Annales, liv. 3. chap. 26.

célébres ſont celles qui furent données aux Crétois par Minos, aux Spartiates par Lycurgue. Solon, bientôt après, compoſa pour les Athéniens un Code plus étendu & plus rafiné. Romulus exerça ſur les Romains un empire arbitraire; Numa gouverna le Peuple par la Religion & la crainte des Dieux; Tullus & Ancus ſignalèrent leurs Régnes par quelques Réglemens; mais Servius-Tullius fut une eſpéce de Légiſlateur, & ſes Ordonnances bornèrent même l'Autorité Royale. Après l'expulſion de Tarquin, le Peuple fut long-temps occupé à défendre ſa liberté contre les Patriciens; enfin on créa des Décemvirs qui firent un choix des meilleures Loix étrangères, & gravèrent tout le Droit Civil ſur douze Tables. Les Loix qui ſuivirent, dirigées quelquefois contre les coupables, furent beaucoup plus ſouvent le fruit de l'ambition, de la violence & des paſſions les plus injuſtes. &c.

Quelque reſpect qu'on doive au génie de Tacite, cet Apperçu n'eſt

ni profond ni exact. On voit que ce grand Historien adoptoit aveuglément la fable de l'Age d'or, & supposoit un siécle heureux où les hommes, parfaitement égaux entr'eux, étoient sans passions & sans vices. C'est aussi l'opinion de Sénéque, & de la plupart des anciens Philosophes; mais ils connoissoient mal la Nature humaine. Par tout où les hommes ont été réunis, il y a eu des passions & des vices, excepté dans les premiers tems du Christianisme. Il n'a jamais existé aucune Société où les biens fussent communs, & dont les membres fussent parfaitement égaux. Il faut laisser aux Poëtes cette brillante chimère. Les Philosophes ne connoissent point d'autre Age d'or pour les Sociétés humaines que celui où la pauvreté, les privations, les besoins mettent un frein aux passions des Particuliers, & les dirigent vers les objets utiles. Il est triste & honteux pour l'Humanité, que par-tout les bonnes mœurs ayent été le fruit de la simplicité, de l'ignorance & de l'impuissance de faire le mal. Toute Société qui s'éclaire,

qui s'aggrandit, qui s'enrichit, se corrompt nécessairement.

Chef d'une troupe de bandits & de brigands, Romulus fit quelques Loix, uniquement pour réprimer le crime; Numa jugea que la crainte des Dieux étoit plus forte que celle des Loix mêmes, pour arrêter les désordres. La plupart des autres Rois, uniquement occupés de la guerre, n'eurent pas le temps de songer à la Police. Ils jugeoient eux-mêmes, avec les seules lumières du bon-sens, les causes les plus importantes, & renvoyoient au Sénat la décision des autres: ainsi le Peuple se trouvoit soumis au caprice des Grands. Heureusement il y avoit alors bien peu de contestation; & l'honnêteté publique adoucissoit la rigueur de ce despotisme: mais, après l'expulsion des Rois, l'ambition & l'avarice des Patriciens s'étant augmentées, le Peuple fut écrasé. Il suffisoit d'être Plébeïen pour être condamné; les usurpateurs étant en même temps les Juges. La tyrannie fut portée à un tel excès que le Peuple se révolta.

Il obtint des Protecteurs qui défendirent sa liberté avec beaucoup de courage ; mais il n'y avoit pas de justice à espérer, tant que les contestations des Particuliers seroient jugées arbitrairement par les Patriciens. Les Tribuns sentirent eux-mêmes qu'ils travailloient en vain à enrichir le Peuple, s'il n'y avoit point de Loix qui assurassent les propriétés, & si la fortune des Plébeiens dépendoit toujours de la fantaisie des Patriciens ; ils demandèrent à grands cris un corps de Loix qui servît de bâse à tous les jugemens. Les Patriciens, accoutumés à ne reconnoître d'autre loi que leur volonté, s'opposèrent avec beaucoup de chaleur à une demande aussi juste. Ils furent enfin obligés de céder à l'empressement & au vœu unanime de la multitude. On envoya des Députés dans la Gréce, alors le centre des lumières & des connoissances humaines, pour y recueillir les meilleures Loix. Ces Députés donnèrent la préférence aux Loix de Solon, parmi lesquelles ils en ad-

mirent auſſi quelques-unes de Dracon. Dix Magiſtrats furent nommés pour faire l'examen & la rédaction de ces Loix. Ils firent un choix de celles qui leur parurent les plus convenables aux mœurs & au caractère de Romains; ils y joignirent la plupart des Loix portées par les Rois, & les anciennes Coutumes du Peuple Romain. Leur travail fut expoſé & ſoumis au jugement du Public, ſur dix Tables de bois; & enfin il fut univerſellement approuvé & adopté. On y ajouta peu de temps après, deux autres Tables, & le tout forma ce fameux corps de Juriſprudence Romaine connue ſous le nom de *Loi des Douze Tables*. On peut cependant remarquer que cette légiſlation fut établie ſous les plus malheureux auſpices, & rappelle une des plus funeſtes époques de l'hiſtoire Romaine; les Légiſlateurs abusèrent du pouvoir qu'on leur avoit confié, & s'érigèrent en Tyrans de leur patrie. Appius Claudius, leur chef, employa l'autorité que lui donnoit ſa charge, pour arracher une jeune fille des bras

de ſon père, & força ce malheureux père a égorger lui-même ſa fille pour la ſouſtraire au déshonneur.

On a blamé les Romains d'avoir eu recours à des Loix étrangères; il faut plutôt les louer d'avoir ſçu profiter de la ſageſſe & des inſtitutions utiles des autres peuples; d'ailleurs ils n'ont pas adopté ſans diſcernement & ſans choix les Loix attiques; ils les ont perfectionnées; ils ont trouvé le moyen de les approprier à leur conſtitution & à leurs mœurs. Je vais maintenant parcourir quelques unes de ces Loix qui paroiſſent plus curieuſes & plus intéreſſantes que les autres.

En voici une qui, au premier coup-d'œil, paroîtra bizarre & groſſière, & dont M. Bouchaud me ſemble avoir adopté une fauſſe interprétation. Je ne citerai point le texte conçu en vieux latin, aujourd'hui preſqu'inintelligible, ſi ce n'eſt pour les Sçavans. Mais en voici deux explications en François.

« Que celui qui a beſoin du témoignage de quelqu'un, ſe tranſ-

» porte trois fois, c'eſt-à-dire, trois » jours de marché devant la maiſon » de ce Témoin, & qu'à ſa porte » il le ſomme à haute-voix, en lui » diſant des injures, de venir rendre » temoignage ».

La ſeconde explication eſt conçue en ces termes :

« Que celui qui manque de témoins » pour appuyer ſa Demande ſe tranſ- » porte trois fois, c'eſt-à-dire, trois » jours de marché, devant la maiſon » de ſa partie adverſe, & que là, » en préſence de témoins, il lui diſe » à haute voix des injures ».

Ces deux explications me paroiſſent abſurdes. Suivant la premiere, n'eſt-il pas extravagant d'aller dire des injures à celui dont le témoignage nous eſt utile, & n'eſt-ce pas un beau moyen pour l'engager à témoigner dans notre affaire que de l'outrager par une inſulte publique?

Suivant la ſeconde explication, n'eſt-il pas contre le bon ordre de la Société de permettre à un Citoyen, ſur un ſimple ſoupçon, d'aller dire des injures à un autre Citoyen à la

porte de sa maison. S'il n'a point de preuves du délit dont il soupçonne sa partie adverse, il doit se taire. Quel homme pourroit être à l'abri de pareilles avanies? Le premier fou qui s'aviſera de le croire coupable aura donc le droit de venir l'injurier.

Les plus sages Commentateurs pensent, avec raison, qu'il s'agit ici de celui qui refusoit de rendre témoignage de ce qu'il sçavoit ou de ce qu'il avoit vu : alors la personne qui avoit besoin de ce témoin, pouvoit aller à sa porte le sommer de rendre témoignage, & en cas de refus, lui faire les reproches les plus amers. Cette explication fait disparoître l'absurdité de la Loi. Il n'est pas même nécessaire de changer le texte comme le font les Commentateurs. Ces paroles de la Loi *Cui testimonium defuerit*, peuvent très-bien & très-naturellement s'expliquer ainsi : *Celui a qui son Témoin aura manqué.* Ce qui vient encore à l'appui de cette interprétation c'est qu'il y avoit réellement à Athénes une Loi qui permettoit de dire des injures

au témoin qui refuſoit de rendre témoignage.

Malgré cette autorité qui paroît inconteſtable, M. Bouchaud ſe décide pour la ſeconde explication ſur la foi d'un paſſage de *Laulubaire* de Plaute, acte 3, ſcène 2, vers 31 & 32. Un Cuiſinier redemande à l'Avare Euclion des vaſes qui ont été portés chez lui, & ſe menace, s'il ne les lui rend, de faire du bruit à ſa porte & de l'accabler d'injures:

Ita me benè amet Laverna; te jam niſi reddi
Mihi vaſa jubes, pipulo hùc differam ante ædes.

Un Cuiſinier n'a pas beſoin d'être autoriſé par la Loi pour faire une pareille menace à un vieux Avare, & l'on ſçait que les injures ſont la manière la plus ordinaire dont le bas peuple ſe fait juſtice, quand il n'a pas d'autre moyen : ce paſſage ne prouve donc abſolument rien; & ce que M. Bouchaud ajoute ne me paroît pas plus fondé en raiſon. « Il » n'arrive que trop ſouvent au bar» reau, dit-il, que la Partie qui a

» le bon droit manque de preuves. » Or il eſt bien dur, faute de preu- » ves, de perdre ſon procès. Et c'eſt » une dernière reſſource que la Loi » a voulu ménager à ceux dont la » prétention eſt plutôt deſtituée de » preuves que de bon droit ». Il eſt bien dur, ſans doute, de perdre ſon procès, faute de preuves; mais tout ce que la Loi peut faire, c'eſt d'excuſer celui qui alors exhale ſon dépit en injures : on dit vulgairement que celui qui perd ſon Procès, a vingt-quatre heures pour maudire ſes Juges; mais que la Loi autoriſe expreſſément ces injures, qu'elle en faſſe une eſpéce de commandement, il me ſemble que c'eſt pouſſer le ménagement & l'attention beaucoup trop loin.

Si M. Bouchaud s'eſt trompé dans l'explication de cette Loi, il a ſaiſi, avec beaucoup de ſagacité, le ſens d'une autre Loi qui permet à celui à qui on a dérobé quelque choſe, d'en faire la perquiſition, *cum lance & licio*, c'eſt-à-dire littéralement, *avec un plat & une écharpe*. Après avoir rapporté

les opinions d'une foule de Commentateurs, la plupart fort singulières & même extravagantes, il nous apprend, d'après le Grammairien *Festus*, la manière dont se faisoit cette perquisition. « Celui qui se plaignoit qu'une chose lui avoit été » dérobée, & que cette chose avoit » été portée dans telle ou telle maison, se présentoit devant le Magistrat, & demandoit qu'il lui fût » permis de faire perquisition de la » chose volée dans la maison qui » lui étoit suspecte ; on lui faisoit » prêter serment, & prendre à témoin les Dieux qu'il n'entreroit » dans la maison que pour chercher » la chose qui lui avoit été dérobée » & dans l'espérance de l'y trouver. » Lorsque le Propriétaire de la chose » volée, avoit obtenu du Magistrat » la permission de faire la perquisition du vol, *per lancem & licium*, » ce Propriétaire lui-même, ou ce » que nous sommes plus portés à » croire, un Licteur entroit dans la » maison suspecte, pour découvrir » l'endroit où l'on avoit caché le

» vol ; mais, de peur qu'on n'usât de
» supercherie, ce qui n'étoit que trop
» fréquent, & conséquemment qu'on
» ne nuisît à des personnes inno-
» centes, où de peur que celui qui
» vouloit faire la perquisition du vol
» n'eût d'autre vue que de couvrir
» d'opprobre quelqu'un contre lequel
» il étoit animé d'un sentiment de
» haine, & enfin pour que celui qui
» faisoit la perquisition fût plus dispos,
» il entroit tout nu dans la maison;
» mais par respect pour les mères de
» famille & les jeunes filles, en qui
» c'étoit un crime que de tourner
» leurs regards sur des étrangers, il
» étoit ceint au-dessous du nombril
» d'une écharpe qui s'appelloit *Licium*,
» de plus il portoit à la main, &
» devant lui, un bassin sur lequel on
» exposoit, à la vue de tout le monde,
» la chose dérobée qui avoit été trou-
» vée, si cette chose étoit de nature
» à pouvoir tenir dans un bassin;
» mais le principal usage de ce *lanx*,
» fut d'y déposer la permission que
» le Magistrat accordoit par écrit,
» de faire la perquisition du vol ».

Cette dernière assertion n'est pas bien prouvée par le passage de Pétrone que cite M. Bouchaud. L'interprétation qu'il donne dans ce passage au mot *fides*, d'après *Burm*[illegible], ne paroît pas naturelle; mais il faut sçavoir ignorer quelque chose, & il n'y a rien de bien certain sur l'usage qu'on faisoit de ce bassin.

La Loi contre les Débiteurs est d'une rigueur extrême; &, dans certains points, d'une atrocité & d'une barbarie révoltante; le malheureux qui se trouvoit hors d'état de payer, étoit livré entre les mains de son Créancier qui le faisoit conduire dans sa maison chargé de fers du poids de quinze livres; il l'y retenoit en prison, le traitoit comme un esclave, & n'étoit obligé à lui fournir, pour sa nourriture, qu'une livre de farine par jour. Si au bout de soixante jours il ne s'acquittoit pas, il perdoit entièrement sa liberté; le Créancier pouvoit le garder comme son esclave ou le vendre en cette qualité à des Etrangers. Si le Débiteur avoit plusieurs Créanciers, la Loi leur permet-

toit de mettre en piéces cet infortuné & d'emporter chacun une partie de son corps. Ce texte fait frémir l'Humanité; quelque tourment que se soient donné les enthousiastes du Droit Romain, pour l'interpréter favorablement, il est évident, par plusieurs passages décisifs des Anciens, que telle étoit la disposition de la Loi; mais l'usage plus doux l'abolit, & jamais elle ne fut exécutée.

Une autre Loi inhumaine des Douze Tables étoit celle qui permettoit au père de tuer, sur le champ, l'enfant né monstrueux & difforme.

Plusieurs Philosophes regardent comme une des choses qui a le plus contribué à maintenir les Mœurs chez les Romains, le pouvoir absolu des pères sur leurs enfans. Il y a cependant, dans la disposition de la Loi, quelque chose d'odieux & d'atroce. » Que le père (dit-elle) » ait sur son fils, né d'un légitime » mariage, le droit de vie & de » mort, & celui de le vendre jus- » qu'à trois fois. Si le père a vendu » son fils jusqu'à trois fois, qu'alors

» le fils soit affranchi de la puissance » paternelle ».

Ce pouvoir paternel, institué par Romulus, & semblable à celui des Maîtres sur les Esclaves, duroit toute la vie du père; aucun de ses enfans ne pouvoit s'y soustraire, à quelqu'âge qu'il fût parvenu; à quelque dignité qu'il fût élevé. Cependant plusieurs exemples prouvent que l'autorité du père ne le dispensoit pas des égards & des respects dus à la premiere Magistrature de l'Etat, lorsque son fils en étoit revêtu. Aulu-Gelle raconte que Fabius-Maximus, étant Consul, rencontra un jour son père qui étoit à cheval. Il étoit d'usage que tous ceux qui étoient à cheval en descendoient par respect, quand le Consul passoit; mais le père de Fabius, persuadé que le pouvoir paternel le mettoit au-dessus de cet usage, resta à cheval. Les Licteurs même n'osoient, dans une conjoncture si délicate, faire valoir les prérogatives du Consulat; mais le Consul, voyant approcher son père, ordonne à ses Officiers de lui faire

mettre pied à terre. Les Licteurs obéissent; & le père enchanté court embrasser un fils qui avoit soutenu la dignité de sa Place, & la majesté du Peuple Romain, dont il étoit dépositaire. Rome étant devenue, sous les Empereurs, un Etat despotique, les progrès du luxe, & la corruption des mœurs abolirent presqu'entièrement le Tribunal domestique, & le pouvoir paternel : on rapporte d'Adrien, qu'il relégua dans une Isle, un père, pour avoir tué à la chasse son fils qui entretenoit un commerce criminel avec sa belle-mère ; ce qui prouve évidemment qu'alors les pères n'avoient plus le droit de vie & de mort sur leurs enfans.

Les anciennes Loix Romaines étoient extrêmement sévères à l'égard des femmes. Elles ne les regardoient comme dignes de jouir de la liberté dans aucun temps. Le veuvage même ou le divorce ne pouvoit les affranchir ; elles restoient toute leur vie soumises au pouvoir de leur mari, ou à celui de leurs parens. Elles

jouissoient d'ailleurs de très-grands priviléges ; elles étoient honorées & respectées comme elles le sont toujours, par-tout où il y a de bonnes mœurs. Romulus avoit ordonné qu'on leur céderoit le haut du pavé dans les rues ; qu'on s'abstiendroit en leur présence de toute obscénité ; qu'on ne se montreroit point nud à leurs yeux ; qu'elles ne seroient point tenues de venir se défendre devant les Juges. » Pour que l'honneur du » sexe (dit Valère-Maxime) fût plus » en sureté, les Loix ne permirent » point à celui qui citoit une femme » en justice, de la saisir au corps, » afin que sa robe ne fût point » souillée par l'attouchement d'une » main étrangére ».

On distinguoit, chez les Romains, le simple mariage d'avec les *noces*. Les noces étoient de trois espéces. La plus sainte & la plus solemnelle de toutes étoit celle qui se faisoit par *confarcation* ; elle exigeoit la présence du souverain Pontife, & du Prêtre de Jupiter ; celle de dix témoins devant qui l'épouse, en pro-

nonçant certaines paroles, passoit entre les mains du mari, après un sacrifice offert, dans lequel les deux époux mangeoient du pain, fait d'une sorte de froment que les Romains appelloient *far*, de là le mot de *confarcation*. Cette espéce de noces étoit réservée aux Patriciens. On y pratiquoit un grand nombre de cérémonies longues, minutieuses, embarassantes, & qui pouvoient durer quelquesfois plusieurs jours : qu'un coup de tonnerre se fît entendre pendant la célébration, tout demeuroit suspendu ; s'il survenoit quelque signe de mauvais augure, il falloit tout recommencer. Les unions cimentées par la *confarcation* étoient presqu'indissolubles ; il falloit pour les dissoudre essuyer une autre cérémonie, appellée *défarcation*, encore plus fatigante & plus désagréable que la première. Toutes ces circonstances réunies contribuèrent beaucoup à dégoûter les Grands de Rome de cette espéce de mariage ; &, du temps de Tibère, elle étoit déjà tombée en désuétude.

La seconde espéce de noces s'appelloit *coemption*, & consistoit, comme ce nom l'indique, dans une vente simulée, par laquelle les époux s'achetoient & se vendoient mutuellement, en prononçant certaines paroles solemnelles, dont Cicéron fait mention, sans cependant nous dire précisément quelles étoient ces paroles. Peut-être étoit-ce la même formule dont parle Plutarque, dans ses *Questions Romaines*. Ce Philosophe rapporte que la nouvelle épouse étant arrivée à la porte de la maison de son époux, on lui demandoit qui elle étoit, & qu'elle répondoit, comme si elle eût parlé à son nouvel époux : *où vous serez Caïus je serai Caïa*; c'est-à-dire : où vous serez maître & *père de famille*, je serai maîtresse & *mère de famille*. Boëce nous a conservé une autre formule plus claire & plus naturelle, & qui ressemble beaucoup à celle qui est en usage parmi nous : L'époux demandoit à l'épouse si elle vouloit être sa femme; elle répondoit qu'elle le vouloit bien.; l'épouse, à son tour,

demandoit à l'époux s'il vouloit être son mari ; il répondoit : *oui.* Quant aux formalités observées par la future épouse, un ancien Grammairien nous apprend qu'elle apportoit trois piéces de monnoie ; elle en tenoit une à la main, & la donnoit à son mari ; elle en avoit une autre dans sa chaussure ; elle offroit celle-ci aux Dieux Lares ; la troisiéme étoit dans une bourse, déposée dans un petit bâtiment, construit à la hâte, à l'entrée de la maison de l'époux, & qu'on abattoit après la cérémonie. Avec la première piéce de monnoie, la femme étoit réputée acheter son mari ; avec la deuxiéme elle étoit censée acheter les Dieux Pénates ; avec la troisiéme elle achetoit l'entrée de la maison. En effet, avant que d'y entrer, l'épouse séjournoit quelque temps dans le jardin ; &, s'il n'y avoit point de jardin, sous ce petit édifice dont nous avons parlé, construit à l'entrée de la maison, & qu'on appelloit *Competum vicinale.*

La troisiéme espéce est la plus singuliére, & la plus éloignée de l'usage

l'usage des autres peuples. Voici les termes de la Loi : « qu'*une femme*, » *qui sur le pied de mariage, mais* » *sans avoir observé aucun rit, aucune* » *cérémonie, aura vécu un an sous* » *le même toît avec un homme, tombe* » *au pouvoir de cet homme en qualité* » *de légitime épouse, & devienne sa* » *propriété, à moins que, dans le cours* » *de l'année, la femme ne se soit ab-* » *sentée de la maison de cet homme* » *durant trois nuits* ». Ce mariage est appellé, par les Jurisconsultes, *usucapion*. M. Bouchaud observe qu'*à mesure que le luxe augmenta, & que les femmes devinrent plus riches, rien ne fut plus fréquent que des noces contractées sans aucun de ces trois rits ; les femmes ne voulurent plus remettre leurs personnes, leurs biens à la discrétion d'un époux ; elles préférèrent de conserver la propriété naturelle de leur dot, & d'avoir des biens paraphernaux.* Il ne paroît ni exact, ni philosophique de dire que les femmes *devinrent plus riches* à mesure que *le luxe augmenta* ; car l'augmentation du luxe, n'est pas une augmentation de riches-

ſes. Il eût été à ſouhaiter que M. Bouchaud eut marqué plus préciſément la différence qu'il y avoit pour l'effet entre le *ſimple mariage* & les noces, & ſur-tout qu'il nous eût appris s'il y eut jamais à Rome une eſpéce de mariage, où *la perſonne* de l'épouſe ne fût pas *remiſe à la diſcrétion de l'époux*, comme il ſemble l'indiquer lorſqu'il dit que *les femmes ne voulurent plus remettre leurs perſonnes à la diſcrétion d'un époux.*

Le divorce étoit permis par la Loi des Douze Tables. Lorſqu'un mari vouloit répudier ſa femme, il aſſembloit ſes parens & ſes amis, leur expoſoit les raiſons qui l'engageoient à rompre ſon mariage; ſi ces raiſons étoient approuvées de l'aſſemblée, il affirmoit par ſerment devant les cenſeurs, qu'il ne faiſoit divorce que pour des cauſes légitimes; enſuite il mettoit ſa femme hors de ſa maiſon, après lui en avoir ôté les clefs, & l'on briſoit les tablettes ſur leſquelles le contrat étoit écrit. Les mœurs étoient ſi ſimples & ſi pures dans les premiers tems de la République Romaine, que

pendant l'espace de cinq-cents ans; on ne vit aucun divorce. Le premier qui en donna l'exemple, l'an de Rome 533, fut un certain *Sulpitius-Carvilius Ruga*. On l'a beaucoup blâmé; mais très-injustement : ce fut par scrupule & par délicatesse de conscience, qu'il repudia sa femme. Les censeurs avoient porté une Loi qui ordonnoit à tous les Citoyens de jurer qu'en se mariant, ils n'avoient en vue que de donner des sujets à l'état. Carvilius avoit une femme très-vertueuse & qu'il aimoit beaucoup; mais elle étoit stérile; il auroit cru violer la Loi, en la gardant, & il sacrifia son amour à la religion du serment.

Le divorce devint assez fréquent dans la suite, & l'on vit des maris répudier leurs femmes pour les causes les plus légères. Caius-Sulpitius Gallus se sépara d'avec sa femme, parce quelle étoit sortie la tête nue. Q. Antistius Verus répudia la sienne, parce qu'il l'avoit trouvée causant dans la rue avec une coutisanne. P. Sempronius Sophus fit divorce avec sa femme, parce qu'elle avoit été au

Spectacle à son insçu. Cicéron renvoya sa chère Térentia, pour épouser une femme plus riche qui le mît en état de payer ses dettes. En général le grand crime des femmes qu'on répudioit étoit de déplaire.

C'étoit une ancienne coutume chez les Romains, qu'un mari, après avoir eu plusieurs enfans de sa femme, eût le droit de la céder à quelqu'un de ses amis, pour qu'elle portât sa fécondité dans une autre famille: c'est ainsi que le vertueux Caton d'Utique céda, à son ami Hortensius, sa femme Marcia, & la reprit ensuite, lorsqu'elle fut devenue vieille.

La Loi de Romulus établissoit les maris juges de leurs femmes. Quand elles s'étoient rendues coupables d'adultère ou de quelqu'autre crime, le Gouvernement se reposoit sur leurs maris & sur leurs parens, du soin d'instruire leur Procès & de les punir dans l'intérieur de la maison.

Aulu-Gelle observe qu'à Rome & dans tout le Latium, les femmes ne buvoient jamais de vin, & que la coutume de s'embrasser entre parens,

s'introduisit pour découvrir à l'odeur de l'haleine, celles qui en avoient bu. Caton, dans son Traité sur la *Dot*, dit qu'une Romaine convaincue d'avoir bu du vin, étoit couverte de l'opprobre publique & punie aussi sévèrement que *si elle eût été coupable d'adultère.* Un autre passage du même Caton est remarquable pour la dureté. *Si tu trouves*, dit-il, *ta femme en adultère, tu peux hardiment la tuer, sans attendre la sentence du juge. Si c'est elle qui se surprend en pareille faute, il ne lui est pas permis de te montrer au doigt.*

Valère-Maxime rapporte qu'Ignatius Métellus, fit expirer sa femme sous le bâton pour avoir bu du vin; & nous lisons dans Pline, qu'une Dame Romaine ayant ouvert la bourse où l'on mettoit les clefs du cellier, fut condamnée, par ses parens, à mourir de faim. Cette abstinence du vin pour les femmes se conserva long-tems, même depuis la chûte de l'Empire Romain, parmi les meilleures familles d'Italie. Blondus, Historien du quinzième siécle, raconte avoir vu un contrat

de mariage du douziéme siécle, par lequel le futur époux promet au pere de l'épouse que, toutes les fois qu'elle sera en couches, il lui permettra, pendant les huit premiers jours, de boire la quantité de vin qui sera convenable, & que, toutes les fois qu'elle sera malade, il lui permettra d'en boire de l'avis du médecin, tant que durera la maladie; il promet en outre de lui laisser la liberté d'en boire beaucoup à chaque grand'fête.

L'érudition prodiguée dans ce Commentaire, les profondes recherches & les nombreuses citations, dont il est rempli, en rendront la lecture pénible à ceux qui ne lisent que pour s'amuser; mais tous les amateurs de l'antiquité; tous ceux qui se plaisent à étudier les caractères & les mœurs des hommes, le trouveront très-curieux & très-intéressant; cette nouvelle production de M. Bouchaud nous a paru très-propre à soutenir & même à augmenter la réputation qu'il s'est acquise par plusieurs Savans ouvrages.

Je suis, &c.

LETTRE II.

Cours de Morale Poëtique, tirée des Auteurs Classiques, à l'usage de la Jeunesse des Colléges, par un ancien Professeur de l'Université de Paris; à Paris, chez Varin, *Libraire, à l'image Sainte Géneviéve, rue du petit pont, au bas de celle S.-Jacques, N° 22.*

L'AUTEUR, au commencement de sa Préface, s'appuie de l'autorité de M. de Saint-Lambert, dont il cite le passage suivant, tiré des remarques sur le vers 673 du IVe chant des *Saisons :*

Les Philosophes ont eux-mêmes tant d'estime pour la Poësie, qu'ils souhaitent qu'elle s'occupe du soin d'embellir les vérités utiles, les principes de Morale, & les vertus qui sont la bâse & le bonheur des Sociétés. Il leur est démontré que les préceptes,

embellis par l'imagination, la mesure & l'harmonie, font effet sur tous les Peuples.

Pour confirmer une vérité aussi ancienne, aussi généralement reconnue, le suffrage de M. de Saint-Lambert n'étoit nullement nécessaire. De tout temps, la véritable Poésie a eu la Morale pour bâse. Ce ne sont pas les Philosophes modernes qui se sont avisés de souhaiter les premiers qu'elle s'occupât du soin d'embellir les vérités utiles; mais ils sont les premiers qui ayent essayé d'en bannir la fiction, le mouvement, le coloris, les images, pour la réduire à de froides sentences, & à des préceptes arides. Horace, auquel on ne refusera pas le titre de Philosophe, étoit persuadé que les Poëmes d'Homère étoient plus utiles pour enseigner la Vertu, que tous les dogmes du Portique.

Il faut cependant convenir que la versification seule, sans le secours de la fiction & des images poétiques, est encore plus propre à inculquer les vérités utiles, & les principes

de la Morale, que la prose la plus éloquente. La cadence & l'harmonie d'un vers bien fait, gravent aisément dans la mémoire la pensée qu'il renferme : voilà pourquoi les anciens Législateurs, les anciens Philosophes n'ont point dédaigné ce moyen innocent : ils ne parloient aux Peuples qu'en vers, pour frapper leurs esprits, & se faire écouter avec plus de plaisir & d'intérêt. Les Dieux eux-mêmes ne rendoient qu'en vers leurs oracles. Nous avons encore les vers dorés de Pythagore, les préceptes de *Théognis*, de *Phocylide* & autres qui sont moins des Poëtes que des Philosophes versificateurs.

C'est dans le même esprit que l'Auteur estimable de ce petit Ouvrage a recueilli les sentences & les maximes répandues dans les Auteurs classiques, & a pris la peine de les versifier, pour que les jeunes-gens s'en pénétrent mieux, & les retiennent plus aisément » Ces maximes, éparses » dans les Ecrivains de l'Antiquité, » où elles ne se présentent que de » loin en loin, &, souvent même,

» altérées par le mêlange de ce qui » les précéde ou les ſuit, au point » de devenir quelquefois plus dan- » gereuſes que ſalutaires, étant une » fois recueillies & rapprochées, épu- » rées, développées, feront une im- » preſſion plus vive, plus ſûre & » plus durable ſur ces jeunes eſprits, » dont la précieuſe ſenſibilité, occu- » pée de bonne heure à des objets » honnêtes, ſe prêtera moins dans » la ſuite à la ſéduction du vice ».

Le premier livre qu'on met entre les mains des jeunes gens, dès leur entrée dans la carrière des études, eſt un Recueil des faits les plus intéreſſans & les plus inſtructifs de l'Ancien Teſtament, écrits, à la vérité, en latin, mais du ſtyle le plus ſimple & le plus clair, afin qu'avec les principes de la langue des Romains, ils apprennent auſſi une Hiſtoire qui eſt le fondement de leur Religion. L'Auteur a choiſi dans ce Recueil le tableau le plus touchant; c'eſt celui du vertueux Tobie. Les Hiſtoriens profanes ne nous offrent rien qui ſoit plus propre à

former le cœur, à élever l'âme, que la vie de cet admirable Iſraëlite; &, même dans cette foule d'aventures romaneſques, où les Auteurs, donnant une libre carriere à leur imagination, ont mis en œuvre tous les moyens d'émouvoir la ſenſibilité, on n'en trouve point qui approche de cette peinture ſi naturelle & ſi pathétique d'un véritable homme de bien. On y voit un jeune-homme qui réſiſte au torrent de l'exemple; qui, malgré les railleries & les perſécutions de ſes parens & de ſes compatriotes, reſte inviolablement attaché à la Loi de ſon Dieu. Après avoir ſatisfait au Culte public, ſon premier ſoin & ſon unique plaiſir eſt de chercher les malheureux, de les ſoulager, de partager avec eux ſa table & ſes biens. Sa vertu ne lui attire que des diſgrâces; il perd ſa femme, il perd la vue ſans qu'il lui échappe aucun murmure. Il ſupporte avec un courage inébranlable les reproches amers qu'on lui fait alors ſur l'inutilité de ſes bonnes actions, & il ſe croit aſſez récom-

penſé de tout le bien qu'il a fait, par le témoignage de ſa conſcience. Enfin Dieu, content des épreuves qu'il a fait ſubir à Tobie, fait ceſſer l'eſpéce de ſcandale que pouvoit donner aux profanes le malheur d'un homme ſi juſte; & il le comble de faveurs.

Une pareille Hiſtoire, ſi touchante par elle-même, n'a beſoin des couleurs ni de l'Eloquence ni de la Poëſie; & la ſimplicité délicieuſe de l'Ecrivain ſacré vaut mieux, pour les âmes ſenſibles, que tous les ornemens de l'Art. L'Auteur a traduit ſpécialement les ſublimes préceptes de Tobie à ſon fils, &, en général, toutes les maximes & les inſtructions renfermées dans cette Hiſtoire.

Lorſque les jeunes-gens ſont un peu plus avancés dans leurs études, on leur fait lire un autre Recueil qui contient ce qu'il y a de plus inſtructif dans les Philoſophes & les Hiſtoriens de la Gréce & de Rome. Ce Recueil offroit à notre Auteur une abondante moiſſon de Morale. Voici comme il a paraphraſé un très-

beau passage de la XVIe Epître de Sénéque :

TANT qu'on ignore, il faut qu'on étudie :
Il est un art qu'on ne sait jamais bien.
Il faut l'apprendre au moins toute la vie :
C'est l'art de vivre : eh ! tandis qu'il n'est rien
Qu'on ne se pique aujourd'hui de connoître,
Quoi ! pour l'art seul, qu'on ne peut sans danger,
Sans déshonneur, sans crime négliger,
On ne croit point avoir besoin de maître ?
Ah ! je rougis pour vous, pauvres humains !
Je vois courir aux salles de spectacles :
Va-t-on de même entendre les oracles
De la sagesse ! Eh ! dans ses temples saints
Tout est désert : vos théâtres sont pleins.
Quelle cohue ! & comme l'on s'y presse !
Comme on s'émeut, on pleure, on s'intéresse !
Quelle importance on met à ces jeux vains,
A briguer, vendre, ou donner les suffrages ;
Et va-t-on là pour se rendre plus sages ?
Non : pour juger d'un bon comédien.
Qu'on fait de cas de ce talent futile !
Mais où s'apprend le seul métier utile,
Où se pourroit former l'homme de bien ?
Hélas ! toujours on voit les places vuides ;
Et rien de quoi nous soyons moins avides.
S'agit-il d'être un bon Grammairien ?

Ou d'exceller dans la Philoſophie ?
Que de travaux, de temps on ſacrifie !
Mais s'agit-il de faire un vrai Chrétien ?
Quelle pitié ! pas un qui s'en ſoucie.

De ce Recueil, l'Auteur paſſe à Horace, le plus moral & le plus philoſophe des Poëtes de l'Antiquité. Horace eſt plus agréable à traduire en vers que Sénéque ; mais je ne ſçais s'il eſt plus facile. Un Traducteur eſt peut-être plus accablé que ſoutenu par les grandes images & la ſublime poëſie de l'Original.

Voici un morceau de l'Ode 17e du IIe livre. Horace s'y félicite d'abord de n'avoir ni faſte ni luxe dans ſa maiſon, de n'avoir

Point de Laquais, point de Meſſieurs dorés
Qui ſur ſes pas ſe tiennent honorés
De relever de ſa robe éclatante,
Et déployer l'amplitude flottante.

Puis il ajoute :

GRACES aux Dieux qui m'ont fait des préſens
Plus de mon goût, j'ai bon cœur, & bon ſens,
De la droiture, une veine coulante,

Un peu d'esprit, en dose suffisante.
Sur-tout (fut-il fort plus heureux !) Je puis
Faire du bien, tout pauvre que je suis.
Riches & grands; chacun me sollicite:
Et de mes soins chacun se félicite.
De vous, ô Dieux, je n'attends rien de plus.
Pourquoi lasser de mes vœux superflus
L'illustre ami dont la faveur m'honore?
Quand seulement pour d'autres je l'implore,
Content qu'alors il exauce mes vœux,
Mon petit fond est tout ce que je veux.
Les jours, les mois se pressent & se chassent;
Toi, de la mort quand les coups te menacent,
Tu fais tailler pour un Palais nouveau
Des marbres prêts à couvrir ton tombeau!
Trop peu content de leurs immenses rives
Tu veux des mers que les ondes captives
Cédent encor leur vaste lit comblé
De tes maisons, & pour toi reculé!
Est-ce assez? non; insatiable avare,
De tes voisins persécuteur barbare,
Tu n'as pas honte, & d'usurper leurs droits,
Et de franchir les termes trop étroits
Du pauvre champ qu'ils tiennent de leurs Pères
Qui nourrit seul des familles entières!
Enfin, traînant leurs enfans presque nuds,
Avec leurs Dieux, sur des bords inconnus

Le triſte époux & l'épouſe éplorée
Vont te cacher leur misère ignorée.

Mars ce ſéjour, ces palais fortunés
Qu'on te bâtit, te ſont-ils deſtinés
Plus ſûrement, que ta future place
Dans cet empire & ce gouffre vorace
Où tout s'abyme?.... arrêtes donc enfin.
Commune à tous, la terre ouvre ſon ſein
Au Pauvre, aux Rois. La Mort fera juſtice
Un jour à tous; au malheureux propice,
Elle le venge, & l'arrache à ſes maux;
Punit le crime, & nous rend tous égaux.

Le volume eſt terminé par deux Satyres contre les Incrédules; ces Satyres ſont des Dialogues entre l'Auteur & un Philoſophe. Dans la première, l'Auteur commence par ſe plaindre que les Philoſophes ne reconnoiſſent point de Dieu; le Philoſophe proteſte contre une pareille calomnie; il ſoutient que Voltaire & ſes ſectateurs ſont les plus zélés adorateurs de la Divinité; il va même juſqu'à prétendre qu'il faut reſpecter en apparence le Culte qu'on trouve établi, & ne point troubler

le repos des Empires. Voici la réponse de l'Auteur :

L'AUTEUR.

Quelle humeur pacifique ! & qu'elle eſt méritoire !
Nous laiſſer prier Dieu ! j'admire, en vérité,
De vos doux Antechriſts la tendre humanité !
C'eſt parler ſans énigme, & leur doctrine eſt claire ;
On doit vous ſavoir gré de cet aveu ſincère.
Oui, la Religion eſt un fardeau trop lourd :
Vous forgez donc un Dieu foible, indolent & ſourd,
Et vous accommodez aiſément d'un tel maître.
N'en vouloir que le nom, c'eſt n'en point reconnoître.
Mais, pour ne pas choquer un Peuple trop dévot,
Vous laiſſez ſubſiſter dans la langue ce mot,
Qu'admet l'Académie en ſon dictionnaire.
Du reſte, n'eſt-ce pas être viſionnaire,
Que de ſe refuſer des plaiſirs d'un moment,
Toujours vivre inquiet, pour éternellement
Craindre encore de brûler dans ces flammes fictices ?
Non : vous avez raiſon : ſupprimez ces ſupplices,

Ces loix, ces feux, ce juge, & tout cet attiral
D'enfer, d'éternité, risible épouvantail.
Car pour les scélérats ce seroient des obstacles:
Il faut les rassurer par vos prudens oracles.
Oui, par édit du corps, il faut tout retrancher:
C'est un frein importun, qu'il est bon d'arracher.
Il est vrai, le Tartare, & le Huron sauvage
Ont leur Dieu:.... mais des gens du bel air, mais un sage!
Fi! cela siéroit mal: ce seroit s'oublier:
Et sa morgue auroit trop de quoi s'humilier.
Puis, que diroient de vous nos savantes marquises,
Si l'on alloit vous voir entrer dans nos églises?
Vous mêler au public, vous qu'on vit installer
Incrédules parfaits, ainsi vous ravaler!
Si vous alliez, changeant & de mœurs & de style,
Parler dévotement langage d'Evangile!
Que deviendroient sur-tout ces dîners chez les grands,
Si vous étiez pour eux scrupuleux & trop francs?
Et si, ne débitant qu'une morale austère,
Vous n'applaniissiez pas les chemins de Cythère.

Osez donc soutenir le rôle d'esprits-forts :
N'allez pas lâchement céder à vos remords :
A ce beau point d'honneur sacrifiez vos âmes :
Il est grand de braver ces éternelles flammes,
De défier Dieu même, en tombant dans ses bras,
Et de voir d'un œil sec les horreurs du trépas !
Si, vaincu cependant par quelque maladie,
Un des vôtres vouloit chanter palinodie,
Hâtez-vous d'empêcher un éclat trop fatal ;
Il y va de l'honneur du corps philosophal.
Environnez son lit, & prévenez sa honte,
Oui, même, s'il le faut, par une mort plus prompte ;
Ou, si le Moribond ose vous démentir,
Songez à n'imputer ce tardif repentir,
Qu'aux ressorts affoiblis de la machine usée,
Plutôt qu'à la raison enfin désabusée.

Il y a dans cette tirade quelques constructions incorrectes, telles que *pour éternellement craindre encore ; vous qu'on vit installer incrédules parfaits ; chanter palinodie ;* le reste est d'un ton simple, naturel & quelquefois vigoureux. On a pu s'appercevoir qu'en général le style de l'Auteur a un peu de sécheresse & de dureté ; qu'il y

a des tours forcés, des enjambemens vicieux, peu de poëſie & d'images; mais, ce qui vaut peut-être mieux que le coloris poëtique, c'eſt que tout, dans ce petit Ouvrage, reſpire l'amour de la Vertu, le goût d'une Piété ſolide, un zéle ardent pour le bien public, une ſainte indignation contre les vices du ſiécle, & contre ſes corrupteurs, une modeſtie très-rare & même très-ſuſpecte en général dans les Auteurs, mais qui, dans celui-ci, porte tous les caractères de la vérité & de la ſincérité.

Il ne peut, dit-il, *que faire des vœux pour le ſuccès d'une pareille entrepriſe, il ſe ſent trop au-deſſous d'un travail qu'il n'eſt commencer que pour l'indiquer à d'autres.* Ailleurs, en parlant d'Horace, il s'exprime ainſi : *Si à côté ſur-tout d'un pareil modéle le nouveau moraliſte reſte trop au-deſſous de ſes promeſſes, il eſt dès lors condamné, ſans doute, mais non pas ſon deſſein; qui ne demande qu'une main plus habile pour être mieux & très utilement exécuté.*

Si le Public reçoit favorablement cet Ouvrage, l'Auteur promet de fournir, tous les ans, un volume de la *Morale Poëtique*, de manière que chaque Classe puisse avoir le sien; mais s'il veut recevoir un acceuil favorable du Public, il faut qu'il s'attache à rendre la lecture de ses Traductions plus agréable.

Je suis, &c.

LETTRE III.

Nouveau Commentaire des Loix du Commerce, comparées les unes aux autres. Ouvrage renfermant le Traité des Abus introduits dans le Commerce, de leurs causes & effets, avec les moyens de les faire cesser; par Mᵉ T. D. B. Avocat, prix 2 liv. 10 sols relié. A Paris, chez Nyon, *l'aîné, Libraire, rue du Jardinet.*

Il y a peu de matières, Monsieur, aussi importantes que celle du Commerce : la fortune & la tranquillité des Citoyens en dépend chaque jour, à toute heure. Aussi nos Souverains, nos Magistrats en ont-ils été souvent occupés ? L'Ordonnance de Louis XIV sur-tout a été rédigée avec le plus grand soin; mais qui peut réprimer tous les abus, & prévoir toutes les contraventions ? C'est dans cette

partie ſur-tout qu'il naît tous les jours de nouveaux incidens ; qu'on imagine ſans ceſſe des faux-fuyants nouveaux qui échappent à la ſagacité du Légiſlateur & à l'œil éclairé des Magiſtrats : on ne peut donc trop eſſayer de jetter du jour dans cette matière, dénoncer les abus ; indiquer des remédes ; interpréter tel article de l'Ordonnance dont a éludé les termes, ou qu'on laiſſe ſans exécution. Tel eſt, Monſieur, l'objet du nouveau Commentaire que je vous annonce. Les définitions qui précédent chaque chapitre n'ont rien de bien neuf ; mais il eſt bon de commencer toujours par-là, de rappeller les principes, pour interprêter, pour expliquer, pour développer les Loix. Tout y eſt traité d'une manière très-méthodique & très-claire : je regarde, en un mot, cet Ouvrage comme très-utile à tout Praticien, & même à ceux qui ne le ſont pas.

Je ſuis, &c.

LIVRE NOUVEAU.

L'ART d'apprendre ſans maître & d'enſeigner en même-temps le latin d'après nature, & le françois d'après le latin, mis à la portée de toutes les perſonnes raiſonnables, qui ſçavent lire & écrire; par feû M. Le Bel, Avocat au Parlement, & donné au Public par Mlle ſa fille, maîtreſſe de Penſion, deux volumes *in*-8° brochés 4 liv. A Paris chez l'Editeur, rue neuve Sainte-Géneviéve, à l'ancien Hôtel de Harcour, & chez Belin, Libraire, rue S.-Jacques près de S.-Yves. 1788.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Hiſtoire de l'Ancienne Gréce, de ſes Colonies & de ſes Conquêtes, depuis les premiers temps, juſqu'à la diviſion de l'Empire Macédonien, dans l'Orient. On y a joint l'Hiſtoire de la Littérature, de la Philoſophie & des Beaux-Arts: Traduite de l'Anglois de John Gillies, *par M.* Carra, *de la Bibliothéque du Roi; avec des Cartes, 6 volumes* in-8°, *à Paris, chez* Buiſſon, *Libraire, Hôtel de Coëtloſquet, rue Haute-Feuille.*

JE vous ai déjà entretenu pluſieurs fois, Monſieur, d'une *Hiſtoire de la*

Gréce, compoſée par M. Couſin Deſpréaux & qui n'eſt point encore achevée. Je vous ai annoncé les volumes à meſure qu'ils ont été donnés au Public, & je vous rendrai compte inceſſamment des quatorziéme & quinziéme qui viennent de paroître. Voici une nouvelle Hiſtoire de ce peuple célébre publiée par un ſçavant Anglois, & qui méritoit bien aſſûrement les honneurs de la Traduction; elle eſt moins étendue & moins volumineuſe que celle de M. Gillies. Le récit en eſt plus rapide; les divers incidens ſont mieux fondus dans le corps de la narration; mais auſſi elle eſt beaucoup moins inſtructive, moins agréable à la lecture, & contient beaucoup moins de choſes que celle de M. Couſin. L'Hiſtorien françois n'a peut-être pas ſçu choiſir & diſpoſer aſſez artiſtement ſes matériaux; mais tous les Lecteurs qui aiment à s'inſtruire & qui ne veulent rien perdre de ce qui concerne la Gréce, ſauront gré à M. Couſin d'avoir fait un dépouillement auſſi exact, auſſi laborieux de tous les Ecrivains de l'Antiquité,

& d'avoir rassemblé, avec tant de soin & de travail, tout ce qui pouvoit contribuer à faire connoître un peuple aussi intéressant que les Grecs. Ils admireront sa vaste érudition & ses immenses recherches, & regarderont son ouvrage comme plus utile aux Sçavans, & bien plus complet que celui de l'Auteur Anglois.

Je ne m'engagerai pas dans l'analyse d'une Histoire aussi connue que celle des Grecs; je me bornerai à quelques réflexions générales, sur les mœurs, le Gouvernement & les Arts de cette Nation étonnante, faite pour inspirer à tous les Philosophes & à tous les Gens-de-Lettres un juste enthousiasme.

Pour bien connoître les Grecs, il faut distinguer dans leur histoire trois époques remarquables; les temps qu'on appelle *héroïques*, jusqu'à la Guerre de Troye. L'espace qui s'est écoulé depuis la Guerre de Troye, jusqu'aux Guerres contre les Perses, & enfin l'état de la Gréce depuis les Guerres contre les Perses, jusqu'à Philippe. Ce peuple qui devoit ré-

pandre dans tout l'Univers, la Philosophie & les Arts, ne fut, dans son origine, qu'un peuple barbare, composé de plusieurs hordes de brigands, quelquefois réunies pour l'intérêt commun, plus souvent acharnées les unes contre les autres, ne connoissant d'autre loi que la violence, & d'autre commerce que la piraterie. Le métier de Pirate y étoit même en honneur. Homère en donne la preuve dans l'*Odyssée*; des Voyageurs interrogés sur leur profession, répondent naïvement qu'ils se vantent d'être Pirates. Les droits de la propriété n'étoient fondés que sur le glaive; personne ne pouvoit se flatter de recueillir ce qu'il avoit semé; les terres appartenoient à celui qui pouvoit s'en emparer: les meilleurs territoires de la Gréce changeoient à chaque instant de maîtres; les plus foibles étoient chassés par les plus forts. L'Attique, pays sec & stérile, fut plus à l'abri que les autres de ces invasions; voilà pourquoi la population y fit tant de progrès, qu'on en vit sortir plusieurs Colonies, qui

allèrent s'établir dans l'Asie Mineure. Ces tems de barbarie ont été appellés les *tems héroïques*, parce qu'au milieu de ces affreux désordres, on vit s'élever quelques hommes d'une force & d'un courage héroïques, tels que Hercule & Thésée qui entreprirent de purger la Gréce des brigands & des monstres qui l'infestoient. Pour prix de leurs services, ils reçurent les honneurs divins & le titre de *Héros*.

Ce tableau des mœurs des Anciens Grecs paroîtroit exagéré s'il n'étoit tracé par le plus exact & le plus véridique des Historiens de l'antiquité, le grave Thucydide, grec lui-même, & jaloux de l'honneur de sa Nation. Il ne faut d'ailleurs que lire les Poëmes d'Homère, pour se convaincre que tel étoit alors les caractères des habitans de la Gréce, & Homère, quoique le plus fabuleux de tous les Poëtes, est, à cet égard, le plus fidéle Historien. La vérité même des mœurs qu'il décrit, & son exactitude à peindre la nature qui le rendent si précieux & si intéressant aux yeux des

gens de goût & des Littérateurs instruits, a été la source des sarcasmes, des plaisanteries, des fausses critiques dont nos beaux esprits l'ont accablé. Il faut convenir que les Héros d'Homère sont grossiers; qu'ils ignorent la délicatesse & les bienséances, & ne ressemblent guères aux Paladins galans de nos Romans de Chevalerie; leur mérite consiste, surtout, dans le courage naturel & la force du corps; ils se vantent de bonne-foi & ne sont point assez raffinés pour cacher leur amour-propre & ménager celui des autres; toutes leurs passions se montrent à découvert; ils développent à chaque instant une énergie féroce, indépendante de toutes les conventions sociales; ils ne sçavent point couvrir leurs vices d'un vernis de politesse; leurs vertus même ont quelque chose de rude & de sauvage, & il régne dans leurs discours, comme dans leurs actions, une simplicité si éloignée de notre goût, qu'elle doit nous paroître basse & triviale. On retrouve encore, dans quelque partie de l'O-

cient, particulièrement dans l'Arabie, les mœurs des Héros d'Homère, & on sera moins étonné qu'elles s'y soient conservées, si l'on considére que ces Contrées sont inaccessibles aux révolutions que les Conquêtes, les Arts ou l'Agriculture introduisent ailleurs.

L'Arabe ne connoît que les besoins de la Nature; il regarde l'Agriculture comme une occupation ignoble, & les Villes comme autant de Prisons; il vit sous des tentes comme les anciens Patriarches, & sa richesse est dans ses troupeaux. Il respecte la naissance & l'ancienneté des familles; impose aux femmes la réserve la plus austère & les exclut de la Société. Il est tempérant, brave, capable d'amitié, fidéle à ses engagemens, délicat sur l'honneur, observateur zélé des Loix de l'hospitalité & des devoirs de la Religion; mais il n'a pas des idées plus justes que les anciens Grecs sur la propiété; il ne respecte pas davantage le bien d'autrui; il regarde la rapine & le pillage comme un exercice de son

courage, auſſi noble que légitime; il ira détrouſſer, ſans ſcrupule, dans le déſert, le même voyageur qu'il aura comblé d'amitiés ſous ſa tente; généreux, hoſpitalier au ſein de ſa famille, il eſt au dehors avare & cruel. Le caractère ruſé & artificieux d'Ulyſſe eſt une image de cette diſſimulation profonde & rafinée, que le Gouvernement rend comme néceſſaires aux peuples de l'Orient; la défiance univerſelle dans laquelle ils vivent les uns à l'égard des autres, les malheurs auxquels ils ſont expoſés y produiſent cet héroïſme de l'amitié preſque inconnu dans les Sociétés polies de l'Europe, & dont les Hiſtoires de Pylade & d'Oreſte, d'Achille & de Patrocle nous offrent des exemples ſi touchans.

La groſſièreté tant reprochée aux Héros d'Homère doit, ſur-tout, être imputée à la ſéparation des deux ſexes; les femmes étant excluſes de la Société conſervoient leur rudeſſe & leur férocité naturelle. Homère qui peint avec tant de vérité les ſentimens de la Nature, ne parle jamais

de l'amour que comme d'une jouiſſance phyſique : l'Epiſode d'Ulyſſe & de Calypſo eſt d'une naïveté triviale, ſi on le compare à celui de d'Enée & de Didon. Dans les ſiécles héroïques les femmes n'étant que des inſtrumens de plaiſir ou des eſclaves occupés de travaux domeſtiques, le ſexe alors n'avoit qu'un ſeul & même caractère ; il n'y avoit ni prudes ni coquettes ; on n'avoit pour elles aucun de ces égards inventés par la galanterie moderne. Tel eſt encore l'uſage des peuples de l'Orient, & ſur-tout des Arabes chez leſquels les femmes ſont réduites à la plus humiliante ſervitude.

Dans les ſiécles héroïques les hommes n'avoient ni le loiſir, ni le goût néceſſaires pour cultiver, avec ſuccès, les ſciences ſpéculatives. Toutes les connoiſſances qu'ils poſſédoient ou qu'il eſtimoient, étoient celles qui pouvoient ſe réduire en pratique. Homère nous apprend quel étoit alors l'état des Arts, puiſqu'il en a conſigné les notions dans ſes Poëmes avec une exactitude précieuſe pour

des tems d'ignorance, mais fastidieuse pour un siécle aussi éclairé que le notre.

Voici le jugement que porte l'Historien Anglois de ces anciennes mœurs, jugement où l'on apperçoit quelques traces de ce fanatisme très-excusable que les Grecs sont en possession d'inspirer à tous les Savans.

« Si, d'après cet examen général » des coutumes & des institutions » des Grecs, on essayoit de les ap» précier, elles gagneroient, sans » doute, beaucoup dans notre opi» nion, en les comparant, soit avec » les mœurs grossières de la vie sau» vage, soit avec la morale rafinée » & relâchée des sociétés polies. Les » Grecs étoient arrivés au-delà de » cette uniforme insipidité de con» duite, de cette férocité de mœurs, » de cette brutalité de manières & » de cette insensibilité de cœur qui ca» ractérisent universellement l'état » sauvage. Il possédoient d'ailleurs » cette intrépidité patiente, ce no» ble esprit d'indépendance, cet ar» dent attachement à leurs amis,

» & ce généreux mépris des peines,
» des dangers & de la mort, qui
» rendent la description des Tribus
» sauvages de l'Amérique si intéres-
» sante pour un Philosophe. Des
» deux principales jouissances de la
» vie, l'étude & la conversation, ils
» connoissoient peu, à la vérité, les
» consolations & les plaisirs de la
» première; mais ce besoin étoit
» compensé par la sincérité, la con-
» fiance, les charmes de la seconde.
» Leurs affections sociales étoient
» moins concentrées dans leurs ob-
» jets, mais plus puissantes dans leurs
» effets que celles des Nations polies.
» Un chef généreux se dévouoit à
» une mort certaine pour venger la
» cause de son ami; & il refusoit
» aux prières d'un père courbé sous
» le poids des années, la triste con-
» solation d'ensevelir les restes de
» son fils chéri; jusqu'à ce que l'i-
» mage analogue de son propre père
» vînt frapper son esprit, & réveiller
» en lui le sentiment de la pitié (1).

(1) Iliad. 24.

» Les besoins imaginaires, & les
» passions factices, qui sont si né-
» cessaires pour solliciter la main de
» l'industrie & varier les jouissances
» de la vie dans les sociétés d'un
» commerce perfectionné, étoient
» suppléés chez les Grecs, par cette
» excessive sensibilité qui les inté-
» ressoit si chaudement aux affaires de
» leur communauté, de leur tribu,
» de leur famille & de leurs amis;
» & qui les attachoit même, par
» les sentimens de la reconnoissance,
» aux objets inanimés de la Nature.
» Comme il n'étoient point accou-
» tumés à la même diversité d'em-
» plois, ils n'étoient pas non plus
» fatigués par le même tourbillon
» de plaisir & de dissipation, qui
» environne la superbe misère de ces
» derniers temps. Quoiqu'ils ignora-
» sent une foule d'Arts qui embel-
» lissent le siécle présent, ils en avoient
» découvert un d'un prix inestimable,
» celui de fonder leurs principales
» jouissances sur la pratique des de-
» voirs importans de la vie. Il ne
» sera peut-être pas aisé de rempla-

» cer une Nation, qui avoit su réunir
» le sentiment élevé de l'indépen-
» dance personnelle, à la subordina-
» tion la plus complette envers l'au-
» torité établie, & en même-temps
» le plus grand respect pour les dog-
» mes de la Religion, à l'esprit le
» plus ardent pour les entreprises
» martiales. L'égalité généreuse de
» leurs établissemens politiques, &
» leur commerce prétendu avec les
» Dieux, conspirèrent à les élever
» à une certaine grandeur de carac-
» tère, qui sera toujours rapellée &
» admirée ».

Après la guerre de Troye les Grecs secouèrent successivement le joug de leurs Rois qui cependant étoient moins des Monarques absolus que des Généraux d'armée. Toutes ces petites peuplades s'agitent & se bouleversent; un affreux désordre, suite de l'anarchie, fait de la Gréce un champ de bataille continuellement arrosé du sang de ses habitans; on voit enfin éclore, du sein même de ces troubles & de ces guerres implacables, ces admirables Gouvernemens dont le

monde n'avoit point encore l'idée, où la dignité & la liberté de l'homme ſe trouve ſi heureuſement combinées avec la ſubordination qu'exige la ſociété. Une foule de Républiques s'élévent de toutes parts. Ce nouvel ordre de choſes n'amène cependant point la paix; il ſemble que l'état de guerre ſoit naturel à l'homme, pour le développement de ſes facultés morales & phyſiques. La paix produit la ſécurité & l'abondance; à la ſuite de la ſécurité & de l'abondance viennent le luxe & les mauvaiſes mœurs, qui énervent les âmes & les corps. Les petites Puiſſances de la Grèce reſtent rivales les unes des autres, & cette rivalité même les ſoutient, les fortifie: les guerres alors étoient plus ſanglantes que deſtructives. On ignoroit l'uſage de ces terribles armes auxquelles aucun courage humain ne réſiſte; on ne voit pas que, pendant tant de ſiécles de guerres, aucune République ait été abſolument détruite par ſes ennemis, ſi ce n'eſt celle des Phocéens contre laquelle

toutes les autres se réunirent par un motif de Religion.

Parmi les Gouvernemens de la Gréce on distinguera toujours celui de Sparte comme un exemple unique & presque incroyable de ce que peuvent la vertu & la sagesse humaine; une troupe de guerriers sans ambition, armés pour se défendre & non pour attaquer; une société d'hommes où l'on ne connoît ni l'intérêt ni l'avarice, où l'on vit en commun, où régne une égalité parfaite, où le mérite est la seule distinction, où les plus pénibles exercices de la Vertu & du courage sont changés en plaisirs; voilà une chimère pareille à celle de l'Age d'or, & cette chimère a existé. Mais, comme il n'existe aucun Ouvrage de l'homme qui soit parfait, les sublimes Institutions de Lycurgue blessent, en plusieurs points, la Nature & l'Humanité.

Le Gouvernement d'Athènes, fort inférieur à celui de Sparte, avoit sur-tout le défaut essentiel d'abandonner les plus importantes affaires aux caprices aveugles de la populace.

Tant que les mœurs se soutinrent, ce défaut fut moins funeste; mais du moment que le luxe s'introduisit, l'état fut absolument perdu.

Les Grecs n'étoient encore occupés que de combats, lorsque leurs Colonies, établies dans l'Asie mineure, cultivoient déjà les Arts: la douceur du climat, la fertilité du sol, les richesses que leur procuroit le Commerce, la tranquillité dont elles jouissoient, tout les invitoit aux plaisirs de l'esprit. C'est dans ces heureuses Contrés de l'Asie mineure, qu'on vit naître la Poësie Grecque; c'est-là qu'Homère consacroit, dans ses Poëmes immortels, la gloire des vainqueurs de Troye; là, Sapho soupiroit pour l'insensible Phaon; là, le voluptueux Anacréon couronnoit de roses ses cheveux blancs, & célébroit à-la-fois sur sa Lyre, le fils de Vénus & le Dieu de vin; là, le sublime & tendre Alcée chantoit alternativement les combats & les amours. C'est l'Asie mineure, qui a produit les premiers Historiens Grecs, & sur-tout le plus aimable

& le plus gracieux de tous, Hérodote dont le ſtyle plus doux que le miel, tient le milieu entre la Poëſie & la Proſe.

On s'étonne quelquefois que la Langue Poëtique ait été perfectionnée chez les Grecs, ſi long-temps avant la Langue Philoſophique. Homère qui vivoit plus de quatre-cents ans avant qu'aucun Ecrivain en Proſe, de quelque réputation, ait paru dans la Grèce, Homère eſt reſté le plus parfait modèle de l'élocution poëtique, & tous les efforts de ſes ſucceſſeurs, dans le ſiécle ſuivant, bien loin d'ajouter quelque choſe à la pureté, à l'harmonie, à l'élégance de ſon ſtyle, ont à peine pu l'égaler : la Langue qui parle aux ſens & à l'imagination doit faire des progrès rapides chez un peuple ſenſible, & atteindre promptement le dégré de perfection dont elle eſt ſuſceptible ; mais la langue qui parle à l'eſprit & à la raiſon, doit ſe former lentement ; elle eſt le tardif réſultat de la réflexion, de l'expérience & du goût : ſous le ciel fortuné de la molle Ionie, l'Eloquence ne par-

vint point à une certaine maturité; tandis qu'on la vit porter les plus beaux fruits dans les ſables de l'Attique, où les eſprits étoient plus vigoureux & plus ſolides, les mœurs plus ſévères & plus fortes; mais, à l'époque dont nous parlons, les Athéniens & les autres peuples de la Gréce étoient plus occupés des actions que des paroles; &, par des prodiges de courage & de vertu, ils préparoient ſa plus riche matière à l'Eloquence de leurs Orateurs futurs.

Le moment le plus brillant de la Gréce eſt celui où une poignée d'hommes & de Citoyens repouſſe une foule innombrable d'Eſclaves barbares venus pour les accabler. Les victoires de Marathon, de Platée & de Salamine ſont les ſeules dont les Grecs puiſſent s'honorer dans toutes leurs autres guerres; ils ne ſont eux-même que des barbares qui ſe maſſacrent les uns les autres avec une rage aveugle; &, ſi cette glorieuſe époque n'illuſtroit, leurs annales, on n'y verroit que l'hiſtoire de quelques hordes de Sauvages: leurs triomphes

sur les Perses ne sont pas même aussi étonnans & aussi merveilleux que les Ecrivains de leur nation voudroient nous le faire accroire. L'Europe moderne nous offre des traits d'héroïsme peut-être plus admirables encore.

Les Perses, vaincus par les Grecs, étoient lâches, timides, efféminés, dégradés par le luxe & par la servitude; ils offroient à leurs ennemis des troupeaux de femmes plutôt que de véritables armées: les Suisses ont fait éclater plus de courage encore que les Grecs, & un plus vif enthousiasme de la liberté, lorsqu'ils ont secoué le joug de la Maison d'Autriche; les Flamands ont eu besoin de plus de force & d'intrépidité pour braver la puissance de Philippe II. Leurs Tyrans n'étoient pas seulement supérieurs en nombre; ils avoient d'habiles Généraux, des soldats belliqueux & aussi aguerris; c'est avec raison que Salluste a dit: « Les actions des Athéniens me paroissent » assez grandes & assez illustres, cependant un peu au-dessous de leur

» renommée, mais parce qu'il s'é-
» léve parmi eux des génies distin-
» gués, les actions des Athéniens
» sont exaltées, dans tout l'Univers,
» comme autant de merveilles; &
» on mesure le courage de ceux qui
» les ont faites, sur la grandeur
» des talens qui les ont célébrées.
» *Athenienſium res geſtæ, ſicut ego exi-*
» *ſtumo, ſatis amplæ, magnificæque*
» *fuere, verùm aliquantò minores ta-*
» *men quàm famâ feruntur: ſed quia*
» *provenere ibi magna ſcriptorum in-*
» *genia, per terrarum orbem Athe-*
» *nienſium facta pro maximis cele-*
» *brantur: ita eorum qui ea fecere*
» *virtus tanta habetur quantum verbis*
» *ea potuere extollere præclara inge-*
» *nia. Salluſt. Bell. Catil.* ». Ce ne
sont pas les exploits & les victoires
des Grecs, mais leurs admirables succès
dans les Arts & les Sciences qui en
ont fait le premier peuple de l'Uni-
vers, & le plus intéressant pour
tout homme qui pense; leur Lit-
térature leur a fait plus d'honneur
que leurs armes, & ils ont plus

d'obligation à leurs Ecrivains qu'à leurs Capitaines.

Il semble que les grandes secousses politiques, les grands événemens, les grandes passions qui exaltent les esprits & donnent aux âmes une énergie nouvelle, prépare ordinairement les siécles du Génie. Ce fut après avoir vaincu les Perses que les Grecs commencèrent à se livrer à la culture des Arts : ainsi les meurtres & les proscriptions, & les dernières convulsions de la liberté Romaine ammenèrent le beau siécle d'Auguste : les fureurs de deux factions implacables avoient engraissé la terre d'Italie du sang de ses Habitans, avant que Léon X y fit fleurir les Arts ; c'est du sein des guerres civiles & des troubles de la Fronde que nous avons vu éclorre le siécle a jamais mémorable de Louis XIV. Les arts imitatifs sont si naturels à l'homme que leur origine se rapproche beaucoup de l'origine du monde ; pour en trouver les Inventeurs, il ne s'agit que de sçavoir quelle est la Nation la plus ancienne. Les Grecs n'ont

point inventé la Peinture, la Sculpture, la Musique, la Poesie; mais ils ont porté ces Arts à un tel dégré de perfection qu'ils méritent d'en être regardés comme les Créateurs: cependant, parmi les Arts d'imitation, il en est un qui leur appartient spécialement & dont ils ont les premiers donné l'idée, c'est l'Art Dramatique; & cette seule invention suffiroit pour immortaliser leur nom. On peut dire la même chose des Sciences que des Arts, avec cette différence que les Grecs ne les ont pas, à beaucoup près, poussées si loin que les arts agréables; leurs Philosophes ne sont aujourd'hui célébres que par leurs extravagances, & nous les avons peut-être encore plus surpassé dans les sciences exactes, qu'ils ne nous surpassent dans la Poesie & dans l'éloquence.

Quelques beaux-esprits ont contesté la supériorité des Poëtes & des Orateurs Grecs sur les nôtres, mais personne ne s'est jamais avisé de contester la supériorité de leurs Sculpteurs, parce que l'œil se trompe

moins sur la beauté des formes d'une statue que l'esprit sur les qualités d'un Poëme ou d'un Discours. Mais il ne faut peut-être pas déplorer autant qu'admirer cette extrême perfection des Grecs, dans les arts du dessin, dans l'art dramatique & dans l'éloquence, puisqu'ils l'ont achetée aux dépens de leurs mœurs & de leur liberté. Périclès, dont l'administration fit éclore tant de chefs-d'œuvre, fut le corrupteur plutôt que le bienfaiteur d'Athènes; il introduisit le luxe, le goût des plaisirs frivoles, & des représentations théâtrales; il prépara ses Citoyens à recevoir les fers de Philippe; &, il est honteux pour les arts que le siécle le plus brillant chez les Grecs; le siécle d'Alexandre soit précisément celui où les Grecs avilis & dégradés, étoient esclaves d'un Roi de Macédoine.

M. Gillies nous offre des réflexions très-justes & très-profondes sur ce qu'on appelle le style grec dans la peinture & dans la sculpture, & sur la différence qu'on remarque entre ce style & celui des Poëtes. Les Poëtes

s'attachent à repréſenter les paſſions dans toute leur impétuoſité & toute leur énergie; ils ne craignent point de repréſenter dans leurs Héros toutes les foibleſſes de la Nature, tous les excès de la douleur & du déſeſpoir. Philoctéte fait retentir de ſes cris les rochers de Lennos; Œdipe s'arrache les yeux; Oreſte eſt agité par d'horribles convulſions; Hercule lui-même, le modéle de la Force, ſuccombe au chagrin & à la douleur: les Peintres & les Sculpteurs, au contraire, ont ſoin de conſerver à leurs perſonnages une ſorte de nobleſſe & de dignité, dans les ſituations même les plus affreuſes: ils ne bleſſent jamais, par aucun objet hideux, les yeux du ſpectateur, & ils ſçavent toujours concilier, avec la nature du ſujet, la grâce & la beauté des formes. S'ils repréſentent le Philoctète, au lieu de ces éclats, de ces emportemens d'une âme ordinaire, fatiguée par ſes maux, ils lui donnent la douleur patiente & concentrée d'un Héros ſouffrant: Timomachus ne montroit pas Ajax furieux, maſſacrant

massacrant des troupeaux qu'il prend pour ses ennemis; il avoit peint le moment où, revenant à lui-même, accablé de honte & de désepoir, il réfléchit en silence sur l'excès de sa frénésie. Médée n'étoit pas représentée égorgeant ses fils innocens, mais encore flottante & irrésolue, agitée tour-à-tour par le ressentiment & la pitié. Pour mettre dans tout son jour le goût & l'intention des Artistes Grecs, dans cette partie, il suffit de considérer les trois plus beaux monumens qui nous restent de l'Antiquité, l'Apollon, la Niobé & le Laocoon, dont les copies ont été infiniment multipliées & sont connues de tout le monde.

« L'Apollon du Belvedère est universellement reconnu pour la plus » sublime figure que l'imagination » puisse concevoir, ou l'art exécuter. » Cette divinité favorite, que les » anciens Poëtes semblent avoir pris » à tâche de décrire avec les cou- » leurs les plus vives (1), est repré-

(1) Horace, l. III, Ode IV, ver. 60.

« ſentée dans l'attitude d'un homme
» qui lance la fléche meurtrière con-
» tre le ſerpent Python ou le géant
» Titius. Animé par l'idée qu'il avoit
» conçue des intelligences céleſtes,
» l'Artiſte a outre-paſſé les perfec-
» tions de l'eſpéce humaine, & a
» cherché à dévoiler ſous une figure
» périſſable & mortelle la nature
» immortelle d'un Dieu. Sa ſtature
» eſt au-deſſus de la taille humaine;
» ſon attitude eſt majeſtueuſe; le
» printems de la jeuneſſe, tel qu'on
» le ſuppoſe dans l'Elyſée, adoucit
» les grâces mâles de ſa perſonne, &
» la ſtructure hardie de ſes membres.
» Le dédain ſiége ſur ſes lévres, &
» l'indignation fait froncer ſes ſour-
» cils; mais une ſérénité inaltérable
» couvre ſon front, & la ſublime
» élévation de ſon regard montre
» qu'il aſpire à de plus grands ex-
» ploits encore que l'objet préſent de
» ſa victoire.

» Les paſſions irascibles ne ſont
» pas repréſentées avec plus de di-
» gnité dans l'Apollon que celles
» de la crainte, de la terreur & de

» la consternation dans Niobé. Ce
» groupe contient Niobé & son
» époux Amphion, avec leurs sept
» fils & autant de filles. Leur dé-
» plorable histoire, qui est trop
» connue (1) pour être rapportée
» ici, demandoit l'expression la plus
» profonde; & le génie de l'Artiste
» a choisi le seul moment où cette
» expression pouvoit s'accorder avec
» la plus sublime beauté des formes
» & des attitudes; beauté qui ne
» devoit pas flatter les sens par les
» images du plaisir, mais transpor-
» ter l'imagination dans les Régions
» de la Vertu & de la Pureté. L'ex-
» cès & la rapidité de leur désastre
» occasionnoient un dégré d'étonne-
» ment & d'horreur, qui, suspendant
» les facultés, les plongeoient dans
» ce silence, & cette insensibilité
» qui ne se brisent point en cris
» lamentables, ni en contorsions du
» corps, mais qui laissent un jeu
» libre à l'adresse de l'artiste, pour

(1) Métamorphoses d'Ovide, l. VI, ver. 146 & suiv.

» exciter l'émotion ſans déſordre, » ou, en d'autres mots, pour rendre » l'expreſſion plus gracieuſe.

» Le Laocoon peut être regardé » comme le triomphe de la ſculpture » grecque; puiſque la ſouffrance du » corps, unie à l'angoiſſe & à la « torture de l'eſprit, y ſont expri- » mées avec tant de naturel & de » dignité, qu'elles donnent des le- » çons de courage, ſupérieures à » tout ce qu'on enſeigne dans les » écoles de philoſophie. Le cri hor- » rible que jette le Laocoon de » Virgile (1), eſt une circonſtance » propre pour la poeſie qui parle à » l'imagination par des images & des » idées empruntées de tous les ſens, » & qui a mille moyens d'ennoblir » ſon ſujet; mais l'expreſſion de ce » cri auroit totalement dégradé la » ſtatue. C'eſt pourquoi elle n'ex- » prime qu'un ſoupir langoureux & » patient, avec les yeux tournés au » Ciel pour y chercher du ſecours. » L'agonie inſupportable de la Na-

(1) Enéide, liv. II, ver. 222.

« ture souffrante est représentée dans » les parties inférieures, & particu- » lièrement aux extrêmités du corps; » mais la poitrine vigoureuse se » débat contre l'affreuse oppression » de la douleur. La contention est » apperçue plus pleinement encore » sur son front sillonné, & la lan- » gueur de son œil paternel demande » du secours, moins pour lui-même » que pour ses misérables enfans qui » sollicitent son assistance en levant » les yeux vers lui. »

Quoique la Sculpture & la Peinture ayent le même but que la Poésie, leur manière d'imiter doit être différente : le Poëte, qui décrit des passions dans un temps illimité peut promener le Lecteur par tous les dégrés de la passion, la peindre dans son plus grand excès ; mais le Peintre ou le Statuaire, qui représente des corps dans un espace circonscrit, n'a qu'un seul moment à représenter, & par conséquent doit choisir celui qui donne le plus de jeu à l'imagination, & qui attire le moins la grâce des formes. Le plus haut

dégré de la passion, celui qui ne laisse rien en arrière, ne convient point à la nature de son art : le Spectateur auroit tout saisi du premier coup-d'œil, & son esprit, n'ayant plus rien à faire, il passeroit trop rapidement de la surprise à l'indifférence. D'ailleurs toute émotion extrême produit une difformité, & devient incompatible avec la beauté sans laquelle aucun des objets dont l'œil est le juge ne peut long-tems attirer & plaire.

M. Gillies a la bonne-foi de convenir que ces réflexions ne lui appartiennent point, & qu'elles sont tirées du Laocoon de Lessing, ouvrage qui traite des bornes de la Poesie & de la Peinture. Lessing, homme de génie, Ecrivain original, est peut-être le plus sçavant & le plus profond Littérateur qui ait existé.

Cette Histoire mérite d'être distinguée par le discernement & la saine critique qu'on y remarque; elle est dégagée, autant qu'il étoit possible, des fables & des contes pué-

rils que les Grecs ont mêlés à leurs Annales. L'ordre, la rapidité & la précision du récit rendent cet ouvrage très-propre à donner une idée des actions & des mœurs des Grecs à ceux qui ne veulent pas se charger d'une grande érudition : mais la manière de l'Auteur est un peu sèche & bien éloignée de l'agrément, de l'intérêt &, pour ainsi dire, de l'*onction* que M. Rollin a répandue sur la même histoire.

Je suis, &c.

LETTRE V.

L'Optimiſte, ou l'Homme content de tout, Comédie en cinq actes & en vers; repréſentée, pour la première fois, ſur le Théâtre François, le 22 Février 1788, *& devant* LEURS MAJESTÉS *le* 25 *du même mois. Par M.* Collin d'Harleville; *prix* 30 *ſols; à Paris, chez* Prault, *Imprimeur du Roi, Quai des Auguſtin, à l'Immortalité.* 1788.

JE vous ai annoncé, Monſieur, le ſuccès de cette Comédie, lors de ſa première repréſentation; j'oſe vous promettre aujourd'hui qu'elle ne vous fera pas moins de plaiſir à la lecture, qu'elle en a fait au Théâtre. Elle eſt écrite d'un ſtyle pur, élégant, ſouvent énergique, toujours vrai. Preſque tous nos Auteurs comiques actuels, écrivent leurs Piéces ou avec négli-

gence ou, ce qui eſt encore pis, avec recherche & affectation; ils ne ſongent pas aſſez que c'eſt le ſtyle ſeul qui peut ſoutenir le ſuccès de leurs ouvrages, & les faire vivre; que les Maîtres de l'art ont bien écrit; M. Collin paroît, à cet égard, plein des grands modéles, & peut lui-même prétendre à le devenir.

On a fait différentes objections contre ſon principal perſonnage; qu'il n'exiſte point, qu'il eſt inſouciant & ne peut guères intéreſſer, que c'eſt un pauvre homme, &c.... Toutes ces objections vous paroîtront, je crois, peu fondées, quand vous aurez lu cette Comédie. Vraiſemblablement ſur le titre de l'*Optimiſte* chacun des Cenſeurs s'étoit fait une idée, à ſa guiſe, de ce perſonnage, & a critiqué celui de M. Collin, parce que ce n'étoit pas celui qu'il avoit imaginé.

Mais il faut voir & quelle a été l'intention de l'Auteur & comment il l'a remplie. Il a voulu donner à tous les hommes une bien grande & bien utile leçon; celles d'être con-

tent de leur sort, de voir, autant qu'il est possible, les événemens du bon côté, de savourer leurs biens, de supporter les maux auxquels ils ne peuvent remédier. Convenons que, si nous avions tous cette Philosophie-pratique & sans prétention, nous en serions bien plus heureux.

Pour nous présenter cette morale en action, M. Collin a choisi un bon Seigneur de Village, faisant du bien à tout ce qui l'environne, aimant, aimé, gai par tempérament, s'affligeant le plus tard & le moins qu'il peut, saisissant au contraire avidement tous les sujets de joie: voici comme il fait lui même son portrait dans un monologue du premier acte:

Quand j'y songe, je suis bien heureux; je suis homme,
Européen, François, Tourangeau, Gentilhomme;
Je pouvois naître Turc, Limousin, Paysan;
Je ne suis Magistrat, Guerrier ni Courtisan,
Non; mais je suis Seigneur d'une lieue à la ronde.
Le Château de Plinville, est le plus beau du monde.

Je ſuis, de mes vaſſaux, reſpecté comme un Roi,
Adoré comme un père; il n'eſt autour de moi
Pas un ſeul pauvre, oh! nou; mes voiſins me chériſſent.
Mes Fermiers ſont heureux, & même ils s'enrichiſſent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur;
Trop ni trop peu d'eſprit, & ſur-tout un bon cœur.
Je ſuis heureux époux, & père de famille;
Je n'ai point de garçons; mais auſſi quelle fille!
J'ai de bons vieux amis, des ſerviteurs zélés.
Je te rends grâce, ô ciel! tous mes vœux ſont comblés.

Ce caractère, auſſi bien ſoutenu dans toute la piéce qu'il eſt ici bien tracé, peut exiſter aſſûrément; il n'a rien d'invraiſemblable ni de forcé; & cela ſuffit pour qu'on ait pu le mettre au Théâtre.

On voit auſſi qu'un homme *qui a un bon cœur, qui eſt chéri de ſes voiſins, qui enrichit ſes Fermiers*, &c.,

ne peut pas être insouciant; qu'il a, au contraire, de la sensibilité; il est même aisé de juger qu'un tel homme est plus touché des peines d'autrui que des siennes propres; comment pourroit-il ne pas intéresser?

Enfin l'homme qui dit les choses que vous venez de lire, n'est point, à coup sûr, un *pauvre homme*; il a de l'esprit, mais de l'esprit naturel, sans jargon & sans pointillerie.

Il y avoit peut être un inconvénient réel à prendre ce caractère pour le sujet d'une Comédie; c'est qu'il n'est pas ridicule; c'est qu'il est trop aimable pour être bien comique; c'est qu'il paroit fait plutôt pour inspirer la douce joie que la folle gaîté & la vive plaisanterie.

L'Auteur a vaincu très-heureusement ces difficultés. D'abord il y a vraiment un art admirable à avoir adopté pour l'*Optimiste*, une nuance, un ton de caractère qui le rend aimable, respectable même; mais, sans le rendre imposant; s'il eut été

un Philosophe, un homme grave, son rôle seroit devenu noble & froid; au lieu de cela, il amuse, il égaye sans se dégrader lui-même; on rit avec lui; mais on ne rit pas de lui.

Ensuite, ne pouvant tirer beaucoup de comique du fond de ce sujet, M. Collin en a trouvé dans le contraste perpétuel du caractère de son héros, & des situations où il l'a placé. Il est plaisant de voir un homme toujours satisfait, & qui s'applaudit à tout moment de son heureuse étoile, quand il éprouve, en fort peu de tems, plusieurs accidens qui pourroient désespérer tout autre que lui.

Ceci me conduit naturellement à vous faire l'analyse, ou du moins à vous donner une idée des faits de la Piéce.

M. de Plinville, tel que je viens de vous le peindre d'après M. Collin, a une femme tracassière, impérieuse, qui le tourmente & le contrarie sans cesse; il a une fille unique qu'il destine à Morinval, son ancien ami; (dont le caractère est tout l'oppos

du ſien) mais Angélique aime le jeune Belfort, Secrétaire de ſon père, & en eſt aimée; les deux jeunes-gens ſont timides, honnêtes, diſerets, & ne ſe diſent rien du ſentiment qu'ils éprouvent l'un pour l'autre. Une jeune femme, Madame de Roſelle, niéce de M. de Plinville, pénétre leur ſecret, reçoit la confidence de Belfort, arrache preſque celle d'Angélique & les ſert tous les deux, autant qu'il dépend d'elle.

M. de Plinville ſort d'une maladie; à peine s'en ſouvient-il, & il obſerve ſeulement qu'il en ſent mieux le prix de la ſanté.

J'étois dans un profond & morne accablement,
Mais qui ne me faiſoit ſouffrir aucunement;
..... Notre machine eſt alors engourdie,
Et c'eſt un vrai ſommeil que cette maladie.
Mais, en revanche auſſi, que le ſommeil eſt doux!
Nous renaiſſons alors, & le monde avec nous.
Vous vivez par inſtinct; moi je ſens que j'exiſte:
J'éprouve une langueur; mais elle n'eſt point triſte,

Et ma foibleſſe même eſt une volupté
Dont on n'a point d'idée en parfaite ſanté.
La ſanté peut paroître à la longue un peu fade ;
Il faut, pour la ſentir, avoir été malade.

Il projette une partie de pêche ; une promenade ſur l'eau ; il s'y promet beaucoup de plaiſir ; ſa femme s'y oppoſe, parce qu'elle a la migraine.

Le tonnerre tombe ſur la grange & la brûle ; mais il penſe que l'accident eût été plus terrible, s'il fut tombé ſur le Château.

Un ami à qui il a confié cent mille écus, les perd au jeu, & fait banqueroute ; il s'afflige de cette perte pour ſa fille, dont il penſe que le mariage va manquer ; mais, lorſqu'Angélique le conſole, & l'aſſûre que ce n'eſt point un malheur pour elle de ne pas faire cet établiſſement ; il oublie bientôt ſon chagrin, forme des projets relatifs à ſa ſituation actuelle, ſe propoſe de réformer ſa maiſon de voir moins de monde.

..... Je me fais une fête déjà

De vivre seul avec ma petite famille,
Entre ma chère femme & mon aimable fille.
J'aurai moins de Laquais, & j'en serai ravi,
Par un seul Domestique on est bien mieux servi.
Nous vivrons gais, contens; que faut-il davantage?
Nous-nous aimerons bien; nous aurons en partage
Les vrais trésors, la paix, le travail, la santé
Et, le premier des biens, la médiocrité.

Mais sa femme vient encore tout déranger en lui annonçant qu'elle veut vendre sa terre & aller demeurer à Paris où l'on peut être ignoré & vivre comme l'on veut.

Un M. Romieuil, ancien Militaire & père de Belfort, se présente pour acquérir la terre; il a gagné au jeu précisément les cent mille écus perdus par l'ami de M. de Plinville; il propose de marier son fils avec Angélique, & de donner la terre aux deux jeunes-gens en mariage. Trop heureux de recouvrer ainsi leur fortune, M. & Madame de Plinville acceptent, à la grande satisfaction

des amans, & l'*Optimiſte* termine la Piéce par ces vers charmans :

Mais récapitulez avec moi ma journée.
On étoit convenu d'un voyage ſur l'eau,
Si nous partions, le feu conſumoit le Château.
On reſte ; on l'éteint. Bon. Belfort, mon Secrétaire,
Plaît à ma fille ; il eſt fils d'un vieux Militaire.
Je perds cent mille écus ; fort bien. Voilà d'abord
Que celui qui les gagne eſt père de Belfort,
Monſieur me fait une offre auſſi noble que franche,
Et, ſans avoir joué, moi, je prends ma revanche.
Il propoſe ſon fils ; &, par un tour plaiſant,
Ma femme le reçoit, tout en le refuſant ;
Et ma fille d'abord un peu contrariée,
Au gré de ſes déſirs, ſe trouve mariée.
— Il s'enſuit ? — que nos maux ſe réduiſent à rien,
Et que j'ai grand ſujet de dire : *tout eſt bien.*

Je ſuis de l'avis de M. de Plinville. Si vous me demandez ce que

je penſe de la manière dont ſon caractère eſt traité.

L'intrigue de la Piéce n'eſt pas bien forte, comme vous le voyez, & peut-être y deſirez-vous quelques ſcènes, un peu comiques de ſituation; mais c'eſt une Piéce de caractère que l'Auteur a voulu faire, & il a bien atteint ſon but. Son principal rôle offre tant de beautés qu'elles cacheroient & feroient oublier encore bien plus de défauts qu'il n'y en a dans le reſte de l'ouvrage.

Si je voulois vous faire connoître tous les magnifiques détails dont fourmille cette Comédie, il faudroit en tranſcrire les trois-quarts, & ſingulièrement le rôle entier de l'*Optimiſte*.

Je vous recommande de lire ſurtout la ſcène IX. du troiſième acte, entre Plinville & Morinval le *Peſſimiſte*. Chacun des deux y plaide pour ſon ſyſtême, y défend ſa manière de voir en beaux vers; je ne puis m'empêcher de vous citer ceux-ci

qui me paroiſſent d'une ſublime ſimplicité.

Morinval dit, en parlant de la vie de l'homme, qu'il a repréſentée comme une longue ſuite de malheurs :

Et tout cela finit ?

Plinville répond :

Mais par la dernière heure.
Je ſuis né, Morinval ; il faut bien que je meure,
Eh bien ! tranquille & gai, juſqu'au dernier inſtant,
Comme je vis heureux, je dois mourir content.

Vient enſuite une tirade, dans laquelle Morinval peint en racourci & de la manière la plus énergique les fléaux, les maux phyſiques & moraux, dont les pauvres Humains ſont environnés ; & il faut convenir que Plinville répond foiblement à cette vigoureuſe ſortie ; la raiſon en eſt bien ſimple ; c'eſt qu'en ce moment il a tort, & que lui même ne penſe pas que tout ſoit bien. Auſſi

le ton même qu'il prend annonce-t-il qu'il se tient pour battu. Et Morinval répond :

Quand je parle raison, vous-vous mettez à rire,
Le moyen de convaincre un homme tel que vous !
De vous convaincre aussi je ne suis point jaloux.
Gardez, Monsieur, gardez cet heureux caractère.

M. DE PLINVILLE.

Si je ne l'avois pas, je voudrois me le faire.
Je ne suis point aveugle, & je vois, j'en conviens,
Quelques maux ; mais je vois encore plus de biens ;
Je savoure les biens : les maux, je les supporte,
Gagnez-vous quelque chose à gémir de la sorte ?
Vos plaintes, après tout, ne sont qu'un mal de plus ;
Laissez donc là, mon cher, les regrets superflus ;

Reconnoissez du Ciel la sagesse profonde ;
Et voyez que tout est pour le mieux dans ce monde.

Voilà la véritable façon de penser du bon Plinville, & la morale de cette Comédie.

Lisez aussi la scène II du cinquiéme acte, entre l'*Optimiste* & Picart son vieux valet. C'est peut-être la plus comique de la piéce.

Enfin lisez la Piéce entière ; vous y trouverez, à tout moment, des beautés de détails, du premier ordre.

L'*Inconstant*, du même Auteur, a sur l'*Optimiste* l'avantage d'être plus comique ; celui-ci est plus moral ; on rit aux dépens du premier ; j'ai déjà remarqué qu'on ne rit point aux dépens du bon & aimable Plinville. La plus ancienne de ces deux Piéces est écrite avec plus de vivacité, de légéreté, d'enjoument ; l'autre avec plus de grâce, de douceur & de sensibilité. L'action de l'*Optimiste*, quoique foible, vaut mieux, & est plus complète que celle de

l'*Inconſtant* ; mais les détails de l'*Inconſtant* ſont plus brillans encore que ceux de l'*Optimiſte*. Je n'oſe décider entre ces deux productions de M. Collin, également eſtimables, quoique d'un genre différent ; l'une eſt l'ouvrage d'un très-bel eſprit ; l'autre celui d'une ame tendre ; toutes les deux annoncent un génie créateur, une imagination riche & féconde.

M. Collin eſt Poëte, peut-être l'eſt-il trop pour un Auteur dramatique ; il me ſemble, ſur-tout depuis que j'ai lu l'*Optimiſte*, qu'aucun de nos Comiques François n'a plus que lui le ſtyle & la manière de *Térence*. Souvent il approche de la grâce & de la naïveté de *La Fontaine* ; cet éloge n'eſt point une flatterie ; car il eſt mérité.

Maintenant, s'il m'étoit permis de donner des conſeils à M. Collin, je l'engagerois à ſoigner davantage le plan, la contexture de ſes Piéces, à chercher des ſituations comiques, ſur-tout à peindre les hommes tels qu'ils ſont, à nous montrer ce jeu

perpétuel de leurs passions qui les rend à tout moment si dignes d'être honnis, enfin à tâcher de remplir le véritable objet de son art, qui est de combattre le vice avec l'arme des ridicules.

Je suis, &c.

GRAVURES.

LE ſieur LATTRÉ, Graveur ordinaire du Roi, rue S. Jacques, la porte-cochère vis-à-vis celle de la Parcheminerie, n° 20, vient de mettre au jour le Plan de Rome, ſur une feuille d'atlas, papier de Hollande proprement lavé. 6

La rade de Cherbourg, avec les nouveaux travaux, feuille d'atlas lavé. . . . 2

Le théâtre de la Guerre préſente, entre les Ruſſes & les Autrichiens Alliés & les Turcs, en deux grandes feuilles, contenant la Ruſſie, la Pologne, la Hongrie, la Turquie, la Crimée & toute la Mer Noire, en feuilles. 3

Collée ſur toile avec étui. 7

Un autre fait en Angleterre, en 4 feuilles.

Le Plan de Belgrade, Capitale de la Servie, avec ſes nouvelles Fortifications, proprement lavé. 2

C'eſt toujours chez ledit ſieur Lattré qu'on trouve l'atlas moderne pour la Géographie moderne de feû l'Abbé Nicole de la Croix, d'accord avec MM. Barbeau de la Bruyère & Drouet qui ont été chargés des Editions depuis le décès de l'Auteur. On vient d'y ajouter, depuis peu, la Géographie ancienne, par M. de Bonne, qui le porte à cent Planches, & le complète avec des explications pour chaque Planche, & des tables pour la Géographie comparée.

Cet atlas ſe vend complet ou par volume ſéparé. . . . . .

Troiſième

Troisiéme & dernière Lettre du Bibliothécaire de Sorbonne, à M. de Guignes, sur sa réponse insérée dans le Journal des Savans, Mai 1788.

Je craindrois, Monsieur, d'abuser de votre patience & de celle du Public, si je l'entretenois plus longtems des MSS de M. de Bréves, qui, dans le milieu du dernier siécle, pouvoient être, suivant M. de G., *très-précieux & très-importants;* mais qui le sont beaucoup moins aujourd'hui, *sur-tout pour la Bibliothéque du Roi, qui maintenant est très-riche en ce genre.*

D'après cet aveu, qui n'auroit cru que M. de G. auroit laissé reposer *dans l'oubli* les MSS de la Bibliothéque de Sorbonne *si peu riche en ce genre?*..... Point du tout. M. de G. déplore de nouveau la perte des MSS de Bréves. Echo *des regrets de Vitré*, il fait retentir *de ses propres regrets*, le Sanctuaire des Lettres. Il se plaint

amèrement de ce que ces MSS *que, Louis XIII avoit achetés, ne sont pas à la Bibliothéque du Roi* (1). Il voudroit même que je lui appriſſe comment ces MSS *qui étoient compris dans la Bibliothéque du C. de R. en ont été retirés.* Enfin il perſiſte à ſoutenir que ces fameux MSS ou ſont, ou doivent être en Sorbonne; que, ſi je le nie, *Je ne cite aucune autorité* & ne donne pour preuves que de *ſimples aſſertions.*

(1) Comment M. de G. peut-il dire & redire, ſans ceſſe, que ces MSS de Bréves *appartenoient au Roi; qu'il les avoit achetés; qu'ils lui ont été enlevés?* Il a donc oublié qu'il nous a appris lui-même « que Vitré qui » les avoit acquis en 1627; qui, pour le » rembourſement de cette acquiſition, avoit » eu, en 1632, une Ordonnance de 6000 liv. » dont il ne fut jamais payé; qui, pourſuivi » par les héritiers de Bréves, n'obtenoit que » des Arrêts du Conſeil, eut enfin recours » au Clergé, lequel, en 1656, ordonna qu'il » ſeroit payé, par le ſieur de Manevillette, » audit ſieur Vitré, la ſomme de 6000 liv. » pour ſon rembourſement & dédommage- » ment ». Ce n'eſt donc pas au Roi; mais au Clergé qu'appartiendroient les poinçons, matrices & MSS de Bréves, puiſque c'eſt le Clergé & non le Roi qui les a payés. (*Eſſay*, pag. xlv.

Sans convenir, M., que je me ſois borné *à de ſimples aſſertions*, que je n'aye *cité aucune autorité*, j'obſerverai à M. de G. que je n'y étois pas obligé. C'eſt au demandeur à prouver ſa demande. M. de G. prétend que les MSS. de Bréves ſont en Sorbonne. C'eſt à lui à en fournir les preuves & à moi à les diſcuter. En voici l'analyſe :

1° L'Inventaire de 1643 & 44 où ſont relatés les MSS de Bréves.

2° Le Teſtament du C. de Richelieu qui donne à la Sorbonne l'inſpection de ſa Bibliothéque.

3° Les témoignages de MM. Le Galois, le Clerc. le P.

4° Le paraphe & non la ſignature *de Boiſſy* appoſé ſur les MSS de Bréves.

Je vais examiner chacune de ces preuves.

§. I.

Lorſque, dans le n° 7, de l'Année Littéraire, pag. 28, j'ai répondu à M. de G., je n'avois pas vu l'Inventaire de 1643 & 1644. Sur la parole

de M. de G. j'avois cru cet *Inventaire légal*. Quelle a été ma surprise, quand M. Anisson a eu la bonté de me le communiquer, de voir que ce prétendu *Inventaire* n'étoit qu'un Catalogue des Livres de feu M. le Card. de R., fait par *le Libraire* Blaise (1); sans aucun Ordonnance du Juge; sans aucun Procès-verbal; sans aucun témoin; sans signatures ni paraphes, à l'exception de la première page du second volume, signée *Blaise*!

Voilà le titre sur lequel se fonde M. de G., voilà ce qu'il appelle *le premier Inventaire*, *l'original de l'Inventaire de* 1648. Et cependant cet Inventaire de 1648 que M. de G. n'a ni vu, ni voulu voir, cet Inventaire qu'il ne regarde que comme *un simple recollement*, est le seul qui soit juridique. Il est fait de l'Ordonnance

(1) M. de G. qui, d'un *Catalogue* avoit fait un *Inventaire*, a cru pouvoir aussi d'*un Libraire* en faire un *Commissaire*. Il n'y a point eu, en 1643 & 1644, de Commissaire nommé *Blaise*; mais bien un Libraire, *Pierre Blaise, fils de Thomas, fut reçu Libraire le 30 Mars* 1634. (La Caille, *pag.* 281.)

du Lieutenant Civil, du 28 Juillet 1648; sur la Requête de la Ducheſſe d'Aiguillon, par Me Deſclos, Avocat au Parlement, commis à cet effet, en préſence de Jacques Geoffroy, Bibliothécaire, de Pierre Gaultrai, requérant pour ladite Dame Ducheſſe d'Aiguillon; tous les feuillets ſont ſignés *Gaultrai*, *Deſclos* ou *Geoffroy*. Si cet Inventaire n'eût été qu'*un ſimple recollement*, on y auroit fait mention de celui de 1643 & 1644. On en a coté les nos, parce qu'ils étoient inſcrits ſur les Livres, ſans en ſuivre l'ordre ni aucun autre; ce qui rend cet inventaire, de 1648, fort incommode, & néanmoins c'eſt le ſeul légal, le ſeul authentique & où ne ſe trouvent point les 110 MSS de Bréves, que réclame M. de G. Ils n'étoient donc plus, en 1648, dans la Bibliothéque du Cardinal de-Richelieu.

§. II.

Il eſt bien vrai que, par le Teſtament du Cl. de R., les ſieurs de Sorbonne devoient avoir l'*inſpection*

ſur ſa Bibliothéque (1); mais il eſt également vrai qu'ils ne l'ont jamais eue. Cette Bibliothéque étoit dans l'Hôtel de R., ſous la garde de *Jacques Geoffruy* qui n'étoit pas Sorboniſte. Lors de la confection du Catalogue de Blaiſe, en 1643 & 1644; lors de l'Inventaire de Deſclos, en 1648, les ſieurs de Sorbonne ne furent ni préſents ni appellés. Ce ne fut qu'en vertu de l'Arrêt du Parlement, du 14 Février 1660, ſur la demande réitérée des ſieurs de Sorbonne, & pour la première fois, que le 12 Juillet 1660, deux Docteurs de cette Maiſon, le Blond & Morel, aſſiſtèrent au recollement & au tranſport de cette Bibliothéque.

D'après des faits auſſi certains, auſſi publics, comment M. de G.

(1) « Je veux & ordonne qu'il en ſoit fait » un Inventaire général, lors de mon décès, » par telles Perſonnes que mes Exécuteurs-» Teſtamentaires jugeront à propos, y ap-» pellant deux Docteurs de la Sorbonne, qui » ſeront députés par leur corps, pour être » préſents à la confection dudit Inventaire ». (*Auberi*, pag. 616.)

a-t-il pu dire, pag. 302, *que MM. de Sorbonne avoient une inſpection ſur cette Bibliothéque, ſur-tout depuis 1648; qu'ils devoient être inſtruits des conteſtations qui ſurvenoient à l'occaſion de ces MSS.* Lorſque lui-même, pag. 299, rapporte l'Arrêt, du 14 Février 1660, où eſt viſée la Requête des ſieurs de Sorbonne, du 5 Juin 1657, par laquelle ils demandoient 1° *que les articles du Teſtament du C. de R. concernant ſa Bibliothéque fuſſent exécutés.* Ils ne l'étoient donc pas à cette époque? 2° que *le Duc de R. défendeur fut condamné à repréſenter l'Inventaire, ſi aucun avoit été fait.* Les ſieurs de Sorbonne ne ſavoient donc pas, à cette époque, s'il y avoit eu un Inventaire; & ſans Inventaire, quelle connoiſſance pouvoient-ils avoir de cette Bibliothéque? &, ſans connoiſſance de cette Bibliothéque, comment pouvoient-ils la ſurveiller, la défendre, intervenir *dans les conteſtations qui ſurvenoient à l'occaſion de ces MSS* dont peut-être ils n'avoient jamais entendu parler?

C'eſt donc contre toute vérité,

contre toute justice que M. de G. voudroit rendre les sieurs de Sorbonne responsables des événements arrivés dans une Bibliothéque qui, malgré leurs constantes réclamations, a été, pendant 18 années, soustraite *à leur inspection.*

§. III.

Quelle croyance méritent les trois témoignages que m'oppose M. de G.

M. le Galois a écrit, comme beaucoup d'autres, sans avoir ni vu ni examiné; la Bibliothéque de Sorb. qui a commencé avec la maison, en 1254, a toujours été considérable (1). Elle contient près de cinquante mille volumes; celle du Card. de R. (ces MSS compris) ne va pas à six mille; celle de M. Lemasle des Roches à

(1) M. le P., Auteur cité par M. de G., en parlant de la Bibliothéque de Sorbonne, remarque, pag. 352, « qu'on y voit un Catalogue des Livres MSS qui étoient dans » cette Maison, en l'an 1289, avec le prix » & l'estimation qui en fut faite alors, & » qui monte à 4000 liv., somme très-considérable pour ce tems ».

quinze cents, & d'après ce fait incontestable, écoutez M. le Galois, *ce savant très-estimé* qui dit *que la Bibliothéque de la maison de Sorbonne étoit peu de chose avant la réunion de celle de M. des Roches & de M. le Cardinal.*

Quant à M. le Clere, il rapporte ce qui est dans le Testament du Cardinal, & que M. de G. sait très-bien n'avoir pas été exécuté.

Reste M. le P. Auteur d'une petite Brochure imprimée, en 1782, où il s'exprime ainsi : « Louis XIII » avoit fait acheter des héritiers de » Bréves plus de cent huit beaux MSS » *Syriaques*, Arabes, Turcs & Per- » sans. Antoine Vitré avoit été chargé » de cette commission. Il se rendit » Adjudicataire de ces livres, aussi » bien que des caractères Syriaques, » &c..... Le tout fut *payé des de-* » *niers du Roi* (1); ces MSS furent

(1) Que d'erreurs dans ce passage dont M. de G. avoit supprimé le commencement & pour cause. 1° M. de Bréves n'avoit aucun MS *Syriaque*. Voyez le Catalogue de Vi-

» remis dans la Bibliothèque du Car-
» dinal de R. où fut aussi transportée
» la Bibliothèque publique d la Ro-
» chelle, après la prise de cette Ville.
» Ces Livres MSS & autres font
» maintenant partie de la belle Bi-
» bliothèque léguée par cette Eminen-
» ce à la maison de Sorbonne ».

Qu'il me soit permis de demander à M. le P. s'il a vu en Sorbonne ces MSS de Brèves. S'il les y a vus, on les communique donc aux Etrangers, il est donc à tort que M. de G, pag. 304, se plaint de ce qu'on ne les

---

tré, *Essay*, pag. XCVIII. 2° Louis XIII donnoit à Vitré des *Ordonnances*, des *Arrêts du Conseil*, jamais d'argent. Voyez *M. de G.* pag. 194. 3° Où est la preuve que la Bibliothèque de la Rochelle a été transportée dans celle du Cardinal? Aucun de ses Livres ne l'indique. 4° M. le Cardinal n'a point légué sa Bibliothèque à la Sorbonne; mais d'autres objets. 5° le Cardinal de R. est le *Restaurateur* & non le *Fondateur* de la Sorbonne, comme le dit M. le P. pag. 349. Les Notices de M. le P tant sur la Bibliothèque du Roi, que sur les Bibliothèques particulières, & spécialement sur celle de Sorbonne, sont peu exactes. Voyez la Lettre de M. l'Abbé de Saint L. *Journal des Savants*, 1782, in 4° pag. 115.

montre pas. S'il ne les y a point vus, quel poids peut avoir son témoignage? En vérité j'aimerois mieux *ne point citer d'autorité*, que d'en citer de pareilles.

§. IV.

Quand M. de G. assûroit que les MSS de Bréves étoient *Paraphés* par le Commissaire Boissy, je croyois que par un tour oratoire, il prenoit la partie pour le tout. Je croyois qu'un paraphe sans signature précédente ou subséquente sur des objets séparés, pouvoit, tout au plus, produire un soupçon, jamais une certitude. Je croyois que Boissy avoit mis sa signature & son paraphe sur les 110 MSS de Bréves, comme l'avoient fait Blaise & Vitré sur chacun des Livres MSS & imprimés du C. de R; n'ayant donc vu que *des Paraphes* sans nom, je les avois dédaignés; &, malgré l'autorité que leur accorde M. de G., je les dédaigne encore; car, en fait d'accusation, de revendication, il faut des preuves & non des vraisemblances.

1° Comment, après 150 ans, connoître & distinguer un *Paraphe?* Où trouver des piéces de comparaison?

2° Quoi de plus commun, de plus équivoque qu'*un Paraphe* en grille? celui de *Gaultrai* dans l'Inventaire de 1648, ressemble beaucoup à celui que M. de G. donne pour celui de *Boissy*.

3° Les MSS de Bréves ont pu être dans plusieurs successions (ils étoient certainement dans celle de M. de Bréves) par conséquent ils ont pu être *Paraphés*, avant 1640, par d'autres que par Boissy. Qui nous l'apprendra?

4° Plusieurs de ces MSS bien spécifiés dans le Catalogue de Vitré, tel que *le Guliſtan & les louanges du Juſte* n° 88, & qui sont en Sorbonne n'ont aucun paraphe, ni au commencement ni à la fin. Ainsi ou le Catalogue de Vitré, ou le paraphe de Boissy ne détermine rien.

5° Dix seulement des MSS du C. de R. sont ainsi *paraphés*. Or, en supposant que ces Paraphes sont du

Commissaire Boisly; en supposant que ces MSS Paraphés sont de Monsieur de Bréves; il s'en suivroit tout au plus que nous en aurions dix; où sont les cent autres?

6° Nous avons des MSS *aux armes* du C. qui ne sont pas *Paraphés*. Nous avons des MSS *Paraphés* qui ne sont pas *aux armes* du C.: que penser de tous ces signes distinctifs, que *pag.* 301, M. de G. nous indique comme certains? *Essai. pag.* xlj.

Je pourrois, Monsieur, m'en tenir à cette simple réfutation, & dire à M. de G. ce que je lui ai dit tant de fois. Donnez vous la peine de venir en Sorbonne, & vous y verrez tous nos MSS Arabes, Turcs & Persans, & vous les aurez bientôt vus: car ils ne sont pas nombreux. Je vous les montrerai, comme je les montre à tous ceux qui les demandent; comme je les ai montrés, il y a peu de jours à un Rabin de Strasbourg, & en cela, je vous assure *que vous n'abuserez point de ma politesse*, mais que vous remplirez mes vœux. Vous y verrez l'inventaire du 3 Janvier 1648, le

recollement du 12 Juillet 1660, le Catalogue des MSS de Sorbonne fait depuis très-long-temps; &, loin d'y trouver *vos* 110 *MSS de Bréves*, vous n'y trouverez que 31 MSS tant Arabes que Turcs & Persans, & encore parmi ces 31 MSS. y en a-t-il 6, les seuls estimés, qui ne viennent point du Cardinal de Richelieu.

Eh! que seroient-ils devenus? Ils étoient certainement dans la Bibliothéque. La Sorbonne l'a eue dans *sa totalité; ils ne sont point dans la Bibliothéque du Roi; ils n'y ont jamais été portés; on les y a cherchés inutilement* (pag. 294 302.) Ah! M. de G.! on a bien mal cherché.

J'avois toujours soupçonné que les MSS. de Bréves étoient dans la Bibliothéque du Roi, dans ce dépôt immense où sont accumulées tant de richesses; mais, en réfléchissant que M. de G., & tant d'hommes instruits attachés à la Bibliothéque du Roi, & qui doivent si bien la connoître, auroient aisément découverts ces MSS., s'ils y eussent été; l'auroient promptement avoué, s'ils les eussent décou-

verts ; j'ai rejetté ces soupçons comme injurieux à leur vigilance ou à leur véracité ; mais excité, pressé par les sommations de M. de G., j'ai ouvert le premier Volume du Catalogue des MSS. du Roi, imprimé en 1739, & j'ai lu, page 124, 150, 288, 306, parmi les MSS. Arabes, Turcs & Persans. 1° *Codex Bombycinus... olim Cardinalis Richelii.* 2° Beaucoup d'autres MSS. qui, sans aucun nom du Donateur ou du Vendeur, se rapportent à ceux de Brèves, saisis chez Siouita, tels, que les *Kamous*... Vitré, 10. Catalogue du Roi, page 233. Les *Gulistan*, Vitré 18, 26, 81, 85, Catalogue du Roi, page 297, 298. *Hist. des Ottomans*, Vitré 90. *Hist. Ottomanorum*, Catalogue du Roi, page 311. *La manière d'interpréter les Songes*, Vitré 271. *Tractatus de Somniorum interpretatione*, Catalogue du Roi, page 321. Je pourrois, M., multiplier ces citations ; mais le détail en seroit fastidieux & superflu. En voilà bien assez pour convaincre M. de G., qu'au lieu de faire tant de pénibles recherches dans le Secré-

tariat de la Bibliothéque du Roi, dans le dépôt du Miniſtre, dans les Mémoires du Clergé, dans les Ouvrages de MM. Aubery, le Galois, le Clerc, le P., pour retrouver quelques renſeignemens *ſur les importants MSS. de M. de Brèves*, il en eût fait de plus utiles dans la Bibliothéque des MSS. du Roi où il étoit naturel de penſer qu'après tant de ſollicitations de la part du Clergé qui les avoit payés, de la part du Chancelier qui les demandoit au nom du Roi, Madame la Ducheſſe d'Aiguillon y avoit dépoſé les plus précieux, ne laiſſant à la Sorbonne que le rebut de cette claſſe de MSS. (1).

Ainſi il me paroît démontré.

1°. Que la Sorbonne ne poſſéde pas la *totalité* de la Bibliothéque du C^l. de R., puiſque celle du Roi en poſſéde *une partie*.

(1) Parmi ces 25 MSS, pluſieurs ſont des Livres de *Droit*, & de *Prières*, peu de *Poëſie*, trois de *Médecine*, aucun d'*Hiſtoire*. Voilà les tréſors qu'on nous envie.

2° Que les 110 *MSS. de Brèves* ne ſont point en Sorbonne, puiſqu'elle n'a eu du C^l. de R. que 25 *MSS.*, & que, dans ces 25, il n'y en a que 10 *de paraphés.*

3° Que la Sorbonne ne s'eſt ni directement ni indirectement mêlée de la Bibliothéque du C. de R., avant l'année 1660; & qu'alors ſans examen, ſans diſcuſſion, elle a reçu les livres MSS. & imprimés, que le Duc de R. lui a bien voulu donner... Voyez le Procès-verbal du ſieur de S.-Vaaſt, du 12 Juillet 1660, à la tête du recollement

Si ce ſont là de *ſimples aſſertions*; des *citations ſans autorité.* Je ne ſais quelles preuves M. de G. peut exiger de moi.

Je finis cette Lettre, M., par une obſervation néceſſaire, pour diſſiper les doutes qu'on a affecté de répandre ſur la conduite de la maiſon de Sorbonne. Le C. de R. vouloit que *ſa Bibliothéque fût publique.* Si à cet égard, comme à beaucoup d'autres, ſes intentions n'ont pas été exécutées, cette inexécution n'eſt pas du

fait de la Sorbonne. M. de G. qui a vu toutes les transactions, tous les Arrêts, n'a pu en ignorer la cause; il auroit dû la révéler. La voici : il falloit, pour placer cette Bibliothéque, acquérir des maisons, élever une galerie dont le Cardinal n'avoit jetté qu'une partie des fondations; il falloit donner un logement, des appointemens à un Bibliothécaire Sorboniste, & à un garçon de Bibliothéque; il falloit fournir annuellement mille francs pour l'augmentation & l'entretien des Livres, sans compter celui des bâtimens. Tout cela étoit onéreux, & très-onéreux à la famille Richelieu; pour se libérer, elle offrit à la maison de Sorbonne de lui abandonner la propriété de la Bibliothéque du Card. — plus une somme de 30,000 liv., une fois payée — les appointemens annuels de 600 liv. pour le Bibliothécaire, avec la faculté d'en rembourser le capital. La maison de Sorbonne qui, depuis dix-huit ans, gémissoit de se voir forcée de plaider contre l'héritier de son Bienfaiteur, accepta ces

offres, sans aucune des charges portées au Testament.

Sur les Conclusions de M. le Procureur-Général, le seul contradicteur légitime, le seul en droit de stipuler pour le Public, cette transaction fut homologuée au Parlement qui, le 12 Juillet 1660, nomma un Commissaire pour veiller à l'exécution de l'Arrêt du 14 Février 1660, par lequel il est définitivement ordonné « que les Livres de ladite Bibliothéque du feu Cardinal Duc de Richelieu, tablettes & autres choses en dépendantes, étant de présent en un lieu destiné par le feu C. de R., seront portés, à la diligence desdits de Sorbonne, & aux frais dudit Duc de Richelieu, en la maison de Sorbonne, pour y demeurer à perpétuité, & être annexés à la Bibliothéque d'icelle ». Ainsi les Livres, tels qu'ils se trouvoient dans l'Hôtel du C. de R., furent portés & confondus dans la Bibliothéque de Sorbonne, sans aucune obligation de la rendre *publique*.

Et c'est après 128 ans d'une possession libre & indépendante que M.

de G. ſemble accuſer la maiſon de Sorbonne de s'être excluſivement emparé de la Bibliothéque du C. de R! Ennemie de tout eſprit de cupidité & d'intérêt, elle n'a jamais fatigué le Public de ſes juſtes réclamations contre la Bibliothéque du Roi (1). Je n'aurois pas rompu cet honorable ſilence, ſi M. de G. ne m'y avoit contraint. Plus je l'eſtime, plus je le conſidère, & plus je ſuis ſenſible à ſes reproches. La Bibliothéque du Roi eſt ſi opulente qu'elle n'a rien à regretter, rien à déſirer; quand j'entre dans ce dépôt, le plus riche peut-être de l'Univers, je ſuis ſaiſi d'ad-

(1) 1° D'un de ſes Regiſtres qui étoient dans les MSS de M. Dupuy à qui on l'avoit imprudemment prêté. Voyez le P. pag. 177. n° 5494. A.

2° Les nombreux MSS du Cardinal Mazarin, qui devoient, avec ſes Livres imprimés, former dans ſon Collége, une Bibliothéque publique. Voyez l'Acte de fondation du Collége, du 6 Mars 1661, pag. 8.

Il ſemble que le C. Mazarin ait voulu réparer l'inexécution du Teſtament du C. de R. ſoit pour la publicité de ſa Bibliothéque, ſoit pour l'érection d'un Académie qui n'a pas eu lieu.

miration & d'effroi. Resserrée dans une étroite enceinte, environnée de matières conbustibles, menacée du feu du Ciel & de la Terre, quelle perte irréparable pour les Sciences & les Lettres, si cette magnifique collection venoit à périr!

Quoi, sous un Ministre si justement applaudi par son zèle & ses succès, pour l'embellissement de Paris, on ne transportera pas, suivant le projet de l'Abbé de Louvois, la Bibliothéque du Roi, dans cette partie du vieux Louvre qui donne sur la rivière? Là, au centre de Paris, dans le Palais de son Maître, éloignée de tout danger, dans une vaste & superbe galerie, elle étaleroit, avec sécurité, ses immenses richesses.

Je désirerois encore qu'on accordât à chacune de nos grandes Bibliothéques la permission de faire imprimer, à l'Imprimerie Royale, les notices de tous les MSS., & des Livres rares imprimés qu'elles possédent. Emules de la Capitale, on verroit bientôt les Villes, les Monastères, les Particuliers même s'em-

presser de suivre cet exemple, & la France connoîtroit enfin les trésors littéraires qu'elle renferme, & qu'elle ignore.

J'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

GAYET DE SANSALE.

Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire.

SI vous-vous étiez trouvés munis d'armes plus fortes, Meſſieurs, pour combattre l'Auteur qui prétend que le Maréchal de Fabert avoit été Imprimeur, vous n'auriez pas manqué de vous en ſervir. Je ſuis donc à même de vous les procurer. Je ſais qu'il y a long-tems que ce préjugé ſubſiſte ſur ſa naiſſance, & il ſeroit malheureux pour cette famille qui exiſte encore, qu'il acquît plus de force en ſe perpétuant de ſiécle en ſiécle; d'ailleurs ce n'a jamais été le Maréchal qu'on a dit avoir été Imprimeur, mais ſon père; or ſon père, Abraham Fabert, Maître *Echevin* de la ville de Metz, & nommé Chevalier de l'Ordre de S. Michel, en 1630, avoit été annobli par Henri IV, au mois de Septembre 1603 en conſidération des ſervices qu'il lui avoit rendus *pendant les derniers troubles du Royaume, tant en ſes*

armées qu'en la ville de Metz ; & il étoit, à cette époque, Commissaire d'Artillerie dans les Gouvernemens de Metz, Toul & Verdun.

M. le Président Hénault, à qui les titres de cette famille furent communiqués, rectifia en conséquence cette erreur dans sa dernière édition, & je pense, Messieurs, que vous employerez le même zèle à rendre ce témoignage, à la Vérité, pour un nom qui sera à jamais bien cher à la Nation.

J'ai l'honneur, &c.

Le Comte De ***.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VI.

Extrait des Discours qui ont concouru pour le prix que l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la Ville de Lyon, a adjugé à M. Turlin, Avocat au Parlement de Paris, sur cette question : Les voyages peuvent-ils être considérés comme un moyen de perfectionner l'éducation ? *A Lyon, chez* Aimé de la Roche, *Imprimeur de l'Académie, & à Paris chez les Marchands de Nouveautés.*

UN Citoyen de Lyon qui n'a pas voulu être connu, & qui auroit bien

mérité de l'être, avoit prié l'Académie de cette Ville de proposer cette importante question, offrant une somme de six-cents liv. pour celui qui l'auroit traitée avec le plus de solidité & d'éloquence ; l'Académie s'est montrée digne de la confiance de ce respectable Citoyen, sur-tout par l'examen scrupuleux & impartial qu'elle a fait des différens Ouvrages qui lui ont été adressés. Elle a bien voulu rendre compte au public de son jugement, & lui détailler les motifs d'après lesquels elle s'est décidée ; au discours couronné elle a joint un extrait de ce qu'il y a de meilleur dans ceux qu'elle a cru devoir rejetter, pour prouver aux Auteurs avec quelle attention elle les avoit lus, avec quelle intégrité elle avoit décerné le prix. C'est un bel exemple qu'elle donne à toutes les Académies, & il seroit bien à désirer qu'il fût imité. Cette conduite encourageroit les Auteurs, & feroit cesser les plaintes amères qu'ils se permettent souvent contre leurs juges. Il y a, en France, telle

Académie qui n'est pas la moins illustre, qui se justifieroit par là des accusations de légéreté & de partialité auxquelles elle est si souvent en butte.

Peut-être l'Académie de Lyon a-t-elle poussé trop loin l'indulgence; ce qu'elle a extrait de la plupart des Discours qui lui ont été adressés, paroît peu important & ne valoit gueres la peine d'être présenté au public. L'ouvrage de M. Mathieu de Mirampal, Avocat au Parlement de Paris, est le seul qui mérite quelqu'attention; aussi l'Académie en a-t-elle donné un extrait ou plutôt un abrégé très-étendu. C'est le Discours lui-même, dont elle a seulement retranché les morceaux les plus foibles.

M. Mathieu n'a pas eu le courage de s'élever au-dessus du préjugé commun; il soutient, avec un enthousiasme, souvent aveugle, l'utilité des voyages relativement à l'éducation: quand on examine son style, le ton de son éloquence & sa manière de raisonner, on sent qu'il est de niveau avec son siécle, & qu'il n'étoit pas

fait pour combattre une opinion à la mode. On y reconnoît par-tout l'empreinte de la Philosophie moderne, l'engouement pour des minuties, le fanatisme, le défaut de solidité & de logique qui composent l'esprit du jour. Je ne citerai qu'un morceau qui vous fera suffisamment connoître la profondeur des idées de l'Auteur, & sa manière de les présenter. Pour fortifier la santé d'un jeune homme, & sur-tout pour arrêter l'effervescence des passions, il conseille gravement de le faire d'abord voyager dans le Nord. « Vous retarderez, dit-il, pour le plus grand » bien de sa constitution, sa maturité physique; vous reconstruirez » presque de nouveau son tempérament; la nature en lui reprendra » son ouvrage, pour le refaire plus » solide; de la jeunesse elle le ramenera à l'adolescence; les sen» sations sévères dont il sera frappé » sans cesse, redonneront du ton à » ses fibres, & les resserreront; il » perdra moins par la transpiration; » il se rendra ferme & noueux comme

» le chêne. La fleur de sa puberté,
» déjà presque épanouie dans son
» pays, se refermera; tandis qu'il
» sera harcelé par les rigueurs d'un
» hiver perpétuel, il ne cherchera que
» les moyens de s'y soustraire; s'en
» garantir sera pour lui la seule vo-
» lupté, & il verra bientôt que, pour
» y réussir, il n'y a pas de meilleur
» secret que de le braver. Joignez
» à cela la nouveauté de tous les
» objets : en voilà bien plus qu'il
» n'en faut pour imposer silence à
» ses dix-huit ans ».

» Fortifié par un séjour d'un an
» dans les climats rigoureux, il sera
» presque devenu un homme du nord,
» & il résistera bien plus facilement
» ensuite à la séduction d'un climat
» brûlant; vous aurez par-là obtenu
» une nouvelle tréve avec ses pas-
» sions; &, pendant cet intervalle
» précieux, que vous devez aux voya-
» ges, vous pourrez armer sa raison,
» le prémunir contre lui-même. Tan-
» dis que le climat le maintiendra,
» vous travaillerez sur lui plus aisé-
» ment. Accoutumé à combattre &

» surmonter les impressions de ses
» sens, il prendra l'ascendant sur
» eux; il acquerra, dans cette lutte
» continuelle, l'énergie nécessaire
» pour se vaincre lui-même; son
» corps & son âme y gagneront à
» la-fois une trempe plus vigoureuse,
» qui les défendra ensuite contre les
» dangereuses ardeurs des Contrées
» Méridionales ».

» Après tout, si l'édifice de sa sa-
» gesse, dont je semble faire ici un
» Palais de glace, venoit à se fondre
» sous l'action puissante d'un climat
» voluptueux; si, trompant vos es-
» pérances & les miennes, & malgré
» cette vigueur que vous avez essayé
» de communiquer à son âme & à
» son corps, il venoit à sentir avant
» son retour ces feux, avant-coureurs
» d'un tempérament orageux, vous
» n'aurez point encore lieu de vous
» repentir de la marche que vous
» aurez suivie, en commençant vos
» voyages par le nord; le terme du
» retour étant moins éloigné, &
» l'espoir d'un établissement plus pro-
» chain pour votre élève, il pourra

» répondre aux murmures, aux cris » séditieux de ses passions par des » promesses, ou les calmer par des » espérances.....».

Il n'est pas possible d'employer un style plus figuré, plus brillant pour revêtir une idée creuse, & lui donner quelque consistance; *imposer silence à ses dix-huit ans*, n'est-il pas bien joli; & que dirons nous de cet *édifice de la Sagesse*, qui, construit dans le nord, semble être *un Palais de glace*. N'est-ce pas là un bon mot à la glace? Ce qu'il y a de plus plaisant dans ce morceau, c'est la ressource que l'Auteur imagine pour leurrer les passions du jeune-homme, si par hazard il s'en trouvoit importuné, même dans le nord. Comme les pays du nord sont plus voisins de la France que ceux du midi; le jeune voyageur, flatté d'un prochain retour, pourra *répondre par des promesses à ses désirs séditieux*. C'est-à-dire qu'il reviendra bien vîte du nord pour satisfaire ses passions en France. Beau fruit de son voyage.

D'après la lecture de cette tirade

si maniérée, vous serez moins surpris que l'Auteur appelle la science qu'on acquiert dans ses voyages, une *science de la premiere main*, par comparaison avec celle qu'on acquiert dans les livres & qui est une science *de la seconde main*; &, comme si l'Auteur n'étoit pas encore satisfait du précieux de cette expression, une page plus bas, il appelle la connoissance du caractere des peuples acquises par les voyages, une *science de la dernière & de la meilleure édition*; il est vrai qu'il a la précaution de demander qu'on lui *passe ce terme*.

Son préjugé en faveur de l'éducation physique l'emporte jusqu'à dire: *fortifier un jeune-homme ce seroit le rendre bon*, & il appuye une assertion aussi fausse de l'autorité de *Jean-Jacques* qui prétend que *toute méchanceté vient de foiblesse*. Si *Rousseau* a pris le mot foiblesse dans le sens physique, son opinion est évidemment absurde: car la plupart des brigands & des scélérats sont des hommes très-robustes, & nous ne voyons pas que ceux dont la santé est délicate en soient pour

cela plus méchans ; ce n'eſt ni la foibleſſe du corps, ni le défaut de puiſſance qui a produit la méchanceté de Néron, de Domitien, de Commode & de pluſieurs autres Tyrans ; ils ſe portoient fort bien & ils étoient maîtres du monde.

L'Auteur déſire que les Rois voyagent dans les diverſes Provinces de leurs Etats ; ſi la penſée n'eſt pas neuve elle eſt juſte ; mais il ne falloit pas la gâter en diſant ; *comme on a des doutes ſur le ſiége de l'âme, on devroit peut-être ignorer de même la réſidence des Rois.*

L'article des Mœurs eſt traité dans ce Diſcours de la manière la plus frivole & la plus ſuperficielle ; on y prouve que les voyages ſont utiles aux Mœurs, parce qu'ils ſont inſtructifs, & que l'homme, en s'éclairant, devient toujours meilleur. Propoſition conſtamment démentie par l'expérience de tous les ſiécles. L'Hiſtoire nous apprend que les peuples les plus ſçavans ont été les plus corrompus, & que les peuples ignorans ont été les plus vertueux. Au reſte l'Auteur

voyager un jeune-homme à dix-huit ans pour chercher une patrie, comme s'il pouvoit & devoit en avoir une autre que celle qui lui a été donnée par la naissance. Qu'un malheureux sans ressource, & repoussé en quelque sorte par sa patrie, s'en éloigne pour chercher ailleurs un sort plus doux; mais un jeune-homme, de quelque distinction, quittera-t-il sa famille, ses amis, ses espérances pour aller s'établir dans un Pays étranger dont le Gouvernement lui paroîtra préférable au sien; la bonne & vraie Philosophie est celle qui nous apprend à aimer le Gouvernement sous lequel nous sommes obligés de vivre; tout ce qui tend à nous rendre ce Gouvernement suspect & odieux, est funeste à notre bonheur. Et comme par-tout ce sont les hommes qui gouvernent, le sage, après avoir parcouru le monde, trouvera par-tout des avantages & des inconvéniens; &, après les avoir pesés dans une balance équitable, il reviendra dans sa Patrie. Un jeune-homme de dix-huit ans est-il donc capable d'étudier &

d'apprécier les Gouvernemens, tandis que de graves Philosophes après y avoir réfléchi toute leur vie, se trompent encore sur cet objet important?

Il est tems de passer au Discours de M. Turlin. Il convient d'abord de l'utilité générale des voyages; &, en effet, ils donnent des notions justes sur l'Histoire naturelle de l'homme, dissipent les préjugés nationaux, étendent la Sphère de nos idées. Ulysse, qui avoit vu les mœurs d'un grand nombre de peuples, étoit regardé chez les Grecs comme un modèle de Sagesse & de Prudence; les sages & les Législateurs de l'Antiquité, les Pythagore, les Lycurgue, les Thalès, les Platon avoient puisé dans les voyages une grande partie de leurs lumières & de leurs connoissances. Les voyages peuvent donc être utiles à l'esprit quand ils sont faits par des Philosophes & par des Sçavans; mais ils sont inutiles à l'âme, & ce qu'on peut espérer de plus heureux, c'est qu'ils ne la corrompent point. Les voyages ne conviennent donc qu'à ceux qui sont assez sûrs de leur Vertu & de

leurs principes pour soutenir impunément le spectacle des vices & des folies des différens peuples ; ils ne conviennent donc qu'à un petit nombre d'hommes.

L'Orateur couronné, se renfermant dans le point précis de la question, avantage qui le distingue essentiellement de tous ses concurrens, examine si les voyages peuvent être bons aux jeunes-gens, tels qu'ils sont aujourd'hui, & il prouve que les voyages ne peuvent leur former l'esprit, & nuisent infailliblement à leurs mœurs. L'inutilité & le danger des voyages pour la jeunesse. Voilà les deux parties de son Discours.

Pour s'instruire par les voyages, il faut déjà être fort sçavant & beaucoup plus qu'il n'est possible de l'être à un jeune-homme de dix-huit ou vingt ans. Il faut d'abord se mettre en état d'entendre les hommes qu'on va étudier, & d'en être entendu ; &, si l'on réduit à dix le nombre des peuples qu'on se propose de visiter, voilà dix langues que le jeune-homme doit sçavoir assez pour les parler ai-

ſement : quel immenſe travail ! ſurtout ſi l'on conſidère que la prononciation de la plupart de ces langues eſt encore plus difficile que l'intelligence des mots. Donnera-t-on un interprète au voyageur ? Ce ſeroit placer entre ſon jugement & les objets qu'il doit conſidérer un verre trompeur qui en changeroit les apparences ; les idées s'altèrent, preſque toujours, en paſſant par l'entendement d'un tiers, & il y a d'ailleurs une foule d'obſervations fines & délicates qu'on ne peut jamais faire avec un Interprète.

L'étude du droit des gens eſt une des plus eſſentielles pour un voyageur qui veut profiter de ſes courſes ; la connoiſſance du droit public des puiſſances de l'Europe, celle de leur droit politique & privé n'eſt pas moins indiſpenſable ; mais ce ſont des ſciences d'autant plus difficiles à acquérir qu'elles ſont encore preſque dans leur enfance, & que nos meilleurs Auteurs n'en donnent que des notions très-vagues & très-foibles. Or voyager ſans connoître

l'Hiſtoire, la Politique, la nature des Gouvernemens, c'eſt aller voir des hommes diverſement habillés & rien de plus.

« L'ignorant, comme l'homme inſtruit, contemplera, avec admiration, cette cataracte de Lauffen, » où le Rhin, ſe précipitant à travers » les rochers, effraye au loin le » voyageur par ſon épouvantable » fracas : tous deux ſeront frappés » de l'aſpect de ces antiques frimats » condenſés par les ſiécles, & de ces » ſcènes variées où la Nature offre, » dans le même inſtant, l'image de » toutes les ſaiſons à la fois : tous » deux éprouveront la ſurpriſe du » plaiſir en entendant de profonds » abymes, inacceſſibles en apparence » à tous les humains, retentir des » coups de marteaux, des chants des » Ouvriers, & en retrouvant ainſi, » dans les flancs ténébreux d'une » montagne, la joie bruyante & l'air » animé d'une Manufacture ».

« Mais un ſpectacle plus raviſſant » encore, & que l'homme inſtruit » ſera ſeul en état de voir, c'eſt,

» dans ce pays de merveilles, une » Ville qui eſt devenue l'aſyle de » la Paix, de la liberté exilées de » l'Europe preſqu'entière; où les loix » ſeules commandent au Citoyen » qui fait lui-même la régle à la- » quelle il obéit; & cet autre gou- » vernement, où comme dans les » beaux jours de Rome, on va cher- » cher les Magiſtrats dans leur chau- » mière, où le Citoyen vertueux » & libre adore juſqu'au nom d'une » Patrie dans laquelle il ſéme lui- » même & recueille pour lui ».

» L'ignorant, comme l'homme » inſtruit, ne verra pas, ſans éton- » nement, cette République ſortie » de ſes marais, à la voix d'un » peuple induſtrieux, dont les habi- » tans diſputent, à chaque inſtant, » leur exiſtence à tous les élémens; » & cette ville, ſans murailles & » ſans rempart, battue par les vagues » qui la défendent, découpée de » canaux, traverſée par quatre-cents- » cinquante Ponts, & ferme ſur ſes » pilotis comme ſur un rocher ».

» Mais le voyageur inſtruit ſaura

» seul reconnoître, dans les Hollandois, les descendans des dignes » compagnons de Civilis, qui bravèrent la puissance Romaine. Lui » seul verra ce que peuvent le travail, l'industrie, qui ont banni » de cette riche Contrée le fléau de » la mendicité, favorisé l'Agriculture » & le Commerce, & assuré le bonheur général, en donnant à tous » les moyens de se venger, par le » travail, des injustices du sort ».

» Dans Venise l'homme instruit » voit le Commerce anéanti, son » golfe, jadis couvert de facteurs » étrangers, aujourd'hui abandonné » & désert, depuis qu'un téméraire » heureux a doublé le Cap des tempêtes, depuis, sur-tout, que le » despotisme, qui met en fuite tous » les Arts, qui écrase cette liberté, » mère des hautes pensées & des » projets hardis, pèse sur cette ville » jadis si florissante, & ne lui laisse » plus de son ancienne grandeur que » de vaines cérémonies que ce peuple » dégénéré a mises à la place de son » antique puissance ».

» L'ignorant, comme l'homme
» instruit, ne verra pas sans intérêt
» le beau ciel de l'Italie ».

» Mais le voyageur éclairé décou-
» vrira seul la cause de l'infortune
» d'un peuple accablé sous les impôts,
» en proie à des passions violentes,
» fruits malheureux du climat qu'il
» habite, avili par le mépris des
» nobles, que la paresse conduit à la
» mendicité, la mendicité au vol,
» & le vol à l'assassinat ».

» L'ignorant ne verra rien dans
» la Prusse; & le voyageur éclairé
» y verra le plus grand des specta-
» cles, un Royaume, une Nation
» formés par un Prince, qui, dans
» l'âge des plaisirs, se prépara, par
» de profondes méditations, aux
» grandes choses qu'il devoit exécu-
» ter; qui, luttant contre la nature
» & ses voisins, a fait cinq fois trem-
» bler une puissance qui avoit appe-
» santi le joug de l'esclavage sur la
» tête de ses aïeux; un Prince qui,
» comme on l'a dit, ne vit dans ses
» ministres que des Secrétaires, dans
» ses administrateurs des finances que

» des commis, dans ſes Généraux » que des Aides-de-Camp; & qui, » après avoir créé ſon Royaume, » après s'être créé lui-même, a encore créé ſon ſucceſſeur ».

Le choix de ce qu'il faut voir & obſerver demande auſſi une prudence & un diſcernement fort au-deſſus de la portée d'un jeune-homme. Souvent il perdra l'occaſion de s'inſtruire des mœurs d'un peuple, parce qu'il ne ſoupçonnera pas qu'on puiſſe trouver d'inſtruction dans pluſieurs objets frivoles & mépriſables en apparence. Peut-être pourroit-on ſuppléer à l'ignorance du jeune voyageur en lui donnant un Mentor très-inſtruit, capable de lui indiquer les objets dignes de ſon attention & la manière dont il faut les voir; mais alors il ſe croira diſpenſé de réfléchir & de juger par lui-même; il aura les idées de ſon guide, & n'aura pas les ſiennes; il écrira à ſa famille de belles relations dictées par la vanité & l'intérêt du Gouverneur; ce ſera un automate qui, ſéparé du reſſort qui le met en jeu, n'aura plus ni mouvement

ni vie. Un Gouverneur capable de faire voyager un jeune homme avec fruit eſt un heureux phénix encore à trouver. « S'il exiſte, dit l'Orateur, » c'eſt un homme d'un âge mur qui » déjà, ſans doute, a voyagé, qui, » de retour dans ſa patrie, a un état, » des amis, une épouſe peut-être, » & des enfans, comment l'engager » à rompre tous ces liens ſi chers, » à recommencer des courſes fati- » gantes. Père reſpectable, ſongez » que ſi cet homme exiſte, il n'eſt » aſſûrement pas à vendre ».

La connoiſſance de l'Hiſtoire eſt, ſur-tout néceſſaire pour repandre un vif intérêt ſur les voyages: en parcourant les pays, on ſe rappelle les ſcènes mémorables dont ils ont été le théâtre, les grands hommes qui les ont illuſtrés. Ce ſouvenir embellit & vivifie, aux yeux de l'homme inſtruit, les régions même les plus incultes, & les déſerts les plus Sauvages. Les productions de la Nature & des Arts ſont encore un des grands objets de curioſité & d'inſtruction qu'on ſe propoſe dans les voyages.

Mais, pour les observer avec fruit, il faut les connoître; il faut avoir étudié à fonds l'Histoire Naturelle & les procédés des Artistes. Les merveilles d'une Manufacture sont perdus pour celui qui en ignore le méchanisme.

« Non jamais, dit l'Orateur, l'esprit humain n'a déployé plus de » merveilles que dans une Manufacture. Si un seul homme, a dit » un Ecrivain de génie, avoit été » l'inventeur de quelques-uns de ces » métiers, il eût montré plus d'in- » telligence que Leibnitz & Newton. » Là, voyez ces doigts industrieux » rapprocher des laines diversement » colorées, à mesure que l'œil atten- » tif leur en indique le besoin, » & égaler, dans leurs étonnans » travaux, les chefs-d'œuvre de la » Peinture; ici, voyez cette main, » habile autant que juste dans ses » mouvemens, unir étroitement des » fils déliés, les égaler en les cou- » pant avec une admirable précision, » & en former le tissu doux & solide » des velours. Admirez ces vils » lambeaux ramassés par la misère,

» & recueillis avec soin par l'indu-
» strie, décomposés par l'art, &
» recrées par lui sous une forme
» nouvelle, devenir, en sortant d'une
» Manufacture de Papiers, les dé-
» positaires des œuvres du génie :
» voyez le fer, la terre cuite, plus
» précieux à force d'art que l'or
» lui-même ; voyez ces enfans du
» feu, ces Cyclopes modernes, au
» milieu d'une ardente verrerie, réus-
» sir à faire couler, comme une eau
» enflammée, un vil mêlange de
» poussière & de cendre : voyez-les,
» de cette écume brillante, produire
» une matière incorruptible & dia-
» phane ; l'organe de la vue est
» ressuscité dans les vieillards ; les
» astres sont rapprochés ; le ciel est
» près de nous. . . . ».

On peut dire la même chose des Arts plus nobles, tels que la Peinture, la Sculpture ; &, comme l'esprit naturel ne suffit pas pour sentir toutes les beautés d'un Poëme ou d'une Tragédie, de même il faut avoir plus que de l'esprit & des yeux pour ad-

mirer le Moyſe de Michel Ange ou la Transfiguration de Raphaël.

Il eſt impoſſible que des jeunes-gens de 18 à 20 ans ayent acquis cette connoiſſance néceſſaire pour voyager avec fruit; les voyages leur ſont donc inutiles : ajoutons qu'ils le ſont à la plupart des hommes, ſi ce n'eſt pour ceux qui ont beſoin de voyager pour ſe perfectionner dans la profeſſion qu'ils ont embraſſée : que le Peintre, le Sculpteur, le Muſicien ſe rendent dans la Patrie des Arts pour échauffer leur génie; que le Géographe, le Naturaliſte, le Phyſicien, le Négociant parcourent la terre pour en examiner la ſituation, les productions & les richeſſes. Je ne parle pas du guerrier qui ne parcourt la terre que pour la ravager. Mais que les autres reſtent dans le ſein de leurs foyers, qu'ils y étudient leurs devoirs la première & la plus importante ſcience de l'homme & du citoyen, qui ſuffit ſeule pour l'occuper tout entier, & qu'on n'apprend point en voyageant. Qu'ils ſervent leur pays; qu'ils ſoient utiles à leur famille, à leurs amis,

à leurs concitoyens : ils seront meilleurs & plus heureux que s'ils menoient une vie errante, promenant de contrée en contrée leur inquiète curiosité.

Par là même que les voyages sont inutiles pour les jeunes-gens, ils sont dangereux : n'ayant point d'objet qui les intéresse & qui puisse les amuser honnêtement, ils se font à eux-mêmes des amusemens nuisibles. Incapables d'étudier le caractère & le gouvernement des peuples étrangers, ils en adoptent les vices, les ridicules & les préjugés; à force de voir des abus autorisés dans un pays, condamnés dans un autre, ils sont tentés de croire qu'il n'y a point des principes généraux de morale, & que les mœurs sont comme les habits des choses de mode & d'usage. Loin de leurs censeurs naturels qui ont le plus grand intérêt à veiller sur leur conduite, loin de leur famille, de leurs amis, de tous ceux dont ils sont connus & dont ils peuvent redouter l'opinion, sans aucune occupation qui les fixe & les arrache

à l'ennui, sans aucun autre frein que la compagnie d'un guide mercenaire qui souvent leur en impose fort peu & dont il n'est pas difficile de mettre la vigilance en défaut, est-il étonnant que de jeunes voyageurs, sans expérience & sans principes, cherchent à se distraire & à s'égayer par des plaisirs dangereux, & qu'ils charment leur oisiveté aux dépens de leurs mœurs.

Un grand mal de ces voyages indiscrets, est d'affoiblir, dans le cœur des jeunes-gens, l'amour de la patrie. Sans avoir étudié le Gouvernement de leur pays, ils l'entendront critiquer par des étrangers jaloux, ils adopteront sans examen leur censure amère; &, de retour chez eux, ils deviendront frondeurs & afficheront un mépris indécent pour leur constitution nationale. Que sera-ce si le gouvernement des peuples qu'ils auront visités est réellement meilleur que celui sous lequel ils sont nés?

« L'amour de la Patrie est un » amour aveugle, une admiration » exaltée, un attachement exclusif » & de préférence; c'est une sorte,

» d'enthousiasme. Il faut que la Pa-
» trie, fut-elle une marâtre, pa-
» roisse, au véritable citoyen, la plus
» tendre des mères : il faut qu'il
» ne voye, qu'il n'adore, qu'il n'e-
» stime qu'elle; il faut que ses ri-
» gueurs soient pour lui des bienfaits.
» Les mœurs austères de Lacédémone
» plaisoient plus au patriote Spartiate,
» que les délices de la cour du grand
» Roi. Rome dut ses succès à son
» mépris pour ses voisins : c'est parce
» qu'elle appelloit Barbare, tout ce
» qui n'étoit pas Romain, qu'elle
» devint la maîtresse du monde. Si
» l'Anglois n'est pas exposé à perdre,
» dans ses voyages, cet amour ex-
» clusif pour son Isle, c'est qu'il ne
» quitte ses foyers que plein de l'o-
» pinion que son gouvernement qu'il
» a bien étudié, est le meilleur. Il
» ne voyage que pour l'estimer da-
» vantage, & pour blâmer les autres.
» Avant de les avoir vus, il les a
» déjà jugés. Son préjugé devient sa
» sauve-garde, & il revient ainsi
» plus idolâtre d'une Patrie que la
» comparaison n'a fait que rendre
» plus chère à ses yeux ». G ij

Il eſt à craindre auſſi que cette vie ambulante, ces ſpectacles ſi variés qui paſſent rapidement ſous les yeux du jeune voyageur, ſans laiſſer aucune trace, cette foule de diſtractions qui ſe ſuccédent, n'émouſſent en lui cette ſenſibilité précieuſe, germe de tous les talens & de toutes les Vertus : l'Orateur à cette occaſion fait éclater lui-même ſa ſenſibilité d'une manière très-intéreſſante.

« Le voyageur, à ſon retour, n'aime » plus rien. Tant d'objets multipliés, » au lieu de faire une impreſſion » profonde ſur ſon cœur, n'ont ſervi » qu'à le partager. Ils n'ont laiſſé » dans ſon eſprit qu'un déſir vague » pour tout ce qu'il n'a pas. Son âme, » ouverte de toutes parts, n'a pu re- » tenir un ſeul objet d'affection. La » ſenſibilité, qui ſe nourrit dans le » ſilence & la retraite, s'eſt évaporée » dans le tourbillon qui l'a agité ſi » long-tems. Il ſe cherche en vain » lui-même : tous ſes ſentimens ſont » hors de lui ; il a des connoiſſances : » le malheureux ! il n'a pas un ami. » Eh ! quel inſenſé eût voulu le deve-

» nir ? Quel motif ou plutôt quel
» délire pourroit me pouſſer à offrir
» mon cœur à un ingrat qui part
» demain. Mon ami, eh! n'ai-je
» donc pas beſoin de te voir ſans
» ceſſe ? crois-tu donc que le froid
» ſecours d'un commerce littéraire,
» me ſuffiſe ? ah ! crées-moi donc
» alors des expreſſions nouvelles qui
» rendent, s'il eſt poſſible, ces œil
» humide, ce ſein palpitant, ce
» ſilence ſur-tout qui tant de fois a
» parlé à mon cœur, & puis viens
» encore, qu'aſſis près de toi, je
» verſe mon âme dans la tienne :
» le plus cruel des ſupplices, c'eſt
» le veuvage du cœur. Mon ami
» s'éloigne ! & qui donc veillera
» ſur moi, qui aura pitié de mes
» erreurs, qui ſera prêt à me plain-
» dre quand je n'ai que des maux
» imaginaires, prêt à m'écouter,
» même quand je n'ai rien à dire ?
» Quoi ! l'âme qui anime mon
» âme, l'ami par qui je ſuis heureux
» ou malheureux, eſt à cent lieues
» de moi ? Ah ! j'en fais le ſerment,
» l'homme qu'aucun intérêt pourroit

» arracher pour long-temps aux lieux » que j'habite, ne sera jamais mon » ami ».

» Oui, l'infortuné qui a long-» temps voyagé mourra seul. Il » mourra loin du pays qui l'a vu » naître. Les compagnons de son en-» fance, avec lesquels il est si doux » de vieillir, ne seront pas les té-» moins de ses derniers momens: » il ne sera pas douloureusement » heureux de la désolation de son » épouse, de la tristesse de ses enfans, » du désespoir de ses vieux amis. » Une inquiétude, dont il ne con-» noît pas lui-même la cause, l'a » arraché à ses foyers: le repos le » tue, le même bonheur le fatigue, » la vie errante est devenue sa pas-» sion ».

La liberté des voyages inspire naturellement un goût d'indépendance qui rend un jeune-homme incapable de s'assujettir aux fonctions gênantes de la Société: après avoir erré tant d'années au gré de son caprice, accoutumé au mouvement, à l'agitation, au changement de lieux; il

ne se fixera qu'avec répugnance sous le joug d'un état sédentaire, & d'un travail journalier. Son imagination, si long-tems égarée au hazard sur tant d'objets divers, ne s'applique qu'avec beaucoup de peine à un objet déterminé. Delà l'inquiétude d'esprit, les désirs vagues de l'âme, l'ennui & le dégoût même du bonheur.

Enfin la vanité & la présomption sont encore un des malheureux fruits des voyages mal-faits. Fier de connoissances superficielles & souvent fausses, ce jeune-homme croit tout sçavoir parce qu'il a voyagé : « S'il » a traversé les Alpes, il se croit » Annibal ».

« Le voyageur jeune & ignorant » ne rapporte donc de ses courses » que des mœurs plus corrompues, » des préjugés plus nombreux, l'in- » différence pour sa patrie, &, pour » tous les objets naturels de son af- » fection, le goût, si coupable & si » dangereux dans l'état social, de la » paresse, de l'indépendance, la froi- » deur, la vanité, & toutes les pré- » tentions d'un petit esprit ».

» Remarquez bien, en outre, qu'il » aura perdu ces années si précieuses » pendant lesquelles on se prépare à » un état, on amasse les connoiſ- » sances qui y sont relatives. Durant » ces six années, devenues si fatales » à ses mœurs, il eût étudié les Loix » de sa patrie; il eût appris à juger » ses concitoyens : à son retour peut- » être, on l'investit du droit de pro- » noncer sur la Fortune, l'honneur, » la vie de ses égaux. Il est placé » sur un Tribunal : en voyant le » glaive de la Justice errer au hazard » dans de pareilles mains, homme » vertueux, frémissez!..... Mais » admirez un Magistrat qui, s'il n'a » pas lu les Loix qu'il fait exécuter, » a vu les débris du Capitole; & les » gondoles de Venise ».

Ce Discours & celui de M. Mathieu qui a obtenu l'*Accessit*, offrent un contraste frappant. La manière des deux Auteurs est aussi différente que le sentiment qu'ils ont embrassé : l'Apologiste des voyages paroît avoir un esprit léger & agréable, mais plus brillant que solide & que l'empire

de la mode à subjugué. Le Discours contre les voyages est l'ouvrage d'un génie mâle & ferme, cultivé par de bonnes études, par d'excellens principes de Littérature & de morale, & qui s'est trouvé assez sain & aussi robuste par lui-même pour échapper à la contagion du siècle; l'opinion qu'il soutient est un paradoxe, en ce quelle s'écarte de la façon de penser du vulgaire, mais ce paradoxe est une vérité & non pas un ingénieux sophisme, & les erreurs se sont tellement multipliées dans ce siécle de lumières, que, pour être aujourd'hui un Ecrivain judicieux, il faut être presqu'un Ecrivain à paradoxes.

Je n'ai joint aucun éloge aux morceaux que j'ai cités dans l'Ouvrage couronné; ils se louent assez par eux-mêmes, & leur mérite ne peut manquer de frapper un Lecteur intelligent. On y remarque l'alliance assez rare de la Philosophie avec l'éloquence, de la solidité & de la profondeur avec la chaleur & la sensibilité. C'est le début de l'Auteur dans la carrière des Lettres, & non

ſeulement il donne de grandes eſpérances, mais il tient déja en grande partie tout ce qu'il promet. L'effervescence de la jeuneſſe & les écarts d'une ſéve trop abondante qu'on apperçoit en quelques endroits, ſont moins des défauts que des ſignes de fécondité, & un heureux préſage pour les productions d'un âge plus mûr. Le bon goût, la force du raiſonnement & l'enthouſiaſme pour la Vertu & les bonnes mœurs qui brillent dans ce Diſcours, la véhémence, la rapidité & la chaleur du ſtyle, tout dans ce jeune Avocat ſemble annoncer aux Citoyens opprimés un Défenſeur éloquent & ſenſible, & au Barreau un Orateur fait pour en être l'ornement.

LETTRE VII.

*Lolotte & Fanfan, ou les Aventures de deux Enfans abandonnés dans une Isle déserte. Rédigées & publiées sur des manuscrits Anglois, par M. D ** du M **, avec cette Epigraphe :*

L'Etre Suprême veilloit sur ces deux innocentes Créatures, aussi précieuses à ses yeux, que les Rois & les Princes du monde. (*Tom* 1. *pag.* 18.)

4 *vol. in*-12. *ornés de figures. A Charles-Town, & se trouve, à Paris, chez* Maradan, *Libraire, rue des Noyers n°* 33 ; *prix*, 4 *liv.* 10 *sols, & pour la Province, franc de port*, 5 *l.* 10 *s.*

DANS ce temps où le goût des Romans Anglois est général, où il semble qu'un Roman seroit foible-

ment accueilli s'il portoit le cachet François, dans ce temps, dis-je, où il en paroît tant qu'on ne ſçait auxquels donner la préférence, il eſt ſans doute un choix à faire parmi toutes ces brochures, la plupart éphémères, & dont la plus grande partie ſe borne uniquement à la vente d'une édition. Les uns ſont traduits & les autres imités de l'Anglois. Pour les premiers, je ne puis les blâmer. Il eſt ſans doute louable aux Traducteurs de faire paſſer dans notre langue les ouvrages eſtimables de nos voiſins : Cela ne peut que former le goût de nos Romanciers, & piquer leur émulation ; mais pourquoi imiter ? pourquoi, nous François, ne compoſons nous pas dans notre genre & cherchons-nous à copier celui d'une autre Nation ? Sans doute nous ſommes aſſez riches de notre propre fonds, pour ne point emprunter des ſecours étrangers. Outre que la manière d'écrire, & les mœurs de deux pays ſont bien différentes, c'eſt afficher une eſpéce de mépris pour ſa patrie ; c'eſt s'expoſer même à

échouer dans son entreprise; car on n'imite jamais aussi heureusement qu'on crée: Cependant lorsque l'imitation approche beaucoup de l'original, c'est, à mon avis, un talent difficile à saisir & qui n'est pas sans mérite. Voilà ce que peut attendre le jeune Auteur du Roman que j'ai l'honneur de vous annoncer, il a placé ses Héros en Angleterre; &, bien que je sache de bonne part que cet ouvrage est presqu'entièrement de son imagination; il lui a donné une teinte originale qui feroit douter s'il a eu en effet tous les manuscrits à rédiger.

D'abord, il s'annonce avec modestie; c'est un moyen sûr de désarmer la critique. Voici ce qu'il dit dans un court Avant-propos, placé en tête de son ouvrage:

« Je crains bien que quelques per-
» sonnes, prévenues seulement sur
» le titre, ne ferment le livre &
» ne le regardent comme un conte
» bleu; mais il en est d'autres qui,
» sévères sans prévention, indul-
» gentes sans partialité, ne re-

» prennent un jeune Auteur que pour » le corriger, & ne le louent que » pour piquer son émulation ; voilà » les Juges que je réclame ; c'est à » cette dernière classe de Lecteurs » que j'en appelle, c'est de l'encou- » ragement que je demande : UN » COUP D'ESSAI EN A BESOIN ! Peu » exercé encore dans la carrière des » Lettres ; comment offrir, *sans* » *trembler*, un ouvrage de longue- » haleine, un ouvrage dont le sujet » exigeroit une plume douce, tou- » chante, sensible & délicate ! J'ai » osé l'entreprendre cependant, & » quelqu'effrayé que je fusse des » difficultés qu'il entraînoit après » lui, j'ai osé franchir la barrière » & présenter au public, non des » succès, mais des efforts. L'homme » de Lettres éclairé pourra porter » un jugement rigide & juste sur » mon entreprise ; mais l'homme » sensible me donnera, à coup sûr, » quelques momens de loisir. »

Après qu'il a fait briller une modestie, si rare dans les jeunes-gens qui courent à présent la carrière

des Lettres, il seroit injuste de lui faire la guerre sur quelques petites négligences qu'on peut rencontrer dans le cours de son ouvrage. Il faut seulement les lui désigner & ne le reprendre, comme il le dit fort bien lui-même, *que pour le corriger.* Voyons d'abord le plan du Roman.

Mylord Welly, après avoir essuyé des malheurs, revient de Sant-Yago, Capitale de la Jamaïque, où il a été recueillir la succession d'un oncle de son épouse. Il se flatte de revoir bientôt Londres, ses amis, son épouse & un enfant qu'elle doit avoir mis au jour, pendant son absence. Plein de ce doux espoir, il se livre aux transports de son ravissement, lorsque, vers la hauteur de *Bahama*, son vaisseau, accueilli d'une tempête furieuse, est entr'ouvert par une pointe de rochers. Il n'a que le tems de saisir une planche, & vogue avec elle au gré des flots. Il est jetté, au milieu de la nuit, sur une côte déserte, où il reste évanoui pendant plus d'une heure. Pendant ce tems, la mer s'est calmée

& les nuages, découvrant l'azur des cieux, la lune brille dans ſon plein. Quel eſt l'étonnement de Mylord Welley, lorſqu'à ſon réveil, il voit à ſes côtés deux petits enfans à genoux qui le preſſent & l'appellent ſon *Papa*. Il les interroge : ils ſont Anglois ; ils ont à-peu-près ſept à huit ans. Abandonnés à l'age de trois ans & demi, ils ne peuvent détailler à Mylord la cauſe d'un abandon qui l'étonne, & émeut ſa ſenſibilité. Cependant un ami de leur père a été jeté avec eux ſur la même côte ; il eſt mort de ſes bleſſures. Mylord trouve ſon cadavre défiguré & que les enfans n'ont point ceſſé d'embraſſer, tous les *ſoleils*, comme ils le diſent. Il le fouille, trouve ſur lui un portrait de femme, & une lettre à moitié effacée, mais où il reconnoit que Lolotte & Fanfan ſont nobles & nés à Londres. Il garde ces précieux indices, & ſe réſout à élever, dans cette Iſle ſauvage, les deux enfans dont Dieu ſans doute lui a réſervé l'éducation. Un incident ſingulier lui fait retrouver les débris de ſon vaiſſeau dans

lequel il trouve du linge, des outils, des livres & mille autres choſes néceſſaires à la vie.

Mylord conſtruit une cabanne à la manière des Négres. Ici ſont les détails de leurs travaux & de la manière dont ils ſe nouriſſent. Les deux enfans apprennent à lire, à écrire, & généralement toutes ſortes de ſciences & de talents dont Mylord eſt orné. Un jour des Négres deſcendent dans l'Iſle, y chaſſent, y prennent leur repas & ſe retirent. Mylord va viſiter la plaine où ils ont campé, y ramaſſe des arcs, des fléches, des zagaies, & retrouve, dans une Caverne, Jerwik, ſon ancien valet-de-chambre; Jerwik qui l'a élevé & qu'il regarde comme ſon ami. Jerwik apprend à Mylord que ces Négres ſont les Caraïbes; qu'au moment du naufrage, lui Jerwik, s'étant jetté à la nâge, avoit été, pour ainſi dire, péché par ces Négres des Antilles, qu'il avoit ſervis pendant plus de trois ans; qu'enfin il s'étoit ſouſtrait à leur tyrannie, & ſe trouvoit heureux de pouvoir finir ſes jours dans l'Iſle inconnue avec ſon maître &

ſes deux éléves. Il lui fait enſuite un tableau intéreſſant des Loix, des mœurs & du caractère des Caraïbes.

Les enfans ſont parvenus à l'âge de quinze ans. Ils ſont grands, robuſtes & inſtruits. Mylord croit qu'il doit finir ſes jours dans l'Iſle, lorſqu'un accident nouveau vient l'entirer. Les Caraïbes viennent de faire une nouvelle incurſion; ils ont mis, en prenant des Perroquets, le feu à une Forêt qui avoiſine la cabanne de nos Inſulaires. La cabanne eſt elle-même réduite en cendres. Ils n'ont le tems que d'en ſauver quelques effets précieux renfermés dans un pannier Caraïbe. Mylord, déſeſpéré, forme le hardi projet de conſtruire une Pyrogue & de s'abandonner à la Providence, perſuadé que, ſi près de Cuba, de Porto-Ricco, enfin des Colonies Angloiſes & Eſpagnoles, il ne peut manquer d'y aborder. En vain Jerwik cherche à le détourner de ce projet inſenſé; il perſiſte, remue les décombres de la cabane, retrouve ſes outils & commence ce grand ouvrage, aidé de Jerwik & des deux jeunes-gens. C'eſt alors qu'il leur

raconte ſes aventures qui ſont intéreſſantes, neuves & écrites avec beaucoup de chaleur. Il leur donne des détails très-curieux ſur les Négres de la Côte d'Or & de quelques autres contrées de l'Afrique où il a voyagé; Enfin la Pyrogue eſt finie, aleſtée, munie de proviſions. Le jour eſt pris pour le départ; il arrive; ils vont pour mettre le pied dans leur petit bâtiment, lorſque les enfans ſe rappellent qu'ils n'ont point dit *adieu* au monument de leur ancien ami *Derly*. Ils s'échappent, y vont, ſanglottent, & donnent un libre cours à leur ſenſibilité. Mais tout-à-coup ils entendent, dans l'éloignement, des coups de Piſtolet; ils croyent qu'on les appelle, ils courent au rivage, ô douleur!..... Mylord, Jerwik n'y ſont plus! Ils courent toute l'Iſle, Mylord, Jerwik n'y ſont plus! Les voilà encore une fois abandonnés dans leur Iſle. Cet endroit de l'ouvrage eſt déchirant!

Un cadavre étranger eſt giſſant ſur le rivage, Fanfan le fouille. Il y trouve des papiers qu'il ſerre ſans autre examen; puis, de concert avec

ſa ſœur, il ſe jette dans la petite Pyrogue, en coupe le cable & s'abandonne au gré des flots.

Qu'on ſe repréſente l'effroi de ces deux enfans qui vont ſur la mer pour la première fois, ſans guide, ſans bouſſole, ſans même les agrêts néceſſaires. Il leur arrive toutes ſortes d'accidents en route; enfin le vent les pouſſe dans une Colonie de brigands échappés de S.-Domingue. *Don Leſcar*, Gouverneur de cette Iſle, l'une des Lucayes, devient amoureux de Lolotte. Celle-ci lui témoigne ſa haine: Don Leſcar, apprenant par les papiers trouvés ſur le Cadavre, & que Fanfan a eu l'imprudence de lui remettre avant de les lire, cet homme farouche apprenant, dis-je, que ce cadavre eſt *celui de Georges Blak*, ſon ami; que ce Georges Blak eſt juſtement le Capitaine du Vaiſſeau que montoient les deux enfans, lors de leur abandon; que leur mère, nommée *Adélina*, s'eſt réfugiée à Londres, après avoir échappé à la tyrannie de Georges Blak, envoye en Angleterre un cer-

tain Livédo, homme adroit, auquel il recommande de se défaire d'Adélina qu'il lui dépeint. Enfin les deux jeunes gens s'échappent de la Colonie, aidés par un vieillard nommé *le Comte d'Oresty*. Ils emmènent avec eux une belle Captive qui les a pénétrés de compassion. Tous les quatre, dans la Pyrogue de Fanfan, sauvent des flots deux Sauvages des Isles Caïques dont l'histoire est très-intéressante, & arrivent à l'*Isle de la Providence*, où ils retrouvent Mylord Welly qu'un vaisseau, faisant voile pour cette Isle, y avoit conduit.

Mylord Welly embrasse ses deux élèves & reconnoit Jenny, son épouse, dans la belle Captive sauvée de la Colonie. Ensuite il va saccager cette odieuse Colonie, y trouve de nouveaux indices qui l'éclairent sur la naissance de Lolotte & Fanfan; puis tous nos héros reviennent à Londres avec le Chevalier Corpley, Gouverneur de l'Isle de la Providence, qui y étoit rapellé. A Londres, Mylord & le Comte d'Oresty sauvent la vie à deux femmes qu'un malheureux

assassinoit. Il se trouve que l'une de ces deux femmes est Adélina elle-même, la mère des deux jeunes-gens, que Livédo, Agent de Don Lescar, avoit rencontrés & sur laquelle il exerçoit l'ordre affreux dont il étoit chargé. Ce Livédo est puni de son crime, & tous vont vivre dans la Province de Leinster en Irlande, dans le Château d'un ami commun. Là, il leur arrive des aventures dont la plus saillante est celle d'un Solitaire qu'ils découvrent dans une forêt. Ce Solitaire est le mari d'Adélina qui croyant sa femme & ses enfans engloutis dans les flots, avoit renoncé au monde. Alors on raconte les aventures des parents de Lolotte & Fanfan, & leur père se trouve être le fils du Comte d'Oresty qui avoit sauvé les enfans de la Colonie Baytienne.

Le Recteur de la paroisse, homme prudent & respectable, a une fille charmante & un neveu très-aimable. Ces deux jeunes-gens, & les deux enfans d'Adélina s'aiment; mais le Comte & le Chevalier d'Oresty, apprenant que le jeune-homme, qui

passe pour le neveu du Recteur, n'eſt point ſon neveu, que c'eſt, pour ainſi dire, un enfant trouvé, refuſent de conſentir au mariage de Lolotte avec lui. Cependant une ancienne femme-de-chambre de Mylady Welly la rencontre, & lui dit que ſon fils a été arraché de ſes bras dans la Forêt de Kilkenny. Le Recteur l'écoûte & raconte qu'il a trouvé lui-même cet enfant, il y a dix huit ans. Cet enfant c'eſt Jak; c'eſt ce prétendu neveu. Dès lors Mylord Welly, retrouvant ſon fils, la famille de Lolotte qui doit à Mylord d'avoir conſervé les deux jeunes-gens dans l'Iſle déſerte, conſent à tout, & les deux Hymens ſe célébrent.

Le Roi d'Angleterre, ému au récit des malheurs de ces deux familles, leur donne des ſecours & du monde pour fonder une Colonie dans l'Iſle inconnue, s'ils peuvent, toutefois, la retrouver. Ils y retournent donc tous. Mylord, Fanfan & Lolotte reconnoiſſent leur chère Iſle où ils ont vécu huit ans. Ils examinent tout, pleurent, s'attendriſſent à la

vue du monument construit de leurs mains à Derly. Puis la Colonie s'éleve, Mylord & le Chevalier Corpley en sont Gouverneurs. Fanfan & Lolotte donnent le jour à des enfans dignes d'eux, & tous nos Héros sont heureux.

Le Comte d'Oresty & Jerwik, Jerwik qui joue un rôle bien intéressant dans cette Histoire, meurent accablés de vieillesse. On leur éléve un monument superbe à la place de celui de Derly, & Fanfan y grave ces quatre vers qu'il a composés lui-même :

Cy gissent trois amis à l'ombre des Cyprès!
Ils ont guidé notre jeunesse,
Et nous laissent, pour la vieillesse,
Leurs conseils, leur exemple, hélas!.... & des regrets.

Telle est à peu près la marche de ce Roman dont tous les incidens, peut-être un peu surnaturels, s'enchaînent cependant très heureusement. Tout est éclairci; tout est motivé. A chaque pas l'Auteur semble avoir prévu les objections qu'on pouvoit lui

lui faire, & les prévient en y répondant. Toutes les reconnoissances de la fin sont un peu forcées; mais on est obligé de satisfaire la curiosité du Public qui demande toujours : *que devient celui-ci? Que devient celui là? Pourquoi cet autre ne se retrouve-t-il pas?* &c. &c. &c. Il faut, quand on fait un Roman, en faire absolument un *Roman*; c'est-à-dire n'y laisser rien à désirer. L'Histoire de la *Colonie Baytienne* paroît aussi imitée de la *Colonie Rochelloise* de Cléveland. J'ai tort de dire *imitée*, car ce n'est point du tout la même chose; mais il est clair que c'est celle de l'Abbé Prevost qui en a donné l'idée. Au surplus, l'exemple des grands Maîtres est fait pour inspirer, & ce n'est point du tout copier que suivre les régles qu'ils nous prescrivent.

Néanmoins ce Roman est intéressant, amusant & instructif. L'Auteur a sçu y semer çà & là, des traits d'érudition & des connoissances sur la Géographie, l'Histoire Naturelle, la Physique & la Philosophie. Comme

un Roman eſt fait pour tomber entre les mains de tout le monde, il doit renfermer des détails ſcientifiques, & c'eſt ce qui doit faire diſtinguer celui-ci de bien d'autres.

Je regrette, Monſieur, de ne pouvoir vous en dire davantage ſur le plan & les Epiſodes de cet ouvrage. L'eſquiſſe que j'en ai tracée eſt peu ſuffiſante, & doit vous laiſſer à déſirer. Quant au ſtyle du jeune Auteur, il eſt tantôt fort, nerveux & élevé, & tantôt ſimple, doux, ſuivant l'exigence des cas. En général il a de la grâce & de l'énergie. Quelquefois il emprunte le langage de l'Epopée, comme dans cette tirade :

» Déjà la terre, tournant ſur ſes » Pôles, préſentoit au ſoleil un autre » hémiſphère; les cieux azurés ne » recevoient plus de l'Occident » qu'une lumière tremblotante, qui » paſſoit à travers des nuages de pour- » pre, & l'oiſeau de Minerve, » effrayant, par ſon cri lugubre, les » hôtes ailés des forêts, ſortoit de » ſa retraite ſombre pour chanter le » retour de la nuit ».

» Mylord Welly, ayant allumé
» du feu, avoit fait rôtir quelques
» morceaux de salaison, & tous les
» trois, (*Mylord, Lolotte & Fanfan*,)
» assis sur le bord de la mer, pre-
» noient un repas frugal, qui leur
» devenoit nécessaire après les
» fatigues de la journée. L'astre
» brillant de la nuit éclairoit seul
» une table dont l'appétit faisoit
» tous les frais. Mylord transporté
» du bien qui lui étoit rendu, (1) for-
» moit mille projets agréables qui
» le distrayoient de ses malheurs,
» tandis que nos jeunes convives,
» se regardant de temps-en-temps
» avec des yeux pétillans, savou-
» roient à longs traits la suavité d'un
» mets dont ils avoient perdu l'u-
» sage, & qui pour eux étoit un
» régal digne d'un Roi. Un palmier
» voisin leur fournissoit à souhait une
» liqueur aisée, & qu'ils n'avoient
» jamais trouvée si bonne! — Tu ne
» manges pas, frère, disoit Lolotte;
» Ni toi non plus, répondoit Fanfan;

(1) Les Lettres de son épouse.

» & tous deux retomboient avi-
» dement sur leurs mets qui dis-
» paroissoient devant eux ; Mylord
» Welly les regardoit avec atten-
» drissement, sourioit & se félici-
» toit de pouvoir contribuer à leur
» bonheur ».

Il y a aussi des traits qui peignent bien la nature. En voici un : Mylord a construit une cabane qu'il a ornée de tables, de tabourets &c. &c. Avant d'en faire l'inauguration, il adresse à l'être suprême une priere que les enfans répétent après lui.

» Cette prière finie, ils entrèrent
» dans la cabane. Les enfans pleu-
» roient de joie, examinoient tout
» & sautant tour-à-tour au col de
» leur cher protecteur, ils le benis-
» soient, l'appelloient leur père,
» puis le quittoient soudain pour
» examiner de nouveau leur demeure,
» s'asseoir vingt fois sur les siéges,
» toucher, remuer tous les meu-
» bles, & venir ensuite se jetter
» dans ses bras »

Le style de tout l'ouvrage est comme cela, énergique, coulant & laconique.

La manière dont les enfans s'expriment, eſt bien graduée depuis l'enfance juſqu'à leur mariage. Le perſonnage de Mylord Welly eſt intéreſſant, noble & reſpectable. Sa Philoſophie eſt douce, & puiſée dans les principes de l'honneur & de la religion : ſa morale eſt pure; en un mot, c'eſt un caractere bien tracé. Il y a ſur les Négres de l'Afrique & de l'Amérique des détails fort amuſants. La manière dont les Caraïbes fabriquent leurs panniers, leurs fléches, leurs arcs, & conſtruiſent leurs *Carbets* eſt très-bien expliquée.

« Les Négres (de la Cote d'Or) » ont une politeſſe aſſez ſinguliére. » Vont ils les uns chez les autres, » ils commencent par ſe faire craquer ſes deux premiers doigts de » la main droite; puis, baiſſant la » tête, ils répétent le mot *Auni* » qui eſt leur formule de ſalutation. » L'Hôte dit doucement : *vous nous* » *aviez quittés & vous êtes revenu !* » l'Etranger répond : *vous me revoyez!* » Ce ſont-là les premiers compli» ments, &c. &c. &c. ».

» Les *Moſéros* (Juges du Pays » d'Akim) ont une Adminiſtration » fort étrange. Ce tribunal s'eſt at- » tribué, dans chaque Village, le » droit de juger les petites cauſes, » comme les imprécations, les jure- » mens, les combats de main & » les querelles d'injures qui ſont » très-fréquentes parmi les Négres. » La perſonne outragée ſe rend à » l'Audience des *Moſéros* & leur » parle en ces termes : Juges, un » tel m'a inſulté; je vous le vends » & vous le livre. — Qu'a-t-il dit? » — Il a juré par ſes fétiches qu'il » me tueroit à mort. — Il ſera » puni; retirez vous? — Alors ils » interrogent le coupable, le con- » vainquent de ſa faute, & le mettent » à l'amende de quelques *Bakos*. » Ces amendes ſont au profit des » Moſéros; ce qui fait qu'ils s'aſ- » ſemblent tous les jours & ne ſont » pas fâchés d'avoir des cauſes ».

Il y a des deſcriptions fort exactes de l'Iſle Saint-Nicolas, de Boſton, Charle's-Town, &c. &c. & des notes aſſez curieuſes. Parmi les Roman-

ces qui ſe trouvent dans cet ouvrage, celle-ci m'a paru avoir du naturel & de la ſenſibilité. Mylord éléve Lolote & Fanfan dans l'Iſle ; il leur apprend toutes ſortes de Sciences, entr'autres la Muſique. Fanfan a compoſé un petit inſtrument qu'il touche, tandis que ſa ſœur chante ces couplets, dont ils ont fait tous les deux l'air & les paroles.

ROMANCE.

Oiſeaux, qui gazouillez ſans ceſſe,
Dites-nous ce que vous chantez ?
Sont-ce des accens d'allégreſſe
Qu'à l'uniſſon vous répétez ?
Qui cauſe cette ivreſſe pure ?
Qui dicte des accords ſi doux ? . .
Chers Eléves de la nature ! . . .
Là ! nous le ſommes comme vous !

A voltiger dans votre aſyle,
Vous contentez tous vos déſirs :
A courir par-tout dans notre Iſle,
Nous trouvons nos plus doux plaiſirs.

A mourir dans ce lieu champêtre,
Vous contraint un destin jaloux !
Ce lieu ne nous a point vu naître ;
Mais nous y mourrons comme vous !

❀

Avec vous, dès notre naissance,
Ce bois, nous l'avons habité !
Vous haïssez la dépendance :
Nous chérissons la liberté.
Jusqu'à la nourriture même,
Vous partagez tout avec nous !
Vous célébrez l'Etre suprême,
Nous le célébrons comme vous !

L'Auteur de Lolotte & Fanfan a gardé l'anonyme, par modestie ; mais il a trop bien réussi pour m'en vouloir de le faire connoître ; c'est M. Ducray du Minil, déjà connu par de très-jolies Romances qui sont dans la bouche de tout le monde. Il a fait lui-même la Musique de celles ci, & je puis vous assûrer, Monsieur, que son Ouvrage, pour un coup d'essai, comme il le dit dans son Avant-Propos, fait honneur à sa plume, à son âme & à son cœur.

Je suis, &c.

LETTRE VIII.

Fénelon, Poëme. Par M. Marchand, *avec cette Epigraphe:*

Je chante Fénelon, c'eſt chanter la Vertu.

Paris, chez Royez, *Libraire, quai des Auguſtins.*

FAIRE un Poëme ſur Fénelon, eſt une de ces idées heureuſes qui ne peuvent germer que dans une bonne tête, & qui décélent, à coup-sûr, un bon cœur. Si jamais la Poëſie a eu quelque ſujet de s'énorgueillir des Héros qu'elle a chantés, c'eſt, ſans doute, à la vue de Fénelon qu'elle doit éprouver un ſentiment de reſpect; & elle ne devroit pénétrer dans l'intérieur de cette âme céleſte, que comme on approche d'un ſanctuaire. Que ſont en effet tous les Héros de l'Iliade, comparés à cet homme vraiment unique, au milieu d'un ſiécle ſi fécond en grands hommes,

& qu'on peut appeller le *grand siécle de notre Monarchie ;* de cet homme dont l'âme douce, sensible, aimante, obtint de nos ennemis même un culte d'amour; de cet Ecrivain enchanteur, dont toutes les pensées étoient des sentimens, qui, avec un seul livre, enfanté par son âme, a plus fait pour sa gloire, & pour le bonheur du monde, que des génies vastes avec des milliers de volumes.

Voilà l'Ecrivain qu'un jeune Poëte a entrepris de célébrer, & auquel sa muse naissante a voulu consacrer les prémices de son talent; c'est débuter sous les auspices de la Vertu & acquérir des droits à l'indulgence de ses Lecteurs : aussi dois-je l'avouer, en lisant cette production estimable d'un bon François, je ne me suis jamais senti le courage de critiquer, & les morceaux même les plus foibles de ce Poëme, assez souvent dénué du coloris brillant de la Poésie, ont toujours une partie de l'intérêt qu'inspire le choix du sujet.

L'Auteur n'a pas cru devoir suivre

un meilleur plan pour la conduite de son Poëme, que de détailler suivant leur ordre naturel & avec beaucoup de simplicité, les actions de l'immortel Archevêque. Il a donc renoncé à tout cet échaffaudage poëtique, à toutes ces fictions merveilleuses, employées quelquefois pour déguiser la stérilité d'un sujet. Convaincu que, dans son ouvrage, Fénelon étoit le seul enchanteur; il a cherché à nous peindre son âme avec cette simplicité touchante qui le caractérisoit. Aussi vous ne rencontrerez dans ce Poëme aucune enflure, aucune emphâse ridicule; &, si l'on y désire souvent plus de force & de couleur de style, plus de ces élans vigoureux de l'âme qui annoncent un grand Poëte, au moins n'y découvre-t-on aucune trace de mauvais goût, ni de faux bel-esprit. Observation qui est devenue, dans notre siécle, un éloge aussi délicat que rarement merité.

Quelques citations mettront le Lecteur dans le cas de juger de la vérité de notre éloge, & justifieront

auſſi les critiques juſtes, impartiales que nous-nous ſommes permiſes preſque malgré nous.

L'Auteur annonce l'époque de la naiſſance de Fénelon. Il falloit bien tracer l'eſquiſſe du ſiécle, dans lequel notre vertueux Prélat doit jouer un ſi beau rôle.

Après des temps obſcurs de trouble & d'ignorance,
On vit briller enfin les beaux jours de la France,
Où Louis, la terreur & l'arbitre des Rois
Faiſoit trembler l'Europe au bruit de ſes exploits;
Où Racine & Corneille, enfants de Melpomène
Nous peignoient les Héros & de Rome & d'Athène;
Où Deſpréaux frondoit les rimeurs ignorants;
Où Quinault & Lully marioient leurs talens;
Où le *divin* Molière, inſpiré par Thalie,
Verſoit ſur nos travers le ſel de la ſaillie:
Où Boſſuet, Arnauld, Paſcal & Maſſillon
Rallumoient le flambeau de la Religion:

Tel fut, grand Fénelon, l'heureux siécle où la France
Eut un Sage de plus au jour de ta naissance.

Ces vers ont de la facilité, de la douceur, de la grâce. L'épithète de *Divin*, donnée à Moliere, nous paroîtroit beaucoup mieux convenir à Fénelon lui-même, qu'à l'Auteur de Tartuffe, quelque supériorité que lui ayent donnée sur son siécle ses immortelles comédies.

Le jeune Poëte, après avoir tracé le portrait de la tendre humanité, dont le cœur de Fénelon étoit alors le plus beau temple sur la terre, parle de ses Missions Apostoliques dans la Saintonge. Il fait contraster la conduite pleine de douceur de ce digne successeur des Apôtres avec la Politique, quelquefois trop cruelle des Ministres de Louis XIV, qui, par leurs conseils, envoyoit des armées pour convertir ses sujets.

L'Auteur, en parlant de l'éducation du Duc de Bourgogne, finit ce Tableau, qu'il auroit dû rendre en-

core & plus philosophique & plus touchant, par ce dernier trait ».

Instruit par un grand homme, on doit être un Héros.

Il passe ensuite au Télémaque : & c'est ici que l'enthousiasme du jeune panégyriste devoit se renfermer dans de justes bornes. *Les chefs-d'œuvre immortels de Virgile & d'Horace, qui planoient sans rivaux au sommet du Parnasse* ne devoient point quitter le premier rang, quoiqu'en dise l'Auteur. L'ouvrage de Fénelon, sans avoir la gloire d'éclipser ou d'égaler le Poëme de l'Enéide, jouira toujours d'un triomphe assez flatteur, puisqu'il sera éternellement les délices de toutes les âmes sensibles, & qu'il sera regardé comme le Manuel des Rois. Ne comparons point ce qui ne peut être comparé. Télémaque est, pour ainsi dire, un Ouvrage à part, qui, sans s'élever à la dignité d'un Poëme épique, & sans pouvoir être rapproché de l'Enéide, sous ce rapport, lui est peut-être supérieur, par les leçons sublimes, par la philosophie

touchante qu'il renferme ; c'eſt-là, comme le dit notre Auteur :

C'eſt-là que la ſageſſe a parlé par ſa voix ;
Qu'il nous peint avec feu les fureurs d'une amante,
Le vice terraſſé, la Vertu triomphante,
Le régne d'un Tyran qu'abhorrent ſes ſujets
Et qui meurt accablé du *poids* de ſes forfaits ;
C'eſt-là qu'il nous a peint un Prince magnanime,
L'image des grands Rois, & la terreur du crime,
Qui *ſéme* la terreur *ſur* cent peuples vaincus ;
Et, pour mieux nous offrir le charme des Vertus,
Sous les traits de Mentor il ſe peignit lui-même.

Le dernier vers de cette petite tirade nous paroît très-heureux, & termine d'une manière ſaillante cette analyſe un peu vague du Télémaque. Il eſt vrai que l'Auteur y revient ſur-le-champ, & ſemble avoir deviné ce reproche ; car il emploie enſuite une trentaine de vers pour cette même analyſe.

L'Auteur paſſe à la perſécution qu'ef-

ſuya l'Auteur du Livre des *Maximes des Saints* : nous y avons vu, avec peine, que Boſſuet y étoit accuſé de jalouſie. Cette inculpation, qui n'eſt point encore aſſez prouvée, ne devoit pas ſouiller l'éloge du plus doux des hommes, & Fénelon auroit ſans doute déſapprouvé qu'on le louât aux dépens de ſon rival; c'eſt avec la plus grande délicateſſe qu'il faudroit diſcuter le fonds d'une querelle malheureuſement trop fameuſe, dans laquelle le Panégyriſte immortel de Condé déploya, peut-être avec trop de ſévérité, toute l'étendue de ſon zéle; un ſi grand homme, l'honneur de l'Epiſcopat, & le plus digne ornement de l'Egliſe Gallicane, devroit être traité avec le reſpect que les Juifs portoient à l'Arche-Sainte, qu'il n'étoit pas permis de relever lorſqu'on la croyoit ſur le point de tomber. Terminons cet Extrait par la peinture ſimple & touchante de la conduite Paſtorale de Fénelon.

Tandiſque ſes amis déploroient ſon abſence,

Un troupeau qu'il aimoit, heureux par sa présence,
Bénissoit chaque jour son vigilant Pasteur;
Dans Cambrai ses travaux appelloient le bonheur.
Là, ce digne Prélat, à ses devoirs fidèle,
Des soutiens de l'Eglise étoit le vrai modèle.
De la farouche envie oubliant les fureurs,
Il invoquoit le Ciel pour ses persécuteurs:
Le Pauvre en l'abordant cessoit bientôt de l'être;
De mille infortunés ses soins ranimoient l'être:
Lui seul les consoloit, sitôt que de leurs jours
La parque impitoyable alloit trancher le cours:
Il ne connoissoit point de borne à ses largesses;
Il sembloit en donnant, augmenter ses richesses.
On voyoit ce bon père, à l'ombre d'un ormeau,
Rassembler près de lui les enfans du hameau;
Dans leurs cœurs innocents, il versoit la sagesse,
Leur faisoit respecter l'honorable vieillesse;

Il les persuadoit avec la même voix
Qui charmoit, à la Cour, les Princes & les Rois;
A leurs timides yeux il offroit la lumière,
Leur ouvroit des Vertus la brillante carrière
Et formoit dans les champs les derniers des humains
Comme il avoit formé les fils des Souverains.
Souvent il visitoit dans leurs foyers rustiques
Les Pauvres habitans des campagnes Belgiques.
A leurs repas grossiers avec plaisirs admis
Il leur donnoit les noms de frères & d'amis.
Tel la fable nous peint le maître de la terre
Qui, foulant à ses pieds l'orgueil de son tonnerre,
Chez deux Epoux heureux qu'épargna sa bonté,
S'unit par les liens de l'hospitalité.

A l'exception de ce vers un peu emphatique :

Qui foulant à ses pieds l'orgueil de son tonnerre.

Tout dans ce morceau respire une douce sensibilité; la Poésie, destituée de force, y plaît par sa simplicité, & l'on est trop occupé de Fénélon,

pour songer que le Poëte n'a pas assez d'énergie. En général, les vers de ce Poëme ressemblent au cours paisible d'un ruisseau; ils sont clairs, simples & doux: peut-être l'Auteur a-t-il cru que ce style étoit le plus propre pour louer le plus doux, le plus simple & le plus aimable des Ecrivains. Nous invitons l'Auteur de ce petit Poëme, à être toujours aussi heureux dans le choix de ses Sujets & plus heureux encore dans leur exécution.

Lettre au Rédacteur de l'Année Littéraire.

Paris, 30 Mai 1788.

L'AUTEUR des *Considérations sur l'Esprit & sur les Mœurs*, reconnoit, Monsieur, que la Henriade est fort inférieure à l'Iliade, sur quoi vous dites (pag. 81 de votre dernier n°.) qu'il eut pu ajouter : *à la Jérusalem Délivrée & à presque tous les Poëmes épiques.* Comme votre observation peut trouver quelques incrédules, il ne sera pas inutile de leur prouver que, sur ce point, vous êtes d'accord avec Voltaire lui-même. Voici ce qu'il écrivoit à Titon du Tillet, Auteur du *Parnasse François*, dans une Lettre dont j'ai sous les yeux l'Original, ainsi que de quelques autres que m'a communiquées un ami qui n'a pas jugé à propos de les envoyer à l'Editeur de la Collection des Œuvres de Voltaire.

« Permettez moi, Monsieur, dit-il » à Titon, de vous supplier très-in- » stamment de ne me point faire » l'honneur que vous me destiniez. » Il n'y a que le temps seul qui » puisse assûrer la réputation des » Ouvrages. Mes Tragédies sont très » peu de chose; &, quand même » elles auroient quelque mérite, leur » succès ne peut-être assûré qu'après » un temps très-considérable. *La* » *Henriade même*, seul Ouvrage pour » lequel je suis un peu connu chez » les Etrangers, *n'est point encore un* » *Poëme que la France puisse avouer* » *pour le mettre à côté du Tasse & de* » *Milton*. La Postérité seule reglera » les rangs, & ni vous ni moi ne » pouvons prévenir son jugement ».

Je ne ferai, Monsieur, aucune réflexion sur ce texte; j'aime mieux transcrire l'article que voici, de la même Lettre de Voltaire : Pour moi, » je n'ai jamais ambitionné aucune » place, aucun honneur Littéraire; » je ne veux que celui d'aimer les » Arts, de les cultiver pour eux- » mêmes, & d'être votre ami ».

Point encore de réflexion sur ce Paragraphe, je ne suis pas en train aujourd'hui de faire un Commentaire, & je finis brusquement par l'assûrance du plaisir que me donne toujours la la lecture de votre Ouvrage.

L'Abbé ***.

LETTRE IX.

Les Prophéties de Baruch, traduites d'après le Grec, par les Religieux Capucins de la Société Hébraïque, 1 vol. in-12, à Paris, chez la veuve Hériſſant, Imprimeur-Libraire, rue neuve Notre-dame, & chez les Auteurs, au Couvent de la rue S. Honoré.

Les Sçavans Religieux, Auteurs de cet Ouvrage, ont ſuivi, comme on l'a vu dans les autres volumes qu'ils ont publiés ſur l'Ecriture Sainte, le ſyſtême & le plan de l'Abbé de Villefroy. Ce volume eſt encore plus intéreſſant que ceux qui l'ont précédé. Indépendamment de la fidélité & de l'élégance de la Traduction, on y trouvera des obſervations critiques & grammaticales, judicieuſes & ſolides, ainſi qu'une longue & ſçavante Diſſertation ſur l'objet, les conditions & les circonſtances du vœu que Jephté fit avant d'entreprendre

la guerre contre le Roi des Ammonites. Les Religieux Capucins prouvent, sans réplique, que ce vœu de Jephté ne consistoit que dans la promesse de consacrer sa fille à un célibat perpétuel.

Un autre sentiment moins commun, & néanmoins, aussi bien établi par les nouveaux Traducteurs de la Bible, c'est que les événemens consignés dans les Prophéties de *Baruch* relativement, aux Monarchies étrangères, étoient prophétiques, & non pas purement historiques, comme l'ont pensé plusieurs Commentateurs.

Mais ce qui mérite la plus grande attention de la part des Sçavans, c'est le principe des Capucins de la Société Hébraïque sur l'autorité du texte original, qui doit, disent-ils, à moins qu'on ne prouve évidemment qu'il a été altéré ou mal interprété, l'emporter sur celle des SS. Pères & des Versions.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Etudes de la Nature, par Jacques-Bernardin-Henri de Saint-Pierre. *Tome quatrième. Prix de ce vol. broché, 3 liv. 10 sols. A Paris, de l'Imprimerie de* MONSIEUR, *chez P. Fr.* Didot, *le jeune, Libraire, quai des Augustins, & Méquignon l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers.*

SECOND EXTRAIT.

SI le génie vient de la sensibilité, c'est souvent à l'infortune qu'on doit le développement des facultés de son âme, & toute la force de son Génie. L'Ecrivain le plus éloquent de notre

ſiécle, a été l'un des hommes le plus éprouvés par le malheur. Il paroît que M. de Saint-Pierre doit à une ſi funeſte cauſe, la glorieuſe conformité de talens qui ſe trouve entre lui & Jean-Jacques Rouſſeau : c'eſt du moins ce qu'on peut juger par le fragment qui précéde ſon premier Livre de l'*Arcadie*. Ce fragment fait bien déſirer qu'il nous donne auſſi les mémoires de ſa vie. Ses liaiſons avec l'Auteur d'*Emile* n'en ſeroient pas la partie la moins intéreſſante :

L'amitié d'un grand homme eſt un bienfait des Dieux.

a très-bien dit Voltaire ; & je ne doute point que l'amitié de Rouſſeau n'ait beaucoup contribué à perfectionner le talent de M. de Saint-Pierre : car Jean-Jacques avoit autant de goût que de Génie ; aucun genre de Littérature ne lui étoit étranger ; il n'avoit point adopté les fauſſes opinions des Novateurs ; ſes vues étoient auſſi ſaines que lumineuſes. M. de Saint-Pierre avoue que c'eſt aux conſeils de cet homme célébre qu'il doit en

général le plan, & les incidens les plus heureux de son *Arcadie*. Vous ne serez pas faché de l'entendre s'expliquer lui-même.

» Un après-midi que nous étions » à nous reposer au Bois de Boulogne, » j'amenai la conversation sur un su- » jet qui me tenoit au cœur depuis » que j'avois l'usage de ma raison. » Nous venions de parler des Hom- » mes Illustres de Plutarque, de la » traduction d'Amyot, Ouvrage » dont il faisoit un cas infini, où » on lui avoit apris à lire dans l'en- » fance, & qui, à mon avis, a été » le germe de son éloquence & de ses » Vertus antiques; tant la première » éducation a d'influence sur le reste » de la vie! Je lui dis donc : j'aurois » bien voulu voir une Histoire de » votre façon ».

Jean-Jacques. J'ai eu bien envie d'écrire celle de Côme de Médicis. C'étoit un simple particulier qui est devenu le Souverain de ses Concitoyens, en les rendant plus heureux. Il ne s'est élevé & maintenu que par des bienfaits. J'avois fait quelques

brouillons à ce ſujet là; mais j'y ai renoncé; je n'avois pas de talent pour écrire l'Hiſtoire.

M. DE S.-PIERRE. Pourquoi vous-même, avec tant d'amour pour le bonheur des hommes, n'avez-vous pas tenté de former une République heureuſe? J'ai connu bien des hommes de tous pays & de toutes conditions, qui vous auroient ſuivi.

JEAN-JACQUES. Oh! j'ai trop connu les hommes!

Puis, me regardant après un moment de ſilence, il ajouta d'un ton demi-fâché : *Je vous ai prié pluſieurs fois de ne me jamais parler de cela.*

M. DE S.-PIERRE. Mais pourquoi n'auriez-vous pas fait, avec quelques Européens ſans patrie & ſans fortune, dans quelque Iſle inhabitée de la mer du Sud, un établiſſement ſemblable à celui que Guillaume Penn a formé dans l'Amérique Septentrionale, au milieu des Sauvages?

JEAN-JACQUES. Quelle différence de ſiécle! On croyoit du tems de Penn; aujourd'hui, on ne croit plus à rien. (Puis ſe radouciſſant.) J'aurois

bien aimé à vivre dans une Société telle que je me la figure, comme un de ses simples membres; mais, pour rien au monde, je n'aurois voulu y avoir quelque charge, encore moins en être le chef. Je me suis rendu justice, il y a long-tems; j'étois incapable du plus petit emploi.

M. DE S.-PIERRE. Vous auriez trouvé assez de personnes qui auroient exécuté vos idées.

JEAN-JACQUES. Oh! Je vous en prie, parlons d'autre chose.

M. DE S.-PIERRE. Je me suis avisé d'écrire l'histoire des Peuples d'Arcadie. Ce ne sont pas des Bergers oisifs comme ceux du Lignon.

Il se mit à sourire. A propos des Bergers de Lignon, me dit-il, j'ai fait une fois le voyage du Forez, tout exprès pour voir le pays de Céladon & d'Astrée, dont d'Urfé nous a fait de si charmans tableaux. Au lieu de Bergers amoureux, je ne vis, sur les bords du Lignon, que des Maréchaux, des Forgerons & des Taillandiers.

M. DE S.-PIERRE. Comment! dans un pays si agréable?

JEAN-JACQUES. Ce n'est qu'un pays de Forges. Ce fut ce voyage du Forez qui m'ôta mon illusion. Jusqu'à ce tems-là, il ne se passoit point d'années que je ne relusse l'*Astrée* d'un bout à l'autre: j'étois familiarisé avec tous ses personnages. Ainsi la science nous ôte nos plaisirs.

M. DE S.-PIERRE. Oh! mes Arcadiens ne ressemblent point à vos Forgerons, ni aux Bergers imaginaires de d'Urfé, qui passent les jours & les nuits uniquement occupés à faire l'amour..... Les miens exercent tous les arts de la vie champêtre. Il y a, parmi eux, des Bergers, des Laboureurs, des Pêcheurs, des Vignerons..... Leurs mœurs sont Patriarchales, comme aux premiers tems du monde..... Les enfans y sont élevés à servir leurs parens. On se garde bien de leur inspirer, sous le nom d'émulation, le poison de l'ambition, & de leur apprendre à se surpasser les uns les autres; mais, au contraire, on les exerce à se préve-

nir par toutes sortes de bons offices; à obéir à leurs parens; à préférer son père, sa mère, son ami, sa maîtresse à soi même; & la Patrie à tout, &c.

Telle fut l'idée vague que je donnai du dessein de mon ouvrage à Jean-Jacques. Il en fut enchanté. Nous en fîmes plus d'une fois, dans nos promenades, le sujet de nos plus douces conversations. Il imaginoit quelquefois des incidens d'une simplicité piquante, dont je tirois parti.

Un jour même, il m'engagea à en changer tout le plan. « Il faut, » me dit-il, supposer une action principale dans votre histoire, telle » que celle d'un homme qui voyage » pour connoître les hommes. Il en » naîtra des événemens variés & » agréables. De plus, il faut opposer » à l'état de nature des peuples d'Arcadie, l'état de corruption d'un » autre peuple, afin de faire sortir » vos tableaux par des contrastes ».

« Ce conseil, ajoute M. de Saint-» Pierre, fut pour moi un rayon de » lumière, qui en produisit un autre.

» Ce fut, avant tout, d'oppoſer à ces » deux tableaux celui de barbarie » d'un troiſiéme peuple, afin de re- » préſenter les trois états ſucceſſifs » par où paſſent la plupart des na- » tions; celui de barbarie, de na- » ture & de corruption. J'eus ainſi » une harmonie complére des trois » périodes ordinaires aux ſociétés » humaines ».

Ce fut encore par le conſeil de Jean-Jacques, qu'il choiſit ſon héros voyageur parmi les Egyptiens, qui, du tems de la guerre de Troye, & ſous le régne de Séſoſtris, étoient au plus haut point de leur grandeur, & qui touchoient par conſéquent à leur décadence. Notre Auteur renferma les matériaux de ſon Ouvrage en douze Livres, & en fit une eſpéce de Roman Paſtoral & Philoſophique, dont il nous donne aujourd'hui le premier livre ſeulement, pour eſſayer le goût du public. Ce premier livre offre le tableau des Gaules dans l'état de barbarie. Il a cru devoir commencer par intéreſſer la nation pour laquelle il écrit, en la ramenant vers

son berceau : mais ce n'est peut-être pas l'objet le plus capable de plaire à une nation devenue infirme, qui touche de bien près à la décrépitude.

Quoi qu'il en soit, la scène est en Arcadie, auprès du Mont Lycée qui s'avance le long du Golfe de Messénie. C'est-là que le Berger *Tirtée* faisoit paître son troupeau, & contemploit au loin la mer violemment agitée par les vents du midi. Deux hommes échappés à la tempête, passèrent auprès de lui. L'un étoit dans la force de l'âge, & l'autre encore dans sa fleur. Celui-ci lui demanda s'ils n'étoient pas sur la route d'Argos. « Mon fils, lui répondit Tirtée, je » ne sais point où est Argos. Vous » êtes en Arcadie, sur le chemin » de Tégée; & ces tours que vous » voyez là-bas, sont celles de Bellé- » mine ».

Je ne sais pas où est Argos. C'est seul trait peint bien tout le caractère de cet homme de la nature, qui ne connoît que le canton où il vit tranquille & satisfait; sans aucune cu-

rioſité ſur les Villes les plus fameuſes. Ce trait annonce déjà toute la ſimplicité & l'innocence de ſes mœurs. C'eſt là une beauté antique & dans le genre d'Homère.

Après quelques momens d'entretien, le Berger conduit ſes voyageurs dans ſa cabane, pour leur donner l'hoſpitalité. « C'étoit une petite maiſon couverte de chaume, bâtie » au milieu d'une pelouſe. Deux peupliers l'ombrageoient du côté du » couchant. Du côté du midi, une » vigne en entouroit la porte & les » fenêtres, de ſes grappes pourprées » & de ſes pampres déjà colorés de » feu. Un vieux lierre la tapiſſoit au » nord, & couvroit, de ſon feuillage » toujours verd, une partie de l'eſcalier » qui conduiſoit par dehors à l'étage » ſupérieur. Dès que le troupeau s'approcha de la maiſon, il ſe mit à » bêler, ſuivant ſa coutume. Auſſitôt, » on vit deſcendre par l'eſcalier une » jeune fille, qui portoit ſous ſon » bras un vaſe à traire le lait. Sa robe » étoit de laine blanche; ſes cheveux » châtains étoient retrouſſés ſous un

» chapeau d'écorce de Tilleuls; elle
» avoit les bras & les pieds nuds,
» & pour chaussure, des Soques, sui-
» vant l'usage des filles d'Arcadie.
» A sa taille, on l'eût prise pour une
» Nymphe de Diane; à son vase,
» pour la Naïade du ruisseau; mais à
» sa timidité, on voyoit que c'étoit
» une Bergère. Dès qu'elle apperçut
» des Etrangers, elle baissa les yeux
» & se mit à rougir ».

Tirtée, après avoir lavé les pieds des voyageurs, les introduit dans sa maison, & leur fait servir un repas champêtre par sa fille *Cyanée*. Nos délicats trouveront peut-être les *choux au lard* un peu trop rustiques; mais les détails suivans sont d'une simplicité exquise. « Elle approcha de la table
» quatre siéges de bois de chêne:
» elle couvrit celui de son père d'une
» peau de Loup qu'il avoit tué lui-
» même à la chasse. Ensuite, étant
» montée à l'étage supérieur, elle
» en descendit avec deux toisons de
» Brebis; mais, pendant qu'elle les
» étendoit sur les siéges des voya-
» geurs, elle se mit à pleurer. Son père

» lui dit : ma chère fille, ſerez-vous
» toujours inconſolable de la perte
» de votre mère ? Et ne pouvez-vous
» jamais rien toucher de tout ce qui
» a été à ſon uſage ſans verſer des
» larmes ? Cyanée ne répondit rien ;
» mais, ſe tournant vers la muraille,
» elle s'eſſuya les yeux ».

Après le repas, Tirrée raconte aux Etrangers par quel funeſte accident il a perdu ſa femme, que la douleur d'avoir vu périr ſon fils, a conduite au tombeau. Tout ce morceau eſt d'une naïveté de ſentimens, digne des mœurs antiques. « Ainſi parla Tirrée ;
» & malgré ſes efforts, des pleurs
» inondèrent ſes yeux. Cyanée ſe jetta
» au cou de ſon père ; &, mêlant ſes
» larmes aux ſiennes, elle le preſſoit
» dans ſes bras ſans pouvoir parler.
» Tirrée lui dit : Cyanée, ma chère
» fille, mon unique conſolation,
» ceſſes de t'affliger. Nous les rever-
» rons un jour ; ils ſont avec les
» Dieux. Il dit, & la ſérénité repa-
» rut ſur ſon viſage & ſur celui de
» ſa fille. Elle verſe, d'un air tran-
» quille, du vin dans toutes les coupes ;

» puis, prenant un fuseau avec une » quenouille chargée de laine, elle » vint s'asseoir auprès de son père, » & se mit à filer en le regardant, » & en s'appuyant sur ses genoux ».

Les deux voyageurs étoient attendris ; le plus jeune, après avoir remercié leur hôte de sa bonne réception, lui dit, pour le consoler, que tous les hommes ont leurs malheurs, & que si *Céphas*, son compagnon, vouloit lui raconter les infortunes qu'il ont éprouvées, celles dont ils ont été les témoins, il béniroit son sort. *Céphas* engage le jeune *Amasis* à faire lui-même ce récit, & Tirtée l'en presse à son tour.

Amasis est né à Thèbes, en Egypte, d'un père riche, qui le fit élever par les Prêtres du temple d'Osiris : ils lui enseignèrent toutes les Sciences dont l'Egypte s'honoroit, & lui inspirèrent un vif amour de la gloire. Ce jeune-homme qui entendoit parler de la guerre de Troye, brûloit du désir d'aller y signaler sa valeur & son nom ; il pressoit continuellement son père de l'y envoyer. Son père

le mit sous la conduite de *Céphas*, & lui dit de suivre ses conseils. *Céphas*, né Gaulois, détourna adroitement ce désir de gloire qui embrâsoit le jeune-homme, vers des objets plus sages & plus utiles que les combats, & lui persuada d'aller dans les Gaules, d'y porter la lumière des Arts, les plantes de l'Egypte, une religion humaine & des Loix sociales. Amasis se livre, avec toute l'ardeur de son âge, à ce beau projet, & fait tout préparer pour le voyage. « Nous » nous embarquames, dit-il, à Ca» nope, sur un vaisseau Phénicien » qui alloit chercher des Pelleteries » dans les Gaules, & de l'étain dans » les Isles Britanniques. Nous em» portames avec nous des toiles de » lin, des modéles de chariots, de » charrue & de divers métiers; des » cruches de vin, des instrumens de » Musique, des graines de toutes » espéces, entr'autres, celles du chan» vre & du lin. Nous fimes attacher » dans des caisses autour de la pouppe » du vaisseau, sur son Pont, & jusque » dans ses cordages, des ceps de

» vigne qui étoient en fleur, & des » arbres fruitiers de plusieurs sortes. » On auroit pris notre Vaisseau, cou- » vert de pampres & de feuillages, » pour celui de Bacchus allant à la » conquête des Indes ».

Après une heureuse navigation, ils découvrent bientôt les profondes & verdoyantes forêts qui couvrent la Gaule-Celtique; ils entrent ensuite dans le Canal qui sépare la Gaule des Iles Britanniques; &, en peu de jours, ils parviennent à l'embouchure de la Seine, dont les eaux vertes se distinguent en tout temps des flots azurés de la mer. *Céphas* remarqua que le Pilote se préparoit à remonter la Seine. La nuit s'approchoit; le vent soufflait de l'Occident, & l'horizon étoit fort chargé. *Céphas* lui conseilla de ne point entrer dans le fleuve, mais de jetter l'ancre dans le Port voisin qu'il voyoit sur la gauche. Le Pilote rejetta son avis, & entra dans le Canal du fleuve, passa une partie de la nuit à boire, & se coucha ensuite, sans laisser personne pour veiller à la manœuvre; tant il se croyoit en

sûreté : ce que *Céphas* avoit prévu arriva ; il survint un ouragan furieux ; les eaux de la mer se jettèrent dans la Seine, &, rencontrant le vaisseau, l'eurent bientôt renversé. Amasis tomba dans l'eau sans connoissance, & *Céphas*, qui le perdit aisément de vue dans l'obscurité de la nuit, se sauva à la nage, sur la rive opposée à celle où Amasis fut porté par les vagues. « Je ne sais, dit ce jeune » homme, combien de tems je restai » dans l'eau ; mais, quand je revins » à moi, j'apperçus vers l'Occident, » l'arc d'Iris dans les cieux ; & du » côté de l'orient, les premiers feux » de l'aurore, qui coloroient les » nuages d'argent & de vermillon. » Une troupe de jeunes filles fort blan- » ches, demi-vêtues de peaux, m'en- » touroient. Les unes me présentoient » des liqueurs dans des coquilles ; » d'autres m'essuyoient avec des » mousses ; d'autres me soutenoient » la tête avec leurs mains. Leurs » cheveux blonds, leurs joues ver- » meilles, leurs yeux bleus, & je ne » sais quoi de céleste que la pitié

» met sur le visage des femmes, me
» firent croire que j'étois dans les
» cieux, & que j'étois servi par les
» Heures qui en ouvrent chaque jour
» la porte aux malheureux mortels».

Son illusion se dissipa bientôt; il s'apperçut qu'il n'étoit plus libre, & qu'il étoit esclave chez des peuples où il s'étoit flatté d'être honoré comme un Dieu. « Les Gaules, ajoute Amasis,
» sont peuplées d'un grand nombre de
» petites Nations, dont les unes sont
» gouvernées par des Rois, d'autres
» par des chefs appelés *Iarles*; mais
» soumises toutes au pouvoir des
» Druides, qui les réunissent sous
» une même Religion; ils leur ont
» persuadé qu'elles descendoient de
» Pluton, Dieu des enfers, qu'ils ap-
» pellent *Hæder*, ou l'Aveugle.....
» Ils adorent plusieurs autres Dieux
» aussi terribles, tels que *Niorder*,
» le maître des vents, qui brise les
» vaisseaux sur leurs côtes, afin,
» disent-ils, de leur en procurer le
» pillage. Ils ont de plus, *Thor* où
» *Theutatès*, le Dieu de la guerre,
» armé d'une massue qu'il lance du

» haut des airs; ils lui donnent des
» gants de fer, & un baudrier qui
» redouble sa fureur quand il en est
» ceint. *Tir* aussi cruel; le taciturne
» *Vidar*, qui porte des souliers fort
» épais, avec lesquels il peut marcher
» dans l'air & sur l'eau, sans faire
» de bruit; *Hemdal*, à la dent d'or,
» qui voit, le jour & la nuit; il en-
» tend le bruit le plus léger, même
» celui que fait l'herbe ou la laine
» quand elle croît; *Oullier*, le Dieu
» de la glace, chaussé de patins.....
» *Héla* est mort; ils disent que son
» Palais est la misère, sa table la fa-
» mine, sa porte le précipice, son
» vestibule la langueur, son lit la
» consomption. Ils ont encore plu-
» sieurs autres Dieux, dont les ex-
» ploits sont aussi féroces que les noms
» *Hérian*, *Riflindi*, *Svidur*, *Svidrer*,
» *Salsk*; qui veulent dire, le Guer-
» rier, le Bruyant, l'Exterminateur,
» l'Incendiaire, le Père du carnage.
» Les Druides honorent ces Divini-
» tés avec des Cérémonies lugubres,
» des chants lamentables, & des sa-
» crifices humains. Ce culte affreux

» leur donne tant de pouvoir sur les
» esprits effrayés des Gaulois, qu'ils
» président à tous leurs conseils, &
» décident de toutes leurs affaires.
» Si quelqu'un s'oppose à leurs ju-
» gemens, ils le privent de la com-
» munion de leurs mystères; &, dès
» ce moment, il est abandonné de
» tout le monde, même de sa femme
» & de ses enfans. Mais il est rare
» qu'on ose leur résister; car ils se
» chargent seuls de l'éducation de la
» Jeunesse, afin de lui imprimer de
» bonne heure & d'une manière in-
» altérable, ces opinions horribles.
» Quant aux Barles, ou Nobles, ils
» ont droit de vie & de mort sur
» leurs vassaux..... La valeur leur
» tient lieu de justice. Ils ne déci-
» dent leurs différends que par les
» armes, & regardent la raison
» comme la ressource de ceux qui
» n'ont point de courage. Ces deux
» classes de Citoyens, dont l'une
» employe la ruse, & l'autre la force,
» pour se faire craindre, se balancent
» entr'elles; mais elles se réunissent
» pour tyranniser le peuple, qu'elles

» traitent avec un souverain mépris.
» Jamais un homme du peuple ne
» peut parvenir, chez les Gaulois;
» à remplir aucune charge publique.
» Il semble que cette nation n'est
» faite que pour ses Prêtres & pour
» ses grands. Au lieu d'être consolée
» par les uns & protégée par les
» autres, comme la justice le requiert,
» les Druides ne l'effrayent qu'afin
» que les Iarles l'oppriment..... Ce
» peuple seroit bientôt détruit par
» la tyrannie de ses chefs, s'il ne
» leur opposoit leurs propres passions.
» Quand il arrive des querelles parmi
» les Nobles, il est si persuadé que
» c'est aux armes à les décider, &
» que la raison n'y peut rien, qu'il
» les force, pour mériter son estime,
» de se battre jusqu'à la mort. Ce
» préjugé populaire détruit beaucoup
» d'Iarles..... Ce qui préserve la
» nation de sa ruine totale, ce sont
» les femmes également opprimées
» par les Loix des Druides & par
» les mœurs féroces des Iarles; elles
» sont réduites au plus dur esclavage...
» Ce sexe malheureux triomphe de

» ſes tyrans par leurs propres opi-
» nions. Comme c'eſt-là vanité qui
» les domine, les femmes les tournent
» en ridicule. Une ſimple chanſon
» leur ſuffit pour détruire le réſultat
» des aſſemblées les plus graves. Le
» peuple, & ſur-tout les jeunes-gens,
» toujours prêts à les ſervir, font
» courir cette chanſon par les bourgs
» & les hameaux. On la chante le
» jour & la nuit. Celui qui en eſt
» le ſujet, quel qu'il ſoit, n'oſe plus
» ſe montrer..... Ainſi les Gaulois
» paſſent ſucceſſivement & rapide-
» ment de la triſteſſe à la crainte,
» & de la crainte à la joie. Les
» Druides les épouvantent, les larles
» les maltraitent; les femmes les
» font rire, chanter & danſer. Leur
» religion, leurs loix & leurs mœurs
» étant ſans ceſſe en contradiction,
» ils vivent dans une inconſtance
» perpétuelle, qui fait leur caractère
» principal. Voilà pourquoi ils ſont
» très-curieux de nouvelles, & de
» ſçavoir ce qui ſe paſſe chez les
» étrangers. On en trouve beaucoup
» hors de leur patrie, d'où ils aiment

» à sortir, comme tous les hommes
» qui y sont malheureux ».

Ce portrait des Gaulois contient beaucoup d'autres détails, où l'on aime à voir le rapport de leurs mœurs & leurs coutumes avec celles de leurs Descendans. On ne se plaindra pas que l'Auteur ait voulu flatter sa nation pour gagner son suffrage. Afin d'égayer un peu ce triste tableau, l'Auteur nous donne une fable ingénieuse & riante, par laquelle il explique poëtiquement pourquoi dans la Normandie, sa patrie, les Pommiers sont si abondans, & les filles si jolies.

« La belle Thétis, jalouse de ce
» qu'à ses propres nôces, Vénus eût
» remporté la pomme qui étoit le
» prix de la beauté, sans qu'on l'eut
» admise à la concurrence, résolut
» de s'en venger. Un jour donc que
» Vénus, descendue sur cette partie
» du rivage des Gaules, y cherchoit
» des perles pour sa parure, & des
» coquillages pour son fils, un Triton
» lui déroba sa pomme qu'elle avoit
» mise sur un rocher, & la porta à la
» Déesse des mers. Aussi-tôt, Thétis

» en sema les pepins dans les cam-
» pagnes voisines, pour y perpétuer
» le souvenir de sa vengeance & de
» son triomphe. Voilà, disent les
» Gaulois Celtiques, la cause du
» grand nombre de pommiers qui
» croissent dans leur pays, & de la
» beauté singulière de leurs filles ».
N'est-ce pas-là une manière aussi ingénieuse que galante de donner la pomme aux beautés Cauchoises?

Tandis qu'Amasis étudioit les mœurs des Gaulois, les Druides avoient résolu sa mort. Une guerre cruelle s'étoit élevée entre les peuples de la Grande-Bretagne & ceux des Gaules. Ceux-ci avoient perdu deux batailles navales. Le Collége des Druides, ayant décidé qu'il falloit des victimes humaines pour se rendre Mars favorable, leur chef apprit par ses espions que la tempête avoit jetté Amasis sur leur côtes; il va lui-même le chercher, le charge de liens, & lui fait remonter la Seine, jusqu'à l'Isle de Lutéce, où on le jette dans un cachot. « Cependant, poursuit Amasis,
» j'adressois mes prières à Jupiter,

» & je goûtois une sorte de repos à » m'abandonner à cette providence » infinie qui gouverne l'Univers, » lorsque les portes de ma cabane » s'ouvrirent tout-à-coup, & une » troupe nombreuse de Prêtres en- » tra, ayant *Tor-Tir* (Chef des » Druides) à leur tête, qui tenoit » à sa main une branche de gui de » chêne..... Il vint à moi, me posa » sur la tête une couronne d'If, & » une poignée de farine de féves; » ensuite, il me mit un bâillon dans » la bouche; &, m'ayant délié de mon » poteau, il m'attacha les mains » derrière le dos. Alors, tout son » cortége se mit en marche au bruit » de ses lugubres instrumens, & deux » Druides, me soutenant par le bras, » me conduisirent au lieu du sacri- » fice ».

Une des idées les plus heureuses, est la manière dont l'Auteur a fait suspendre un moment ce triste récit, par une circonstance très naturelle & en même temps d'un art infini, qui annonce d'avance les sentimens secrets de Cyanée, pour le jeune Amasis.

« Ici,

« Ici, dit-il, Tirtée s'apercevant » que le fuseau de Cyanée lui échap- » poit des mains, & qu'elle pâlissoit, » lui dit : ma fille, il est tems de » vous aller reposer. Songez que » vous devez vous lever demain avant » l'aurore, pour aller à la fête du » Mont Lycée, où vous devez offrir, » avec vos compagnes, les dons des » Bergers sur les Autels de Jupiter. Cya- » née toute tremblante, lui répondit: » mon père, j'ai tout préparé pour » la fête de demain. Les couronnes » de fleurs, les gâteaux de froment, » les vases de lait, tout est prêt; » mais il n'est pas tard : la Lune » n'éclaire pas le fond du vallon; » les Coqs n'ont pas encore chanté; » il n'est pas minuit. Permettez-moi, » je vous en supplie, de rester jusqu'à » la fin de cette Histoire. Mon père, » je suis auprès de vous; je n'aurai » pas peur. Tirtée regarda sa fille en » souriant, &, s'excusant à Amasis » de l'avoir interrompu, il le pria » de continuer ».

Nous passerons tous les apprêts du sacrifice; il nous suffira de dire qu'au

moment où on alloit immoler Amasis, Céphas qui accompagnoit le Roi, reconnoît son ami, l'arrache au couteau des Sacrificateurs, & le met sous la protection du Souverain, dont il obtient bientôt toute la faveur. Ce Roi s'appelloit *Bardus*, & fut le premier *Barde*, ou Poëte de sa Nation. Je voudrois bien vous rapporter quelques-unes de ses Chansons, ou Romances; celle entr'autres où il décrit la Métamorphose du jeune *Lois* en Lys, & qui est un petit chef-d'œuvre de Poësie Gauloise; mais les bornes de cet article ne me le permettent pas. Le Roi *Bardus* est bientôt obligé d'aller combattre les Bretons; Céphas & Amasis l'accompagnent dans cette expédition; ils y donnent tous deux les plus grandes marques de courage & les Bretons sont repoussés. Au retour de la guerre, ils reviennent dans l'Isle de Lutéce, instruire les Gaulois des Arts les plus nécessaires, & leur expliquer l'usage de tout ce qu'ils ont apporté de l'Egypte. Ce morceau est fait supérieurement. Le Roi Barde est si frappé de l'invention

& de l'utilité de l'écriture, que, dans un transport de joie, il chante *ces vers*, que l'Auteur ne nous donne qu'en Prose.

« Voici des caractères magiques » qui peuvent évoquer les morts du » sein des tombeaux. Ils nous ap- » prendront ce que nos pères ont » pensé, il y a mille ans, & » dans mille ans, ils instruiront » nos enfans de ce que nous pensons » aujourd'hui. Il n'y a point de fléche » qui aille aussi loin, ni de lance » aussi forte. Ils atteindront un » homme retranché au haut d'une » montagne; ils pénétrent dans la » tête malgré le casque, & traversent » le cœur malgré la cuirasse. Ils cal- » ment les sédition; ils donnent de » sages conseils; ils font aimer; ils » consolent; ils fortifient; mais, si » quelque homme méchant en fait » usage, ils produisent un effet con- » traire ».

Ce bon Roi conçoit une si vive affection pour Amasis, qu'il veut lui faire épouser sa fille *Jotha*, qu'il fait élever loin des hommes & de la Cour,

dans l'Isle aux Cygnes. Amasis va lui faire part lui-même de ce projet d'union. La fille du Roi Bardus baissa les yeux & répondit :

« O Etranger ! Je suis demandée » en mariage par plusieurs Isles, » qui font tous les jours à mon père » de grands présens pour m'obtenir ; » mais je n'en aime aucun. Ils ne » sçavent que se battre. Pour toi, je » crois, si tu deviens mon époux, » que tu feras mon bonheur, puisque » tu fais déjà celui de mon peuple. » Tu m'apprendras les Arts de l'E- » gypte, & je deviendrai semblable » à la bonne Isis de ton pays, dont » on dit tant de bien dans les Gaules. » Après avoir ainsi parlé, dit Amasis, » elle regarda mes habits, admira la » finesse de leur tissu, & les fit exa- » miner à ses femmes, qui levoient » les mains au Ciel de surprise. »

Après avoir passé une partie du jour avec la Princesse, Amasis se retira, & elle lui permit de revenir la voir. Un jour qu'il y alloit par un sentier de la forêt qui bordoit le rivage, jusques vis-à-vis de l'Isle, il rencontra

un des Principaux Iarles, accompagné de ſes vaſſaux. Ils étoient armés comme s'ils euſſent été en guerre. Cet Iarle s'avança vers Amaſis d'un air fier, & lui dit : « Que viens-tu » faire dans ce pays de guerriers, » avec tes Arts de femme? Prétends-» tu nous apprendre à filer le lin, » & obtenir, pour ta récompenſe, la » belle Gotha? Je m'appelle Torſtan. » J'étois un des Compagnons de » Carnut. Je me ſuis trouvé à vingt-» deux combats de mer & à trente » duels. J'ai combattu trois fois » contre Vitriking, ce Roi fameux » du Nord. Je veux porter ta che-» velure aux pieds du Dieu Mars » auquel tu as échappé, & boire » dans ton crâne le lait de mes » troupeaux ».

Amaſis ne répond à ce barbare, qu'en ſe préparant à ſe défendre. Il ne ſongea d'abord qu'à le déſarmer, pour épargner ſa vie; mais, craignant enfin pour la ſienne propre, il oppoſa l'adreſſe à la fureur & à la force, & le Gaulois s'enferra lui-même dans l'épée du jeune Egyptien. Le Gaulois

tombe & expire; ſes vaſſaux environnent ſon corps en jettant de grands cris; mais ils laiſſent aller Amaſis, ſans lui faire aucun mal; car il règne, dit-il, beaucoup de générosité parmi ces barbares. Il va rendre compte à Céphas & au Roi de ce qui vient de lui arriver; & bientôt ils apperçoivent ſur la rive oppoſée le corps de *Torſtan*; il étoit tout nu, & paroiſſoit ſur l'herbe comme un monceau de neige. Un de ſes amis traverſa le fleuve dans une barque, & vint dire au Roi : *Le ſang ſe paye par le ſang; que l'Egyptien périſſe!* Le Roi ne répondit rien à cet homme; mais, quand il fut parti, il dit à Amaſis, que, s'il veut reſter parmi eux, il ſera obligé par les Loix de ſe battre ſucceſſivement avec tous les amis de *Torſtan*, & qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ſuccombe tôt ou tard. D'un autre côté, ajoute le Roi, ſi je vous défends contr'eux, ainſi que je le ferai, vous entraînerez cette ville naiſſante dans votre perte; car les parens, les amis & les vaſſaux de *Torſtan* ne manqueront pas de l'aſſiéger, & il ſe joindra

à eux beaucoup de Gaulois que les Druides irrités contre vous excitent à la vengeance. En effet, ils virent arriver sur des barques, & le long de la forêt un nombre infini d'hommes armés qui venoient assiéger *Lutetia*, & venger le sang de *Torstan*. Amasis, voyant qu'il ne pouvoit leur échapper, résolut d'épargner la vie de tant d'hommes qui alloient périr pour sa défense, & de sauver la ville en allant se livrer seul aux ennemis. Il n'eût pas plutôt pris cette vertueuse résolution, qu'un Gaulois, dont il étoit aimé, se présenta devant eux, tenant à la main une branche de chêne, sur laquelle avoit crû une branche de gui. Il la lui remet, en disant qu'il peut, avec cette sauve-garde, passer sans crainte au travers de tous les Gaulois armés contre lui. Amasis & Céphas se séparent, avec attendrissement, du bon Roi Bardus qui ne pouvoit les quitter. Les ennemis s'avancent pour les attaquer; mais, à la vue de l'arbrisseau sacré, ils tombent prosternés au fond de leurs batteaux; comme s'ils eussent été frappés par

un pouvoir divin. Ainſi peut-on combattre la barbarie par la ſuperſtition.

Nos voyageurs, après avoir dirigé leur marche vers l'Occident, à travers des forêts preſque impraticables, arrivèrent enfin chez les Vénétiens, (1) habiles Navigateurs, qui commerçoient ſur toutes les mers. Ils s'embarquent, dans le deſſein d'aller en Gréce, & de ſe rendre à Argos, pour voir le vainqueur de Troie. Déja ils appercevoient le cap de Ténare; & ils étoient prêts de le doubler, lorſqu'un vent furieux d'Afrique les jetta ſur les Strophades. Un ouragan déchire leurs voiles, & ils ſe voyent forcés de relâcher à Stényclaros.

» De ce Port, ajoute Amaſis, » nous-nous ſommes mis en route » pour nous rendre par terre en » Argos. C'eſt en allant à ce ſéjour » du Roi des Rois, que nous vous » avons rencontré, ô bon Berger! » Maintenant nous déſirons vous » accompagner au Mont-Lycée, afin

(1) Qui habitoient Vannes en Bretagne.

» de voir l'assemblée d'un peuple dont
» les Bergers ont des mœurs si hospi-
» talières & si polies. En disant ces
» dernières paroles, Amasis regarda
» Céphas, qui les approuva d'un
» signe de tête. Tirtée dit à Amasis :
» mon fils, votre récit nous a beau-
» coup touchés ; vous avez du en juger
» par nos larmes. Les Arcadiens ont
» été plus malheureux que les Gaulois.
» Nous n'oublierons jamais le régne
» de Lycaon, changé jadis en Loup,
» en punition de sa cruauté. Mais
» ce sujet nous méneroit maintenant
» trop loin. Je remercie Jupiter de
» vous avoir disposé, ainsi que votre
» ami, à passer demain la journée
» avec nous au Mont-Lycée. Vous
» n'y verrez ni Palais, ni Ville
» royale, & encore moins des Sau-
» vages & des Druides ; mais des
» gazons, des bois, des ruisseaux,
» & des Bergers qui vous recevront
» de bon cœur. Puissiez vous pro-
» longer long-tems votre séjour parmi
» nous ! Vous trouverez demain, à
» la fête de Jupiter, des hommes
» de toutes les parties de la Gréce,

» & des Arcadiens bien plus instruits
» que moi, qui connoîtront, sans
» doute, la Ville d'Argos. Pour moi,
» je vous l'avoue, je n'ai jamais
» ouï parler du siége de Troie, ni
» de la gloire d'Agamemnon, dont
» on parle, dites-vous, par toute
» la terre. Je ne me suis occupé que
» du bonheur de ma famille & de
» celui de mes voisins. Je ne connois
» que les prairies & les troupeaux.
» Jamais je n'ai porté ma curiosité
» hors de mon Pays. La vôtre, qui
» vous a jetté si jeune au milieu des
» Nations étrangères, est digne d'un
» Dieu ou d'un Roi. Alors Tirtée se
» tournant vers sa fille, lui dit:
» Cyanée, apportez nous la coupe
» d'Hercule. Cyanée se leva aussitôt,
» courut la chercher, & la présenta
» à son père d'un air riant. Tirtée
» la remplit de vin; puis, s'adres-
» sant aux deux voyageurs, il leur
» dit: Hercule a voyagé comme
» vous, mes chers hôtes. Il est venu
» dans cette cabane; il s'y est re-
» posé lorsqu'il poursuivit, pendant
» un an, la biche aux pieds d'ai-

» rain du Mont Erimanthe. Il a bu
» dans cette coupe ; vous êtes dignes
» d'y boire après lui. Je ne m'en ſers
» qu'aux grandes fêtes, & je ne la
» préſente qu'à mes amis. Aucun
» Etranger n'y a bu avant vous. Il
» dit, & offrit la coupe à Céphas.
» Elle étoit de bois de hêtre, & te-
» noit une ſciate de vin. Hercule la
» vuidoit d'une ſeule haleine ; mais
» Céphas, Amaſis & Tirtée eurent
» aſſez de peine à la vuider, en y
» buvant deux fois tour-à-tour. Tirtée
» enſuite conduiſit ſes hôtes dans
» une chambre voiſine. Elle étoit
» éclairée par une fenêtre fermée
» d'une claie de roſeaux, à travers
» laquelle on appercevoit, au clair
» de la lune, dans la plaine voiſine,
» les Iſles de l'Alphée. Il y avoit
» dans cette chambre deux bons lits,
» avec des couvertures d'une laine
» chaude & légère. Alors Tirtée prit
» congé de ſes hôtes, en ſouhaitant
» que Morphée verſât ſur eux ſes
» plus doux pavots. Quand Amaſis
» fut ſeul avec Céphas, il lui parla
» avec tranſport de la tranquillité

» de ce vallon, de la bonté du Ber-
» ger, de la sensibilité & des grâces
» de sa jeune-fille, à laquelle il ne
» trouvoit rien de comparable, &
» des plaisirs qu'il se promettoit le
» lendemain à la fête de Jupiter, où
» il se flattoit de voir un peuple en-
» tier aussi heureux que cette famille
» solitaire. Ces agréables entretiens
» leur auroient fait passer à l'un &
» à l'autre la nuit sans dormir, mal-
» gré les fatigues de leur voyage,
» s'ils n'avoient été invités au som-
» meil par la douce clarté de la lune
» qui luisoit à travers la fenêtre,
» par le murmure du vent dans le
» le feuillage des peupliers, & par
» le bruit lointain de l'Achéloüs,
» dont la source se précipite en mu-
» gissant du haut du Mont-Lycée ».

C'est par ce passage, d'un goût vraiment antique, que se termine le premier livre de l'*Arcadie*, qui donne la plus belle espérance pour les onze autres. M. de Saint-Pierre s'est tiré très-heureusement de ce qu'il y avoit dans son sujet de plus difficile. Il y avoit à craindre que cette peinture

de la barbarie des Gaulois, n'offrit des détails un peu trop ſauvages, trop barbares & trop étrangers au bon goût; il a vaincu cette difficulté en n'offrant que des traits généraux ſur une Nation ſi groſſière, & en s'arrêtant plus particulièrement ſur le caractère du bon Roi Bardus, qui eſt aimable & intéreſſant. C'eſt un trait de génie d'avoir fait ce Roi Poëte; il eût été bien ridicule de le faire Philoſophe. On ſait que les premiers Légiſlateurs n'ont pu adoucir les mœurs féroces des peuples barbares que par le charme de la Poëſie. L'Auteur a profité de la tradition qui nous préſente les Bardes comme les Orphées des Nations Gauloiſes; mais il a ſaiſi cette idée en homme de goût, & ſans trop s'éloigner du ton particulier à ces Orphées du Nord, il a ſçu l'adoucir & en ôter la ſauvage monotonie. Enfin il a ſçu franchir habilement ce pas hazardeux; le voilà dans le pays des fictions riantes, & des mœurs vraiment Poëtiques. On entrevoit l'eſ-

pace qui lui reſte à parcourir; on ſent toutes les reſſources que ſon talent peut lui fournir pour remplir dignement ſon projet; & l'on ne peut trop l'exhorter à pourſuivre, à finir un ouvrage ſi bien commencé. Depuis le *Télémaque*, il n'a point paru, en ce genre, de Livre qui ſoit plus digne des encouragemens & des applaudiſſemens de la Nation. J'oſe même dire que M. de Saint-Pierre a mieux ſaiſi la naïveté des mœurs antiques, & qu'en cela il aura un avantage décidé ſur Fénelon. Ce qu'il y a de bien certain, c'eſt que nous n'avons aujourd'hui aucun Ecrivain qu'on puiſſe lui comparer; ſi les Gens-de-Lettres ſe conduiſoient encore par les principes de la juſtice; s'ils étoient capables de reſſentir ce noble enthouſiaſme que doivent inſpirer le Génie & la Vertu ſi éminemment réunis dans l'Auteur des *Etudes de la Nature*, ils n'héſiteroient point à le placer d'une voix unanime au premier rang que perſonne ne peut lui diſputer, & à remettre

en ſes mains le ſceptre de la Littérature. Qu'ils ſoient capables de ce généreux effort, & je prédis que les Lettres vont refleurir en France.

Je ſuis, &c

LETTRE XI.

Elémens d'Anatomie, à l'usage des Peintres, des Sculpteurs & des Anateurs; ornés de 14 planches en taille-douce, représentant au naturel tous les os de l'Adulte, & ceux de l'enfant du premier âge, avec leur explication, par M. Sue, *fils, Membre du Collége de l'Académie Royale de Chirurgie, Substitut du Chirurgien en Chef de l'Hôpital de la Charité, Docteur en Médecine, Professeur de Chirurgie de l'Ecole Pratique, & d'Anatomie au Lycée, de la Société d'Edimbourg & de celle de Philadelphie. Première Partie. Prix 15 livres broché en carton. A Paris, chez l'Auteur rue des Fossés S.-Germain l'Auxerrois, au coin de celle de l'Arbre-Sec, n° 53, & chez* Méquignon *l'aîné, Libraire, rue des Cordeliers; chez* Royez, *& chez* Barrois, *jeune, quai des Augustins.* 1788.

Est-il réellement nécessaire de faire une étude de l'Anatomie pour réussir

dans les Arts de la Peinture & de la Sculpture; & pour peindre la surface variée du corps humain. Faut-il encore examiner les parties qu'elle couvre, & les ressorts qu'elle cache? L'Artiste ne peut-il donner la vie à ses Ouvrages, s'il n'a étudié la Nature jusques dans les ruines de son Ouvrage les plus beau; & qu'a de commun ce corps glacé par la mort, étendu sur le marbre, entr'ouvert & interrogé par le Scalpel curieux, avec cette beauté ravissante dont on se propose de reproduire, par une heureuse imitation, les traits, les grâces & la fraîcheur?

Ces questions n'en sont point pour l'Artiste & pour l'Amateur instruit; elles n'en sont plus, pour quiconque a lu le *Traité Elémentaire* que nous annonçons, & particulièrement le Discours préliminaire, très-intéressant & très-étendu sur cette matière. Après l'avoir lu, on est obligé de convenir de la nécessité des connoissances Anatomiques, pour arriver à quelque succès, soit dans la Peinture, soit dans la Sculpture. Sûr de ces princi-

pes, l'Auteur réfute, avec énergie, les objections qu'on lui fait, & celles qu'on pourroit lui faire. Il les présente dans toute leur force, afin de faire mieux sentir celle de ses réponses. Relativement à celle qui est tirée des Artistes Grecs, qui, dit-on, ignoroient l'Anatomie, & cependant nous ont laissé des chefs-d'œuvres, M. Sue, après avoir élevé des doutes légitimes sur le premier fait, présente un principe de solution tout-à-fait neuf.

Il n'y a eu, jusqu'à ce jour, aucun Traité Elémentaire à l'usage des jeunes Artistes. Il leur en falloit un qui ne leur offrit, de l'Anatomie, que ce qui leur est nécessaire. C'est le Traité dont s'est occupé M. Sue, dans les loisirs que lui laissent & les *cours* nombreux dont il est chargé, & les soins qu'il donne aux malades. Pour rendre cet Ouvrage aussi utile qu'il peut l'être, il n'a négligé aucun moyen. Il a suivi, pendant quelque tems, *Guillaume Hunter*, Professeur d'Anatomie à Londres pour les Artistes. Il a comparé la méthode de ce Sçavant Anglois à celle de M. Sue,

son père, Anatomiste justement célèbre, qui a rempli long-tems à Paris, avec le plus grand succès, la Chaire de Professeur d'Anatomie à l'Académie de Peinture & de Sculpture. Il l'a remplacé & le remplace encore. Il a lui-même consulté les Eléves sur la Méthode qu'ils saisissoient le mieux. Tous les Auteurs qui ont traité de l'Anatomie considérée dans ses rapports avec les arts, il annonce qu'il les a lus, médités, extraits. Aussi, éclairé de toutes ces lumières, & envisageant l'importance & l'étendue de son sujet, a-t-il formé le projet d'un grand ouvrage pour les Artistes. En attendant, il donne celui-ci qui est purement élémentaire, & destiné aux Eléves. Il leur indique, dans son Avant-Propos, des sources où ils pourront puiser des connoissances utiles, comme le *Traité des Passions* de *le Brun*, & l'Ouvrage de *Lavater*. Il apprécie & loue ce dernier d'une manière qui est elle-même digne d'Eloge. En effet, cet ouvrage dont on parle quelquefois, mais que l'on connoît trop peu, offre, outre l'in-

térêt du ſujet, & le mérite de la Traduction Françoiſe, un de ces beaux caractères, une de ces âmes pleines de candeur & d'énergie, de ſimplicité & d'élévation qu'on aime à voir dans un Ecrivain.

Le mérite d'un tableau, ſelon M. Sue, conſiſte dans la réunion de la beauté, des grâces & de l'expreſſion. La beauté eſt le réſultat de l'exactitude des proportions, de l'harmonie de leur enſemble, comme de la perfection des détails naiſſent les grâces. Enfin, l'expreſſion eſt l'image vive & frappante des affections de l'âme. Il faut avoir étudié l'Anatomie pour réunir ces trois qualités dans la repréſentation fidelle des êtres vivans. Auſſi, toutes choſes égales d'ailleurs, mieux le Peintre connoît l'économie animale, mieux il perce le voile, ſous lequel la Nature ſe dérobe aux yeux vulgaires. Le voile eſt tranſparent pour lui, « Son coup-» d'œil ſçavant, dit l'Auteur, ſaiſit & » interprête toutes les formes, & ſon » pinceau les tranſporte avec autant » d'eſprit que de vérité dans ſes com-» poſitions ».

« Auſſi les vrais Artiſtes ſont-ils » preſque les ſeuls en état de juger » combien il faut de travail pour » effacer juſqu'aux traces mêmes du » travail ; combien il eſt difficile de » donner à une grande production » l'heureux caractere de la facilité ; » combien il a fallu de temps pour » faire croire à l'inſpection d'un ou- » vrage, que l'objet qu'on offre aux » yeux eſt ſorti, pour ainſi-dire, en » un inſtant plein de vie, de deſſous » le burin, le crayon, ou le pin- » ceau ».

« L'Indifférence, avec laquelle le » commun des hommes regarde les » beautés de la Nature, s'étend juſ- » qu'aux chefs-d'œuvre de la Pein- » ture, deſtinés à les repréſenter. » L'extrême reſſemblance détermine » la même maniere de voir & d'ap- » précier. Le Peintre auroit ſouvent » moins de mérite, s'il étoit plus » applaudi. L'ignorance a auſſi ſa » maniere de donner ſon ſuffrage, » c'eſt de ne pas même fixer ſon » attention ſur ce qui eſt naturel » dans les Arts ».

Le corps humain eſt un édifice dont les os forment la charpente, & dont ils indiquent les proportions. Ces proportions ſont ſubordonnées à la diverſité du ſexe, de l'âge, des Nations, des climats, des uſages. L'Auteur dit un mot ſur les proportions de la belle Nature, & inſiſte ſur les dérangemens occaſionnés dans la conformation naturelle par quelqu'imprudence ou par des ſoins mal-entendus. Il rapporte à ce ſujet, dans une Note, un paſſage curieux de Gabriel Naudé. « On prétend, y eſt-il dit, » que les Chinois imaginèrent d'accréditer la petiteſſe des pieds, afin » de s'aſſûrer de la fidélité de leurs » femmes. Les mères, ſans ſonger à » la conſéquence, commencèrent à » reſſerrer, rétrécir, & ſi bien enve» lopper les pieds de leurs filles, » qu'elles ne pouvoient plus ſortir de » la maiſon, ni ſe ſoutenir droites » que ſur les bras de deux ou trois » Servantes. Ainſi cette figure ayant » paſſé en conformation naturelle, les » Chinois ont inſenſiblement arrêté » & fixé le mercure que leurs femmes

» avoient dans les pieds.... De même » les Dames Vénitiennes sont forcées » de garder la maison plus souvent » qu'elles ne voudroient par les » usages & incommodités nompareil- » les de leurs grands patins ».

L'Auteur entre dans de grands détails sur ce qu'on appelle *expression* en peinture. Il en dévoile le méchanisme. Il remonte à l'origine des affections de l'âme, examine les différens systêmes sur cette matière, & de là passe aux signes extérieurs des passions sur toute l'habitude du corps & en particulier sur le visage. Il indique les *Muscles* qui concourent à leur expression, & démontre ainsi la nécessité de la *Myologie*.

Ce que M. Sue publie actuellement, n'est que la première partie de son Ouvrage. Il ne donne dans ce moment que des Elémens d'Ostéologie. Il promet de publier la seconde & dernière Partie sur la Myologie, le plutôt que ses occupations le lui permettront.

L'exécution des planches que présente le volume que nous annonçons

eſt on ne peut pas plus ſatisfaiſante. Chaque Planche a une explication particulière & ſommaire, qui achéve de rendre l'ouvrage d'une tres-grande utilité pour les perſonnes qui, ſans faire une étude profonde de l'Anatomie, conſacrent cependant à cette ſcience quelques heures de loiſir, & pour les jeunes Artiſtes auxquels M. Sue le fils donne des Leçons publiques avec un ſuccès qu'il doit à ſon expérience dans cet enſeignement, & aux connoiſſances multipliées qu'il réunit ſur l'Anatomie conſidérée dans ſes rapports avec la Peinture & la Sculpture.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XII.

L'Influence de la Découverte de l'Amérique sur le bonheur du Genre-Humain; par M. l'Abbé Genty, *Censeur Royal, Correspondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris & de celle de Toulouse, Secrétaire perpétuel de la Société Royale d'Agriculture d'Orléans, Professeur Emérite de Philosophie au Collége Royal de la même Ville, & Secrétaire-Greffier de l'Assemblée Provinciale de l'Orléanois, avec une Carte & Figure, prix 3 liv. 12 s. br. A Paris, chez* Nyon *l'aîné & fils, Libraires, rue du Jardinet.*

PARMI les Compagnies Littéraires de la France, Monsieur, l'Académie

de Lyon se distingue par l'utilité & l'importance des Questions qu'elle propose. Dernièrement elle avoit excité les Auteurs à examiner si les voyages peuvent contribuer à perfectionner l'éducation, & nous venions de vous rendre compte du Discours éloquent & judicieux qui a répandu tant de lumières sur cet objet intéressant. L'influence de la découverte de l'Amérique, sur le bonheur du reste du monde, est un sujet infiniment plus vaste, plus philosophique, plus essentiel au bien de la Société, puisqu'il tient aux grands principes de morale & de Politique d'où dépend la prospérité des Empires; ces principes sont si oubliés, si méconnus des peuples modernes : la corruption des mœurs, & la dépravation des esprits qui en est la suite, ont enveloppé de ténébres si épaisses des notions si simples & si claires par elle-même, qu'on peut regarder comme un service rendu au Genre Humain, tout ce qui tend à les rappeller & à les mettre dans tout leur jour.

L'Académie de Lyon s'étoit bornée,

avec raison, aux Questions suivantes, qui embrassent toute l'étendue du sujet.

La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile ou nuisible au Genre-Humain ?

Si elle a été utile, quels sont les moyens d'en augmenter les avantages ?

Si elle a été nuisible, quels sont les moyens d'en diminuer les inconvéniens ?

M. l'Abbé Genty a jugé à propos de s'affranchir des entraves de ce plan, ou plutôt il y a fait entrer plusieurs autres Questions assez inutiles & dont la solution est si facile quelle ne demande aucune discussion. N'ayant pas dessein de concourir pour le prix, il ne s'est pas mis en peine d'examiner si la route tracée par l'Académie étoit la plus droite & la plus sûre, & s'il a eu tort de ne pas la suivre. « Ce point, » dit-il, se décidera de lui-même » par la comparaison de mon Ouvrage » avec le Mémoire qui sera couron- » né ». Sans attendre cette compa-

raiſon, on peut décider d'avance que M. l'Abbé Genty a noyé la Queſtion principale dans une foule d'acceſſoires uſés & devenus aujourd'hui des lieux communs. En voici la preuve.

Il examine d'abord, *ſi la découverte de l'Amérique pouvoit être utile à ſes anciens habitans*, & cela n'avoit pas beſoin d'être examiné. Si les Aventuriers qui ont fait cette découverte euſſent été des Philoſophes, des Sages, des hommes vertueux & ſenſibles épris de l'amour de l'Humanité, & non pas des brigands affamés d'or, & altérés de ſang; il eſt clair que l'arrivée des Eſpagnols dans ces climats inconnus pouvoit être très-utile à ſes malheureux habitans plongés dans l'ignorance, eſclaves de la ſuperſtition, expoſés à l'intempérie des ſaiſons & à tous les maux qu'entraîne la vie Sauvage; les Européens pouvoient, ſans doute, adoucir leurs ſort en leur donnant la connoiſſance de l'Agriculture & des Arts utiles; ils pouvoient éclairer leur eſprit par les principes de la Morale & de la Religion, & changer

en ſociétés d'hommes heureux ces hordes de barbares ſtupides & abrutis. Mais pouvoit-on s'attendre à trouver dans des chercheurs d'aventures & de tréſors, les Vertus des anciens Légiſlateurs ? Il ne réſulte donc rien de cette première queſtion, & il eſt évident que M. l'Abbé Genty ſe l'eſt propoſée à lui-même, moins pour y répondre que pour avoir occaſion de ſe jetter dans quelques détails qui ne ſont pas neufs ſur l'état où ſe trouvoient les Américains, lors de la découverte, & ſur les progrès qu'avoient déjà faits, dans la civiliſation, quelques uns de ces peuples, tels que les Mexicains & les Péruviens : l'Auteur des *Recherches ſur les Américains*, Robertſon, l'Abbé Raynal & pluſieurs autres Ecrivains ne laiſſoient preſque rien à dire à M. l'Abbé Genty ſur cette matière, d'ailleurs étrangère au ſujet.

La ſeconde queſtion eſt encore inutile & preſque dériſoire ; peut-on, en effet, demander ſérieuſement *ſi la découverte de l'Amérique a été utile ou nuiſible à ſes anciens habitans ?*

Des millions d'Américains massacrés dans les combats, expirans au milieu des plus cruels supplices ; les autres ensevelis tous vivans dans les entrailles de la terre, épuisés de travaux & de fatigues, réduits à la plus affreuse servitude ; voilà la réponse à une pareille question : M. l'Abbé Genty avoit-il donc besoin de se jetter dans des amplifications rebattues sur les cruautés des Européens, & sur leur infâme avarice : un Philosophe aussi distingué que lui, devoit-il s'amuser, dans un sujet aussi grave, à faire le Rhéteur ?

Une seule observation, au milieu de tous ces lieux communs, fixe l'attention du Philosophe. L'Auteur remarque judicieusement que la Religion Chrétienne, que des scélérats & des bandis vouloient faire servir de prétexte à leur barbarie, fut cependant la seule ressource des infortunés Américains ; il ne sera pas inutile de transcrire ici cette tirade, pour donner une idée de l'Eloquence de l'Auteur, & de la manière dont il a traité une question essentiellement Philosophique.

« Toi, que les cruels oppresseurs » du Nouveau-Monde ont si souvent » invoquée dans leur délire, pour » t'associer à leur barbarie & couvrir » de ton nom sacré les horreurs dont » ils étoient souillés ; toi, que des » esprits téméraires & aveuglés par » leur audace osent encore accuser » de tant de crimes, Religion, c'est » toi seule, qui a pris la défense des » infortunés Américains. Dès l'ori- » gine de leurs calamités, tu as » refusé tes secours salutaires & con- » solans aux hommes farouches, qui » les faisoient gémir sous un joug » de fer : tu as enflammé tes Mini- » stres d'un zéle ardent pour la cause » de l'Humanité. Les Apôtres de la » première Colonie Espagnole, les » Dominicains, remplis de ton es- » prit divin, ont combattu sous ton » égide : ils n'ont pas cessé d'em- » ployer le glaive de la parole, le » seul que tu leur aies confié, pour » dissiper les maximes d'une avarice » brutale & les prétentions d'un or- » gueil cruel & insensé. Les Temples » & les Places publiques ont retenti

» de leurs réclamations vigoureuſes
» contre les atteintes portées aux
» droits impreſcriptibles de la Nature.
» Ils ont par-tout fait entendre les
» menaces d'un Dieu vengeur du
» crime & protecteur de l'innocence.
» Leurs plaintes ont pénétré dans les
» Palais & au milieu des Conſeils
» des Rois : leurs cris ont rempli
» l'Europe d'indignation. Ils ont bravé
» les fureurs de la tyrannie & l'ont
» fait frémir dans l'attente de ſe
» voir arracher ſa proie. Ton triom-
» phe, ô Religion ſainte, étoit prêt
» d'éclater ; l'éloquence impétueuſe
» de Montéſino entraînoit tous les
» eſprits ; la charité brûlante de Las-
» Cazas embrâſoit tous les cœurs :
» les chaînes de l'eſclavage alloient
» être rompues ; le nom chéri de la
» Liberté, volant de bouche en bou-
» che, faiſoit luire, dans l'âme flé-
» trie des Indiens, quelques rayons
» d'eſpérance. Mais enfin les intérêts
» d'une Politique avide & inhumaine
» ont prévalu ſur tes bienfaits : les
» clameurs odieuſes de la cupidité
» ſont parvenues à étouffer ta voix,

» & la méchanceté des hommes a » remporté la victoire ».

Après avoir contemplé, avec horreur, les outrages faits à la Nature dans cette partie du monde; qu'il est doux pour l'homme sensible de pouvoir reposer ses yeux fatigués de carnages sur les heureuses peuplades du Paraguai, civilisées par les Missionnaires, & rassemblées à l'ombre des ailes de la Religion. Sur ce vaste théâtre de sang & d'horreur un peuple seul jouit de la paix & du bonheur, & c'est à la Religion qu'il est redevables de ses avantages.

« Toutes les conjectures de la po- » litique & de la malignité, sur les » projets orgueilleux ou intéressés des » Jésuites de nos jours, ne parvien- » dront jamais à obscurcir la gloire » des fondateurs & des premiers » Apôtres du Paraguai. Jamais je ne » croirai que des hommes, qui se » sont dévoués aux plus rudes fati- » gues, & privés de toutes les dou- » ceurs de la vie, pour arracher leurs » semblables à l'ignorance, à la su- » perstition & à la misère n'étoient

» que des fourbes dangereux & des
» tyrans avides. Laissons à l'envie
» le triste & odieux plaisir de répan-
» dre son venin sur les actions les
» plus héroïques & d'en ternir l'éclat
» par un souffle infecté : laissons aux
» âmes froides & incapables d'aucun
» effort de vrai courage, le soin pé-
» nible de sonder les replis les plus
» cachés des cœurs généreux, pour
» y découvrir des motifs d'ambition
» ou d'intérêt. Non, les sacrifices d'une
» charité ardente ne peuvent sortir
» que d'une source noble & pure ;
» non, les tendres sollicitudes de la
» bienfaisance ne sont pas de vaines
» chimères. Et, quand il seroit vrai
» que des sentimens si réels & si
» précieux ne sont que des illusions,
» il faudroit encore les chérir. Je sens
» que le plaisir le plus doux, le be-
» soin le plus pressant de mon cœur,
» c'est de croire à la Vertu ».

La découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ses nouveaux habitans ? C'est la troisiéme question que M. l'Abbé Genty se propose, & malheureusement cette question ren-

tre dans la première, & n'eſt pas plus ſolide. La découverte de l'Amérique ne pouvoit être utile pour les Eſpagnols, qu'autant qu'elle ſeroit utile aux Américains eux-mêmes : c'étoit en civiliſant ces peuples Sauvages, en les gouvernant par de ſages Loix, en développant la fécondité naturelle de leur terre, que l'Eſpagne pouvoit rendre cette conquête vraiment précieuſe pour elle.

« Mais, en comptant ainſi, dit fort » bien l'Orateur, parmi les ſources » du bonheur d'un peuple, les biens » même qu'il peut faire à une Na- » tion étrangère, ne dois-je pas » craindre d'exciter le ſourire dédai- » gneux de ces politiques, qui ne » trouvent les ſignes de la félicité » générale que dans des Etats de » Commerce, & qui ne ſavent peſer » les forces des Empires que dans la » balance des intérêts excluſifs? Je » repréſenterai à ces profonds Cal- » culateurs que les bonnes mœurs & » l'amour de la juſtice ſont le plus » ferme ſoutien des Etats, & qu'un » peuple vertueux eſt en même-tems

» laborieux & capable des plus grands
» efforts de courage. Je leur dirai
» que, même parmi nous, les claſ-
» ſes des citoyens qui ſont aſſujetties
» à des fonctions journalières de bien-
» faiſance, ont ſeules conſervé le
» dépôt des bons principes, & qu'elles
» ſeules ſe ſont défendues contre la
» dépravation générale. Au reſte,
» les Conquérans du Nouveau-Monde
» ont ſuivi une route oppoſée à celle
» que je viens d'indiquer. Au lieu
» d'enchaîner les peuples indigénes
» par les liens de la reconnoiſſance,
» d'un amour mutuel, ils leur ont
» impoſé un joug de fer: au lieu d'é-
» clairer leur raiſon & d'adoucir leurs
» mœurs, ils les ont abrutis & rendus
» féroces : au lieu de les combler de
» biens, ils les ont égorgés. Voyons
» s'ils ont pris pour eux-mêmes le
» chemin du bonheur, & ſi les nou-
» veaux habitans de cet hémiſphère
» ont eu lieu de s'applaudir d'y avoir
» formé des établiſſemens ».

L'Auteur commence à entrer dans ſon ſujet & devient beaucoup plus intéreſſant lorſqu'il examine la qua-

trième Question : *La Découverte de l'Amérique a-t-elle été utile à ses nouveaux habitans ?* Après avoir exterminé les habitans naturels de l'Amérique pour s'en assûrer la possession, les Espagnols s'y établirent ; &, au lieu de cultiver la surface de la terre pour en tirer les véritables richesses, ils ne s'occupèrent qu'à fouiller ses entrailles pour en arracher des richesses imaginaires ; mais comme les hommes ne vivent pas d'or, il furent obligés de tirer leur subsistance de l'Europe, & l'Espagne s'attribua le droit exclusif de leur vendre, à un prix excessif, les denrées dont ils avoient besoin, lors même que l'ardeur des Colons Américains pour l'exploitation des mines se fut ralentie & qu'ils commencèrent à tourner leurs vues vers le Commerce & l'Agriculture, le Conseil de Madrid qui vouloit toujours les tenir dans la dépendance, dirigea leur activité naissante vers des objets de luxe & d'agrément, tels que le Cacao, le Sucre, l'Indigo, la Cochenille & le Tabac ; la culture de la Vigne & de l'Olivier fut

sévèrement défendue ; on empêcha l'établissement des Manufactures utiles, & le Commerce extérieur des Colonies, accablé d'entraves de toute espéce, se fit constamment à leur désavantage. D'immenses territoires étoient réservés pour la Couronne; les autres terres étoient distribuées à un petit nombre de Courtisans qui en consommoient le revenu à Madrid; joignez à ces abus le nombre prodigieux de Moines & de Couvens, un gouvernement oppresseur & tyrannique, une guerre continuelle & insestine entre les différentes classes de l'Etat, un luxe effréné, mais purement de faste & d'ostentation, en un mot, tous les petits moyens qu'une politique fausse & timide peut employer pour étouffer l'émulation & l'industrie, & vous aurez une idée du sort des Colonies Espagnoles. Pour mettre le comble à tant de maux, les Flibustiers portèrent la désolation & le ravage sur les terres des nouveaux Conquérans de l'Amérique.

« Ces Aventuriers extraordinaires,

» qui, par un mêlange bizarre d'héroïsme & de brutalité, ſavoient pratiquer les plus hautes Vertus au milieu des forfaits les plus révoltans ; ces hommes dignes à-la-fois de l'admiration & de l'exécration de tous les ſiécles, comptoient parmi les motifs de leurs ravages, le plaiſir de rendre à la Nation Eſpagnole tous les maux dont elle avoit accablé les peuples de l'Amérique. Jamais le beſoin des commotions fortes n'avoit encore ſi violemment agité le cœur de l'homme ; jamais le mépris de la vie ne lui avoit inſpiré une telle audace ; jamais l'énergie du courage n'avoit autant multiplié ſes forces naturelles ; jamais l'amour de la gloire & de l'indépendance joint au goût effréné de la licence & du brigandage ; jamais la ſoif des richeſſes & du ſang humain n'avoient encore répandu ſur la terre une telle épouvante, ni engendré des effets ſi prodigieux.....

» Les Flibuſtiers ſont un fléau né de la découverte de l'Amérique. Une

» telle écume ne pouvoit se former
» que dans les Isles abandonnées,
» & loin de l'œil sévère de la Justice;
» une telle rage ne pouvoit s'allu-
» mer qu'à la vue des trésors du
» Nouveau-Monde. Ces richesses
» funestes sembloient être un poison
» mortel pour tous ceux qui avoient
» le malheur de les toucher ou de
» les voir. Elles avoient causé la perte
» des Indiens; plus cruelles que le
» fer, elles les avoient vengés en
» avilissant la postérité de leurs vain-
» queurs : après avoir été l'aiguil-
» lon des crimes des Flibustiers, elles
» servoient d'aliment à leurs infâmes
» débauches, & les replongeoient
» bientôt dans la plus affreuse mi-
» sère (1). En les exposant à tous
» les genre de fatigues & de dangers,
» & à des alternatives si fréquentes
» & si extrêmes, elles les rendoient
» les plus infortunés des hommes.
» Quel bonheur, en effet, pouvoit
» entrer dans l'âme inhumaine &

(1) *Opulentia paritura mox egestatem.*
FLORUS.

» grossière de ces scélérats ? Ils se bai-
» gnoient sans cesse dans le sang ;
» ils fouloient aux pieds toutes les
» Loix de la Nature ; pouvoient-ils
» en goûter les douceurs & les bien-
» faits ? En rassemblant dans un jour
» toutes les jouissances réservées à
» une longue vie, ils ne recueilloient
» que l'amertume, qui accompagne
» l'abus excessif des plaisirs. Ils n'é-
» prouvoient jamais que les trans-
» ports d'une joie barbare ; & leurs
» clameurs dans le partage des dé-
» pouilles des Espagnols ressem-
» bloient au rugissement du Lion
» affamé, ou au cri féroce du Léo-
» pard, à la vue de sa proie ».

Les Colonies Angloises & Fran-çoises dans l'Amérique ont été moins malheureuses, quoique leur Commerce ait été gêné & affoibli par des impôts & des Loix prohibitives ; mais une autre cause qui s'oppose constamment à la prospérité de la plupart des Colonies de l'Amérique, & sur-tout de celles des Antilles, c'est que la terre n'y est cultivée que par des Esclaves. L'Auteur s'éléve à ce sujet

avec beaucoup de force contre la Traite des Négres ; il eſt difficile de plaider la cauſe de l'Humanité avec plus d'éloquence ; & tout ce morceau, quoique long & diffus, fait autant d'honneur au cœur de M. l'Abbé Genty, qu'à ſon eſprit : la matière, il eſt vrai, n'eſt pas neuve ; mais on ne ſçauroit trop répéter, trop inculquer des vérités auſſi eſſentielles pour le bonheur des hommes, & peut-être que les Philoſophes réclameront encore long-tems contre ce préjugé fondé ſur l'avarice, avant de pouvoir le détruire ; déjà cependant les Etats-Unis d'Amérique ont donné à toutes les autres Colonies un rare exemple de juſtice & d'humanité qui peut-être un jour ſera ſuivi. N'eſt-il pas étrange que des hommes nés dans une patrie & dans une Religion qui proſcrit l'eſclavage, ſe croyent affranchis de toutes les Loix divines & humaines, parce qu'ils ſont à deux mille lieues de leur pays & s'imaginent avoir le droit d'aſſervir leurs ſemblables, parce qu'ils different d'eux par la couleur ? Les Peuples les

plus éclairés & les plus polis de l'Antiquité, les Grecs & les Romains ont fait à l'Humanité le même outrage; il semble que ces fiers Républicains, qui portoient avec tant d'orgueil le titre de Citoyens, n'auroient jamais pu être réduits par l'indigence à servir leurs concitoyens, & qu'ils auroient eux-même rougi d'être servis par des hommes qui partageoient avec eux le pouvoir législatif, & comme on ne peut se passer de Domestiques dans la Société, il leur sembloit plus naturel & plus convenable d'être servis par des Esclaves déjà dégradés de la dignité d'homme & de citoyen. L'esclavage dérivoit chez eux du droit de la guerre, qui soumet le foible au fort, & le vaincu au vainqueur. Le spectacle continuel de l'humiliation des Esclaves étoit pour ces peuples guerriers un aiguillon propre à exciter la valeur; il leur apprenoit qu'il falloit vaincre ou mourir. Une tache éternelle de la Législation de Lycurgue, & de l'admirable gouvernement de Sparte, est la servitude des Ilotes qui labouroient

pour eux la terre, & n'en étoient pas mieux traités, que ne le sont les Négres par les Colons Américains; c'est la Religion tant décriée par nos modernes Philosophes qui a rétabli l'Humanité dans ses droits, qui a ordonné au riche orgueilleux a respecter dans le pauvre qui le sert, un homme & un frère.

Après avoir déploré le sort des Colonies Américaines, l'Auteur jette un œil satisfait sur l'état actuel des Anglois établis dans l'Amérique Septentrionale, & qui viennent de se soustraire au despotisme de leur Métropole.

« Voilà donc, s'écrie-t-il, au sein » de l'Amérique près de trois mil- » lions d'hommes heureux & libres, » robustes & vertueux. Leurs cœurs » ont encore leur pureté native, & » ne connoissent ni les froides jouis- » sances de la vanité, ni les rafine- » mens de la molesse, ni les sédu- » ctions des arts corrupteurs. Ils ont » parmi eux des guerriers magnani- » mes, des hommes d'Etat, des » Législateurs, des Philosophes. Tous

» ces génies tutélaires veillent au
» maintien de la force publique, à
» l'obſervation des Loix & à la con-
» ſervation des mœurs : ils font
» reſpecter la nation au dehors &
» les droits de l'Humanité & de la
» Juſtice au dedans : ils inſpirent, par
» leurs préceptes & par leurs exem-
» ples, l'amour de la concorde &
» de l'égalité, le goût de la modé-
» ration & des plaiſirs de la Nature,
» les Vertus douces & paiſibles,
» qui embelliſſent la vie. Les terres,
» qui reſtent encore à défricher,
» offrent un champ immenſe à la
» population, dont les progrès ſont
» ſi rapides dans ces climats qu'elle
» ſe double tous les vingt-cinq ans,
» lorſqu'elle n'eſt point arrêtée par
» des déſordres politiques. Quelle
» perſpective raviſſante, & que l'œil
» contemple avec délices les hautes
» deſtinées, qui ſemblent réſervées
» à ce peuple généreux ! Puiſſe-t-il
» par ſes Vertus & par ſon bonheur
» conſoler un jour l'Humanité des
» flétriſſures de l'eſclavage & des
» vengeances terribles que le ciel a

» fait éclater sur les Conquérans de » l'Amérique & sur ſes nouveaux » habitans! Puiſſe-t-il par ſa puiſſance » & ſon activité, réveiller les colo- » nies Eſpagnoles & Portugaiſes du » ſommeil léthargique qui les acca- » ble, & diſſiper la langueur funeſte » qui enchaîne tous les principes de » la fécondité dans les campagnes » les plus fertiles de l'univers! Puiſſe- » t-il, par les relations immenſes de » ſon commerce, donner une nou- » velle valeur aux productions de » notre ſol & de notre induſtrie, » & faire oublier à l'Europe les fruits » amers, qu'elle a recueillis de la » découverte de l'Amérique ».

Cinquiéme Queſtion : *La Découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à l'Europe?* Voilà l'Auteur rentré dans les poſſibilités. L'intérêt dès-lors eſt interrompu & le ſujet languit : après avoir montré combien l'Amérique a été funeſte à ſes propres Colonies, il falloit tout de ſuite entrer dans le détail des maux qu'elle a faits à l'Europe. Toutes les queſtions où M. l'Abbé Genty exa-

mine le possible sont également vicieuses & frivoles : *La Découverte de l'Amérique pouvoit-elle être utile à ses anciens habitans? Pouvoit-elle être utile à ses nouveaux habitans? Pouvoit-elle être utile à l'Europe?* Ces trois questions n'en font qu'une. Car si la découverte de l'Amérique pouvoit être utile à ses anciens habitans, il en résulte nécessairement qu'elle pouvoit être utile à ses nouveaux habitans & à l'Europe. Ces trois possibilités sont trop évidentes pour les mettre en problême; mais ce sont des possibilités morales, & si difficiles à réaliser qu'il ne faut jamais argumenter sur un fonds aussi chimérique : il est possible, sans doute, que de vastes Monarchies soient composées d'hommes sages, bons & vertueux; que tous les Conseils des Rois se règlent toujours par les principes de la Raison, de la Justice & de l'Humanité; mais cela n'arrivera jamais, & s'amuser à rechercher quel seroit, dans cette supposition chimérique, l'état des choses, c'est bâtir un

édifice en l'air. Il vaut beaucoup mieux examiner ce qui a été, ce qui eſt, que ce qui peut ou pourroit-être : paſſons donc à la ſixiéme queſtion où l'Auteur ſe demande à lui-même ſi *la Découverte de l'Amérique a été utile à l'Europe.* J'ignore pourquoi M. l'Abbé Genty a cru devoir reſtreindre, en effet, le ſujet propoſé par l'Académie de Lyon, quoiqu'il l'ait étendu, en apparence, en multipliant les queſtions. L'Académie demandoit ſi la découverte de l'Amérique a été utile ou nuiſible au *Genre-Humain.* Pourquoi l'Auteur borne-t-il le Genre-Humain à l'Amérique & à l'Europe? Il eſt vrai qu'en parlant aſſez au long des Négres, il s'eſt auſſi occupé du ſort de l'Afrique; mais cet article eſt une digreſſion que l'énoncé de la queſtion ne promettoit pas. Il ſemble qu'il eût été plus convenable de tracer d'abord un tableau énergique & rapide des changemens & des révolutions opérés dans le reſte du monde par la découverte de l'Amérique, & chercher enſuite ſi ces changemens

changemens & révolutions avoient été utiles ou nuisibles au Genre-Humain, ce plan plus simple, plus net, moins susceptible de déclamations & de lieux communs, étoit bien plus propre à éclaircir cette importante question.

Revenons à l'Europe; il n'est pas douteux que la découverte de l'Amérique ne lui ait été très-funeste, parce qu'elle y a introduit le luxe, l'excessive inégalité des fortunes & la corruption des mœurs, & qu'elle a donné à toutes les passions contraires à l'ordre social, un prodigieux dégré d'activité. L'Espagne qui sembloit devoir recueillir le plus grand fruit de cette découverte, fut dépeuplée, appauvrie, ses fertiles campagnes restèrent incultes; l'affoiblissement du caractère national, l'oisiveté, la débauchée des dissipations insensées, voilà les avantages qu'elle tira de ses Conquêtes; une indigence honteuse devint bientôt le partage d'une nation qui possédoit des mines du Mexique & du Pérou; tout l'or de l'Amérique passa dans les mains des

peuples industrieux de l'Europe; le Propriétaire de ces immenses trésors, (Philippe II) fit, à la face de l'Europe, la plus honteuse banqueroute; & ces métaux précieux, signes de la richesse, devinrent même si rares en Espagne, que le Comte d'Olivarès, premier Ministre, fut réduit à faire de la fausse monnoie: exemple mémorable qui doit apprendre à tous les Peuples que l'Industrie & l'Agriculture sont les mines les plus riches, & les seules inépuisables; & qu'avec beaucoup d'or, on peut être pauvre. La République de Hollande est, peut-être, le seul pays de l'Europe à qui la découverte de l'Amérique a été utile, parce que c'est le seul pays où l'on sache allier le Commerce avec la frugalité, les richesses avec la simplicité, & l'opulence avec l'industrie. L'or de l'Amérique a été pernicieux à tous les autres Peuples; il a bouleversé toutes les têtes, exalté les passions des Souverains & des particuliers, & les a entraînés dans les plus folles entreprises: c'est l'or de l'Amérique qui a fourni à quel-

ques despotes de nouveaux moyens d'opprimer les hommes, de fomenter des ligues, de semer la discorde ; c'est lui qui leur a inspiré l'absurde & affreux projet de la Monarchie universelle. C'est l'or de l'Amérique qui a corrompu les cœurs; anéanti la bonne-foi & la vertu en Europe, en allumant la cupidité, en mettant un prix trop haut au crime & à la perfidie ; c'est l'or de l'Amérique qui a soufflé dans tous les esprits, la manie des Conquêtes, qui a mis les Rois dans la nécessité d'entretenir ces nombreuses armées qui épuisent, au sein même de la paix, les Nations les plus opulentes : enfin c'est l'or de l'Amérique qui a fait éclore, l'art ténébreux de la Finance, les emprunts publics, l'agiotage, & réduit en spéculations de banquier, les plus sublimes Conseils de la politique.

« Ne parlons point, dit l'Auteur, » de ce levain funeste, dont les Européens n'avoient point encore » connu les atteintes, avant d'avoir » porté leurs pas dans le Nouveau-» Monde. Quoique cette maladie

» terrible ait paru d'abord menacer » le Genre-Humain de corrompre » & de dessécher toutes les sources » de la vie, quoique ses ravages » suffisent peut-être seuls pour con- » trebalancer tous les avantages de » la découverte de l'Amérique; ne » nous prévalons pas d'un moyen » trop victorieux, mais qui doit rester » enséveli dans le silence. Ne décou- » vrons point une plaie, qui afflige » & fait rougir la Nature, & jettons » un voile sur la honte de l'Hu- » manité ».

Les possessions des Anglois & des François en Amérique ont été, pour ces deux peuples, une source de guerres sanglantes & ruineuses. Il y a quelques années qu'un Publiciste comparoit nos Isles à une Ferme qui seroit brûlée tous les deux ou trois ans, & qu'on seroit obligé de rebâtir chaque fois. Les réflexions de l'Auteur sur l'ambition & l'avidité des Anglois sont très-judicieuses, & méritent d'être citées.

« Quel est donc le résultat de ces » vastes combinaisons de Commerce,

» qui embraſſoient l'Univers entier?
» Que ſont devenus ces tréſors iné-
» puiſables, attirés dans la Tamiſe
» de toutes les régions de la terre?
» Où vint aboutir cet appareil for-
» midable, qui portoit d'un pôle à
» l'autre la gloire & la terreur du
» nom Anglois? Pourquoi cette fière
» nation ſe voit-elle tout-à-coup
» déchue de ſes eſpérances & dé-
» pouillée du diadême? Elle n'a man-
» qué ni d'activité, ni de courage,
» ni de citoyens dévoués, ni de
» braves Défenſeurs. Elle ne s'eſt
» point endormie ſur ſes trophées,
» ni amollie au ſein de la victoire:
» elle n'a point eu à gémir ſur de
» longs revers, ni ſur un grand
» nombre de défaites. Quand ſes
» entrailles ſe déchiroient, quand
» ſes membres ſe ſéparoient du tronc,
» elle conſervoit encore une con-
» tenance impoſante & terrible: elle
» étonnoit encore le monde. Ce n'eſt
» qu'à ſa politique orgueilleuſe &
» mercantille, qu'elle doit attribuer
» tous ſes malheurs: ils ſont le fruit
» de l'enflure de ſa puiſſance, de ſes

» guerres, de son Commerce, des
» succès même qui ont couronné ses
» entreprises.

» Qui pourroit évaluer les sommes
» énormes, que lui ont coûtées les
» trois dernières guerres? Elle s'est
» attirée la première par son Com-
» merce de contrebande, dans les
» Colonies de l'Espagne. Elle n'a
» entrepris la seconde, que pour s'em-
» parer seule de toute la traite des
» fourrures & pour mettre obstacle
» à la prospérité de nos Antilles,
» qui étoient depuis long-tems l'ob-
» jet de sa jalousie. La troisiéme,
» qui fut pour elle un source de tant
» d'amertume & de regrets, n'est
» qu'une suite nécessaire des dépen-
» ses & des triomphes des deux
» précédentes. Celle des trois qui
» la couvrit de gloire, fit monter
» sa dette publique presque de deux
» milliards : & dans ce Traité de
» Paix, à jamais célébre dans ses
» annales, où elle prescrivoit des
» Loix avec tant de hauteur, elle
» dictoit elle-même l'arrêt qui de-
» voit la faire descendre du trône,

» lui arracher l'empire de la mer.
» Si, à cette époque brillante, elle
» n'eût pas été aveuglée par son
» orgueil, n'auroit-elle pas senti l'é-
» puisement de ses forces intérieures?
» Auroit elle eu l'imprudence de pro-
» voquer, par des conditions humi-
» liantes, la vengeance d'un ennemi,
» qui n'étoit abbattu que par les
» circonstances du moment & qui
» devoit bientôt recouvrer sa force
» & son courage? Si elle n'eût pas
» été écrasée sous le poids de sa
» dette publique, auroit-elle com-
» blé la mesure de l'oppression en-
» vers ses Colonies par des impôts
» arbitraires & intolérables? Si elle
» n'eût pas été dans un état désef-
» péré, même après ses triomphes,
» se seroit-elle exposée à perdre son
» bras droit, ce bras qui lui assuroit
» la victoire, pour conserver le corps
» & lui redonner quelque vigueur »?

La découverte de l'Amérique a étendu le Domaine des Sciences & des Arts; elle a contribué à perfectionner l'Histoire Naturelle, la Botanique, la Géographie, l'Astronomie,

la Navigation. Elle a donné au Commerce une nouvelle activité : nous lui devons le Quinquina, le Sucre, la Cochenille; voilà ce qu'elle nous a donné en échange de nos Vertus & de nos Mœurs.

Cette partie de l'Ouvrage de M. Genty est, sans contredit, la plus solide & la plus intéressante, & le fond de la question y est bien traité; mais le septiéme & dernier article où l'Auteur examine les moyens d'augmenter les avantages & de diminuer les inconvéniens de la découverte de l'Amérique, n'est pas, à beaucoup près, aussi satisfaisant. Il est vrai qu'il s'est proposé un objet trop vaste, & que l'Académie de Lyon avoit prudemment restreint: l'Orateur, suivant le parti qu'il avoit pris dans la solution du problême, devoit chercher les moyens où d'augmenter les avantages, ou de diminuer les inconvéniens de la découverte de l'Amérique : pourquoi M. l'Abbé Genty se charge-t-il de cette double tâche, lui dont tout le discours tend à prouver que la

découverte de l'Amérique a été nuisible? Les avantages qu'elle a procurés sont si frivoles, que ce n'est pas la peine de chercher les moyens de les augmenter; il falloit donc se borner à chercher les moyens d'en diminuer les inconvéniens: ce travail n'étoit encore que trop considérable; ou, pour mieux dire, il étoit inutile de l'entreprendre; c'est comme si l'on proposoit de chercher les moyens de réformer l'esprit général de l'Europe. Ce changement n'est pas du ressort de la Philosophie; il n'y a qu'une grande révolution morale & Physique qui puisse l'opérer. Il n'est pas étonnant que l'Auteur se soit jetté dans des discussions vagues, & qu'il ait mis beaucoup de désordre & de confusion dans ses idées. Pour procéder nettement, il falloit déterminer, d'une manière bien précise, les inconvéniens causés par la découverte de l'Amérique, avant de chercher les moyens de les diminuer. Ces inconvéniens sont la manie des Conquêtes, le luxe, la cupidité, la corruption des mœurs; il falloit, s'il est possible,

indiquer des remédes à ces maux; il falloit établir les véritables bâses de la prospérité publique, remonter aux grands principes de la politique & montrer combien, sur le grand art de gouverner les hommes, notre maniere de penser differe de celle des Anciens. Les Législateurs de la Gréce & de Rome faisoient consister la force & la prospérité de l'état dans la Vertu & dans les bonnes mœurs; nous la plaçons nous dans le luxe, le Commerce & les Arts. Ils croyoient que le bonheur de l'homme dérivoit naturellement du développement de ses facultés morales & Physiques, de ses rapports avec ses semblables, de sa fidélité à remplir les devoirs d'homme, d'époux, de pere, d'ami, de citoyen; nous croyons nous que le bonheur est dans les plaisirs des sens, dans la jouissance des aises & des commodités de la vie; toutes leurs institutions tendoient à écarter du peuple tout ce qui pouvoit irriter les passions & à le mettre dans l'heureuse nécessité d'être vertueux; notre politique, au contraire, s'oc-

supe du soin de rassembler autour des citoyens tout ce qui peut enflammer l'imagination, allumer la cupidité, flatter l'orgueil, inspirer le goût des plaisirs, exciter des dépenses extraordinaires. C'est ce qui s'appelle, en termes spécieux, favoriser le Commerce & l'industrie. Les vices sont pour nous des branches de Commerce. Les Anciens étoient persuadés qu'un état est riche quand il est bien cultivé, quand les richesses y sont distribuées dans une juste proportion, & que les moyens de subsistance ne manquent à aucun citoyen. Nous jugeons, nous de la richesse d'un Etat par la grande quantité de signes qui se trouvent rassemblés dans un petit nombre de mains, par les immenses fortunes & les dépenses extravagantes de quelques particuliers qui ont tout, tandis que le reste de la Nation n'a rien.

Ensuite il eut fallu faire sentir, ce qui étoit très-facile, que la politique des anciens étoit fort supérieure à la nôtre, & que leurs idées sur le bonheur public & particulier étoient

beaucoup plus conformes à la Nature & à la Vérité. A la suite de cette discussion se seroient présentés naturellement les moyens de diminuer & même de faire absolument disparoître les inconvéniens de la découverte de l'Amérique. Que les gouvernemens modernes adoptent les principes d'Administration des anciens Législateurs; que leur principale attention se tourne du côté des mœurs; qu'ils abandonnent leur politique financière & mercantile; qu'ils donnent la préférence aux Arts utiles sur les arts d'agrément; qu'ils ne cultivent le Commerce qu'autant qu'il est nécessaire pour faire fleurir l'Agriculture, véritable source de toutes richesses; qu'ils répriment le luxe, & la cupidité, qu'ils dirigent l'industrie vers le bien public, & qu'elle ne soit plus bornée à satisfaire la vanité, & à fomenter les vices; qu'ils fassent une répartition plus égale des fortunes & des hommes sur toute l'étendue de leur territoire; qu'ils cherchent à diriger la population en multipliant les moyens de subsistance,

nés à l'& l'on verra s'évanouir tous les maux
faire qu'à produits l'or de l'Amérique :
prétendu au lieu de suivre cette marche, M.
s de de l'Abbé Genty s'est répandu en vaines
lumen déclamations : il débute par des ré-
ns de flexions très-hazardées sur la situa-
tion actuelle de l'Europe. Selon lui
alors le monde ne fait que de sortir de
ation l'enfance ; tous les grands événemens
leur de l'Histoire Ancienne, les étonnan-
du tes révolutions que l'Univers a éprou-
ver vées ressemblent aux crises du tem-
cara pérament qui annoncent l'adolescence, & la découverte de l'Amérique n'est qu'une violente secousse qui doit conduire le Genre-Humain à sa virilité. Rendu à lui-même après les écarts d'une jeunesse orageuse, il va s'attacher enfin à la Raison & à la Vérité. La Philosophie se fait jour à travers tous les obstacles ; la raison universelle va se perfectionner. « Ils » ne sont plus ces tems ténébreux » où la Vérité captive gémissoit dans » le cœur d'un petit nombre de sages. » Les deux Mondes vont s'éclairer » de plus en plus, & se concerter » sur les moyens d'augmenter mu-

beaucoup plus conformes à la Nature & à la Vérité. A la suite de cette discussion se seroient présentés naturellement les moyens de diminuer & même de faire absolument disparoître les inconvéniens de la découverte de l'Amérique. Que les gouvernemens modernes adoptent les principes d'Administration des anciens Législateurs; que leur principale attention se tourne du côté des mœurs; qu'ils abandonnent leur politique financière & mercantile; qu'ils donnent la préférence aux Arts utiles sur les arts d'agrément; qu'ils ne cultivent le Commerce qu'autant qu'il est nécessaire pour faire fleurir l'Agriculture, véritable source de toutes les richesses; qu'ils répriment le luxe, & la cupidité, qu'ils dirigent l'industrie vers le bien public; & qu'elle ne soit plus bornée à satisfaire la vanité, & à fomenter les vices; qu'ils fassent une répartition plus égale des fortunes & des hommes sur toute l'étendue de leur territoire; qu'ils encouragent la population en multipliant les moyens de subsistance,

& l'on verra s'évanouir tous les maux qu'a produits l'or de l'Amérique : au lieu de suivre cette marche, M. l'Abbé Genty s'est répandu en vaines déclamations : il débute par des réflexions mal-hazardées sur la situation actuelle de l'Europe. Selon lui le monde ne fait que de sortir de l'enfance ; tous les grands événemens de l'Histoire Ancienne, les étonnantes révolutions que l'Univers a éprouvées ressemblent aux crises du tempérament qui annoncent l'adolescence ; & la découverte de l'Amérique n'est qu'une violente secousse qui doit conduire le Genre-Humain à sa virilité. Rendu à lui-même après les écarts d'une jeunesse orageuse, il va s'arracher enfin à la Raison & à la Vérité. La Philosophie se fait jour à travers tous les obstacles ; la raison universelle va se perfectionner. « Ils » ne sont plus ces tems ténébreux » où la Vérité captive gémissoit dans » le cœur d'un petit nombre de sages. » Les deux Mondes, vont s'éclairer » de plus en plus, & se concerter » sur les moyens d'augmenter mu-

» tuellement leur bonheur.... Comment pourroit-on condamner au » silence le citoyen zélé pour le bien » général, quand il s'élève un concert de voix, qui accompagnent & » fortifient la sienne ? L'homme puissant, qui abuseroit de son pouvoir pour le punir, commettroit un » crime inutile ; & l'opinion publique a pris trop d'empire pour ne » pas résister à toutes les forces humaines. Le vrai Philosophe dont » on voudroit étouffer la voix, n'auroit qu'à frapper du pied la terre, » il en feroit sortir mille vengeurs » de la Justice & de l'Humanité ».

Voilà du réchauffé des Discours Académiques ; voilà du fanatisme ; voilà des vues fausses ; comment M. l'Abbé Genty avec ses talens & ses lumières, n'a-t-il pas dédaigné de se rendre l'écho des illuminés & des enthousiastes de la Philosophie moderne ? Comment peut-il s'appercevoir des traces de virilité & de perfection, où les sages ne voyent malheureusement que des marques de décrépitude & de décadence ? Nos

sottises ne sont pas les mêmes que celles de nos Ancêtres; mais elles annoncent moins de vigueur, moins de caractère, &, si on peut le dire, elles sont moins conséquentes. Nous avons changé de préjugés; mais ceux dont nous sommes engoués aujourd'hui sont plus dangereux, plus destructeurs, plus contraires à l'ordre social & au bien public, que ceux qu'on a tant reprochés à nos Pères. Où sont-elles donc ces grandes vérités qu'on ne retient plus captives? Où sont ces lumières nouvelles dont notre siécle est éclairé? Quels sont ces modernes oracles qui révélent aux nations des secrets jusqu'alors ignorés? Quels sont ces Philosophes courageux dont la voix ne peut être étouffée par l'homme puissant. Je suis sûr que M. l'Abbé Genty n'oseroit les nommer. J'ai souvent invité les Déclamateurs de cette espéce à citer une seule découverte en morale & en politique qu'on puisse vraiment attribuer à notre siécle; une seule vérité intéressante pour la société qui ne soit pas dans Fénelon, dans la

Bruyère, dans la Fontaine, dans Molière, dans Bossuet, & dans les Auteurs des siécles précédens. Jusqu'à ce que ces Prophètes pieux, descendus de leur trépied, puissent articuler, de sens-froid, quelque preuve claire & précise; je persisterai à regarder leurs diatribes comme un pur galimathias. Ce ne sont pas, sans doute, les lumières qui nous manquent; nous avons recueilli toutes les observations des siécles précédens; mais nous les avons obscurcies & défigurés par nos erreurs. Quand même nos esprits seroient aussi eclairés qu'on le prétend, qu'en résulteroit-il pour le bien Public, si nos âmes sont dégradées, & nos cœurs corrompus? Qu'importent de beaux discours; quand les actions n'y repondent pas. Est-ce au sein de la molesse, de la corruption, du luxe & des plaisirs frivoles de toute espéce qu'il faut espérer que la raison universelle se perfectionnera? Les hommes ont-ils donc besoin de tant de lumières & de raisonnemens pour être bons, honnêtes & courageux? Est-ce à ses

lumières que Sparte a du les Vertus qui nous étonnent ? L'héroïsme ses anciens Romains avoit-il sa source dans leurs lumières ? Lorsque les Grecs ont été dégradés & asservis, ils étoient bien plus éclairés, bien plus Philosophes que lorsqu'ils vainquirent les Perses à Marathon : Rome étoit pleine de Rhéteurs & de Sophistes, lorsqu'elle courba la tête sous le joug le plus honteux ; qu'on ne nous parle donc pas de lumières & de Philosophie, mais de vertus & de mœurs ; ce n'est pas l'esprit, c'est le cœur qui détermine les actions des hommes ; un sens droit, une âme ferme valent bien mieux que de vaines sciences qui trop souvent nous égarent : ce n'est presque jamais la connoissance du bien qui nous manque ; c'est la volonté & la force de le pratiquer.

M. l'Abbé Genty n'a pu se dissimuler à lui-même qu'on pouvoit le soupçonner d'avoir voulu justifier & encourager l'audace des Ecrivains de nos jours, aussi a-t-il soin de s'écrier : *Loin de nous ces Ecrivains téméraires*

qui ne connoiſſent point de frein, qui attaquent ſans pudeur tout ce qui doit être l'objet de la vénération des peuples..... Loin de nous ces faux ſages qui ſe diſent les citoyens de l'univers, qui décorent leur froid égoïſme du nom chéri de l'Humanité..... Loin de nous ces Cyniques modernes qui étendent la liberté d'agir & de penſer juſqu'à arracher le voile de la pudeur.... Loin de nous ces Sceptiques dangereux qui ne recueillent de la comparaiſon des Loix & des coutumes des peuples qu'une incertitude univerſelle ſur la diſtinction du Juſte & de l'Injuſte..... Loin de nous ces nouveaux Eroſtrates qui voudroient réduire en cendres l'édifice ſacré de la Religion..... Loin de nous ces orgueilleux Sophiſtes qui portent un œil ſcrutateur ſur la Majeſté divine, &c. &c. Malheureuſement ces Ecrivains que l'Auteur éloigne de lui avec tant d'horreur & de mépris, ſont préciſément les grandes lumières de notre ſiécle; ce ſont-là les grands Philoſophes qui ont *donné à l'eſprit humain de nouvelles ſecouſſes*, & dont on n'a pu *étouffer la voix*:

qu'il s'accorde donc avec lui-même & qu'il prenne un parti.

Il paroît faire un grand fond sur les sciences exactes & sur les vérités géométriques; mais elles n'ont aucune influence sur la morale & sur la politique; il leur attribue l'extinction du fanatisme religieux, qui n'a pas d'autre cause que l'indifférence pour la religion qui lui a succédé. Il fait des vœux ardens pour l'abolition de la Traite des Négres, & ces vœux sont ceux d'un ami de l'Humanité: il trace dans son imagination exaltée, un chimérique tableau de la grandeur & de la prospérité des Etats-Unis d'Amérique, & il semble ignorer que le luxe introduit par le Commerce, commence déjà à corrompre les Colons, & que le mépris qu'ils ont témoigné pour les avis du Sage *Mably*, sont un préfage de leur décadence. Il conseille aux Espagnols & aux Portugais de ne pas trop compter sur leurs mines; de se tourner vers l'Agriculture & les Arts utiles; de délivrer le Commerce de leurs Colonies, des

entraves ſous leſquelles il gémit. Le Conſeil eſt excellent; mais en général l'Auteur, dans cette dernière partie, indique, d'une manière trop vague & trop ſuperficielle, les moyens de diminuer les inconvéniens de la découverte de l'Amérique.

Le défaut capital de cet Ouvrage eſt la prolixité, l'emphâſe & la déclamation. Les bons principes de morale & de politique qu'il renferme, ſont étouffés ſous un amas de figures de Rhétorique & de lieux communs. C'eſt un tiſſu d'amplifications couſues enſemble, plutôt qu'un Traité Philoſophique; mais ſi ce n'eſt pas toujours l'Ouvrage d'un homme de goût, c'eſt du moins celui d'un bon citoyen, d'un ami de la Vertu & de l'Humanité, & il mérite d'être diſtingué par l'étendue des connoiſſances, les ſentimens honnêtes & les vues ſaines qu'il offre au public.

Je ſuis, &c.

LETTRE XIII.

Les Helviennes, ou Lettres Provinciales Philoſophiques. Nouvelle Edition, cinq vol. in-12. *A Paris, chez* Briand, *Libraire, quai des Auguſtins.*

Les deux volumes nouveaux que je vous annonce ſont la ſuite & le complément d'un ouvrage important dont je vous ai déjà entretenu plus d'une fois. Je n'en connois point qui ſoit auſſi propre à dévoiler le charlataniſme & l'impoſture de nos ſoidiſans Philoſophes. Leurs contradictions, leurs abſurdités y ſont miſes dans le plus grand jour. Pour les combattre, l'Auteur emploie tour-à-tour & avec un égal ſuccès, les armes de la Raiſon & celles du Ridicule.

Dans les deux premiers volumes, il s'étoit attaché à expoſer & refuter

les ridicules systêmes qu'ils ont essayé successivement d'opposer au récit de Moyse sur la Création ; dans les deux suivans, il a dévoilé & combattu leur Métaphysique ténébreuse. Les deux nouveaux tomes, qui paroissent aujourd'hui pour la première fois, sont destinés à l'exposition & à la réfutation de leurs principes sur la Morale. Comme cette partie de son Ouvrage étoit la plus importante, il paroît que l'Auteur y a apporté plus de soins. Car le style m'en a paru encore plus nerveux & plus soigné que ceux des volumes précédens, qui cependant ont mérité les suffrages du Public, & dont l'édition est depuis long-tems épuisée. Il les a fait réimprimer, ensorte que ceux qui n'ont aucune partie de son Ouvrage, puissent l'acheter complet. Ceux au contraire qui auroient acquis déjà les trois premiers volumes, trouveront ces deux derniers seuls, chez son nouveau Libraire.

Je me propose de vous donner bientôt un Extrait plus détaillé des

deux derniers volumes qui concernent la morale Philoſophique. Mais j'ai cru ne pouvoir vous annoncer trop tôt un Ouvrage que ne peuvent ſe diſpenſer d'acquérir tous ceux qui veulent connoître à fond le délire & le danger de la Philoſophie moderne.

LIVRE NOUVEAU.

HISTOIRE d'Angleterre, depuis la première descente de Jules-César dans cette Isle, écrite sur un nouveau plan, par le Docteur Henry, l'un des Ministres d'Edimbourg, ouvrage traduit de l'Anglois (par M. B* * * *,) contenant 1° l'Histoire Civile & Militaire; 2° celle de la Religion; 3° celle de la Constitution du Gouvernement, des Loix & des Tribunaux; 4° celle des Sciences, des Sçavans & des principales Maisons destinées au progrès des Sciences; 5° celle des Arts utiles & agréables; 6° celle du Commerce, de la Marine, des Monnoies & du prix des denrées; 7° enfin celle des Mœurs, des Vertus, des Vices, des Usages remarquables, de la Langue, du Régime & des Divertissemens des Anglois, sous chaque époque. Tome I. A Paris, chez Nyon l'aîné & son fils, Libraires, rue du Jardinet, & Lottin de S.-Germain, Imprimeur-Libraire de la Ville, rue S.-André-des-Arcs, n° 27. 1788, avec Approbation & Privilége du Roi. volume *in*-4° de 672 pages & sept Planches en taille-douce.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIV.

De l'Importance des Opinions Religieuses, par M. Necker, *à Paris, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.*

Second Extrait.

Le but de M. *Necker*, dans cet Ouvrage, eſt de prouver l'influence & la néceſſité de la Religion pour le bonheur des particuliers & la ſtabilité des empires. Sans la Religion, point de morale, point de Vertu. La Religion eſt la ſource de toutes les Vertus; &, par conſéquent, du vrai bonheur. Telles ſont les deux propoſitions fondamentales de l'illuſtre Auteur.

Pour établir la première, il examine séparément tous les moyens frivoles qu'une *Philosophie*, soi-disant *Politique*, a prétendu substituer aux secours efficaces de la Religion. Ces moyens se réduisent à quatre. Le rapport qui se trouve entre l'intérêt particulier & l'intérêt général; l'empire des Loix ou la crainte des punitions; l'ascendant de l'opinion publique; enfin l'ambition, que chacun doit avoir, de l'estime & de la confiance des autres.

Sur le premier moyen, l'Auteur fait observer, avec autant de justesse que d'éloquence, qu'il seroit bien difficile de persuader à des personnes, qui jouissent à peine du plus strict nécessaire, qu'il est de leur intérêt de respecter les jouissances du riche voluptueux qui regorge de biens, & que leur bonheur consiste à se priver de tout ce qui paroît faire l'objet de la plus vive ambition des hommes. Il est aisé d'inspirer la soumission & l'esprit de sacrifice à l'homme religieux qui attend des dédommagemens & des compensa-

tions, de l'Être Suprême, dont l'approbation se présente à ses yeux comme un motif d'émulation & un objet de récompense. « Mais, si les » bornes rapprochées de la vie, » fixent l'étroite enceinte où tous » nos intérêts doivent se renfermer, » où toutes nos spéculations & nos » espérances doivent s'arrêter, quel » respect devons-nous à ceux que la » Nature a formés nos égaux? à ces » hommes sortis d'une terre insen- » sible, pour y rentrer avec nous, » & s'y perdre à jamais dans la même » poussière? Ils n'ont imaginé les » Loix de la Justice, que pour être » des usurpateurs plus tranquilles. » Qu'ils descendent de leur haute » fortune, qu'ils se mettent à notre » niveau, ou nous présentent du » moins un partage moins inégal, » & nous pourrons concevoir que » l'observation des Loix de propriété » nous est importante; jusques-là, » nous aurons de justes motifs d'être les ennemis d'un ordre civil, » dont nous nous trouvons si mal; » & nous ne comprendrons point

» comment, au milieu de tant de » biens qui nous font envie, c'eſt » au nom de notre propre intérêt » que nous devons y renoncer. »

Tel eſt le langage, au moins ſecret, que ne manqueroient pas de tenir des hommes accablés par la détreſſe de leur ſituation; &, d'autant plus malheureux, qu'ils auroient ſans ceſſe les yeux bleſſés par le ſpectacle du luxe & de la magnificence.

C'eſt en vain qu'on eſſayeroit de prêcher au peuple malheureux l'illuſion des jouiſſances du luxe, & qu'on voudroit exagérer même les dégoûts qui naiſſent des plaiſirs. Ces dégoûts ne compoſent que le lointain dans le tableau de la vie; le peuple ne les apperçoit point; &, comme il n'a jamais connu que les beſoins, il ne peut ſe former aucune idée des langueurs de nos diverſes ſatiétés.

Qu'on ne diſe point, ajoute M. Nécker, qu'à force d'inſtructions, on pourroit enfin parvenir à éclairer le peuple ſur ſes véritables intérêts, & lui faire voir qu'ils réſident dans la

pratique de la Vertu & le maintien de l'ordre public.

La morale, en effet, n'eſt point, comme les autres connoiſſances humaines, une ſcience qu'on ſoit libre d'acquérir plus ou moins lentement: l'inſtruction la plus prompte eſt encore trop tardive. Il faudroit donc envoyer, dès l'âge le plus tendre, les enfans aux écoles publiques; mais comment les forcer à y aller chercher une inſtruction longue & compliquée, puiſque leurs bras, quoique foibles encore, ſont néceſſaires à leurs parens; il faudroit non ſeulement payer les maîtres, mais auſſi le tems des Ecoliers, puiſque, pour les gens du peuple, ce temps eſt, dès le plus bas âge, leur unique moyen de ſubſiſtance.

Mais, quand le gouvernement, par des ſacrifices immenſes, viendroit à bout de lever cet obſtacle, pourra-t-il auſſi donner à des eſprits groſſiers les talens & les lumières néceſſaires pour bien ſaiſir les principes d'une morale fondée ſur le ſeul raiſonnement? Ce précepte, ſi ſimple, en

apparence, *tu ne déroberas pas*, la Philosophie politique ne peut le faire comprendre, à moins qu'elle n'y ajoute une longue suite de raisonnements sur les Loix de propriété, sur l'inégalité des conditions, & sur les divers rapports de l'ordre social; il faut encore, pour nous persuader, qu'elle parcourre tous les motifs, quelle réponde à toutes les objections, qu'elle repousse toutes les attaques; il faut que, par les leçons de cette Philosophie subtile, l'esprit le plus grossier soit mis en état de *suivre les diverses ramifications qui joignent, disjoignent & reunissent* de-rechef l'intérêt personnel à l'intérêt public : qu'elle entreprise (1)! c'est,

(1) Que seroit-ce donc s'il falloit employer la même méthode pour inculquer au peuple un cours entier & complet de morale. Il est vrai qu'un des *Coryphées* de la Philosophie moderne, un de ces Réformateurs à la mode (*), qui ont de si bonnes raisons pour déclamer contre l'éducation actuelle, médite un nouveau système d'éducation nationale,

(*) M. Garat, *Mercure du 12 Juillet* 1788, page 86.

» en dernière analyse, vouloir em-
» ployer un cours d'anatomie, pour
» diriger un enfant sur le choix des
» alimens qui lui conviennent, au
» lieu de commencer à le conduire
» par les conseils & l'autorité de sa
» mère ».

Il est sur-tout essentiel d'observer que ce n'est pas seulement l'intérêt personnel éclairé qu'il faut lier à l'ordre public; c'est ce même intérêt égaré par des passions violentes; alors un simple guide ne suffit plus; c'est un joug qu'il faut imposer; c'est un frein toujours agissant qu'il faut employer : & rien n'est plus chimé-

---

qui donnera une *égalité*, presque parfaite, *aux esprits & aux talens*. Mais, comme il n'est pas à présumer qu'il réussisse de sitôt à réduire au même niveau le grossier Villageois & le profond Philosophe; comme l'égalité des talens & des esprits, est une chimère encore plus contraire à la Nature que celle des fortunes & des propriétés, il nous permettra de croire, avec M. *Necker*, que, pour enseigner utilement la morale au peuple, il faut employer une méthode plus simple & plus abrégée que celle du raisonnement, qui absorberoit la vie d'un génie profond & méditatif.

rique que de prétendre retenir un homme entraîné par une imagination impétueuse, en essayant de rappeller à son souvenir des principes & des instructions, qui, aux termes du programme de l'Académie, doivent être *le résultat de l'analyse, de la méthode, de l'art de diviser, de définir, de développer les idées, & de les circonscrire.* Quand on veut opposer au mouvement rapide de l'intérêt personnel, une morale qui ne peut agir qu'avec le concours d'une réflexion profonde, on nous rappelle cette doctrine risible des Economistes, qui s'en remettoient à l'*évidence* du soin de vaincre ou de prévenir les émotions populaires, suite inévitable de leurs principes sur la liberté illimitée dans le Commerce de Grains.

Ce n'est donc pas un cathéchisme politique, ce n'est pas un cours de morale fondée sur les rapports de l'intérêt personnel avec l'intérêt public, qui peut convenir à l'intelligence grossière du peuple, dont l'éducation ne dure qu'un moment. La morale religieuse est la seule qui puisse per-

suader avec célérité, parce qu'elle émeut en même tems qu'elle éclaire, parce que seule, elle a le moyen de rendre sensible tout ce qu'elle recommande, parce qu'elle parle au nom d'un Dieu, & qu'il est facile d'inspirer du respect pour celui dont la puissance éclate de toutes parts, aux yeux des simples & des habiles, aux yeux des enfans & des hommes faits.

Qu'ils cessent donc ces ennemis de l'Humanité, qui ont ôté à la morale ses véritables appuis; qu'ils cessent de la vouloir établir sur des motifs purement humains. Les efforts infructueux qu'ils font depuis quelques années, sont une nouvelle matière de triomphe pour la Religion; uniquement habiles à détruire, ils ne peuvent rien édifier, & leurs malheureux essais de morale politique, ne fourniront jamais qu'une preuve de la nécessité des principes Religieux.

L'empire des Loix est le second motif que les barbares Destructeurs de la morale prétendent lui donner pour appui. Mais les Loix peuvent

enchaîner le corps, & n'ont aucun empire sur le cœur. Les Loix ont bien des peines pour les grands crimes, & n'ont point, ne peuvent pas offrir assez de récompenses pour les bonnes actions; les Loix défendront, puniront le vol & l'homicille; elles ne sçauroient commander & récompenser les actes de bienfaisance (1), le sacrifice de la vie offert à la patrie. Les Loix pénales ne peuvent s'appli-

(1) Et remarquez que l'esprit de bienfaisance & de charité, forme une partie essentielle & constitutive de l'ordre social, depuis les extrêmes inégalités, suite presque nécessaire des Loix de propriété. « S'il venoit à » s'éteindre, cet esprit véritable intermédiaire » entre la rigueur du Droit Civil, & les » titres primitifs de l'Humanité, on verroit » peut-être tous les liens de subordination » se relâcher insensiblement; & l'homme » comblé des faveurs de la Fortune, ne se » présentant jamais au peuple sous la forme » d'un bienfaiteur, on sentiroit plus fortement la grande étendue de ses privilèges, » & l'on s'accoutumeroit à les discuter. » Qu'on rende donc hommage à cette morale religieuse, qui, par l'idée sublime » d'un échange, entre les biens du Ciel & » ceux de la terre, oblige les riches à donner ce que la Loi ne peut leur demander ».

quer qu'aux délits connus & prouvés: les crimes commis dans les ténèbres échappent à leur activité. Combien d'ailleurs d'actions répréhensibles & funestes que les Loix ne peuvent ni suivre ni désigner, & qui ont déjà fait bien du mal, avant de donner aucune prise à la censure publique. Le nombre en est prodigieux & vraiment effrayant. La dureté des parens; l'ingratitude des enfans; l'abandon inhumain de ses serviteurs; les trahisons en amitié; la violation des mœurs domestiques; la désunion semée au sein des familles; la légèreté des principes sur tous les liens de la Société, les conseils perfides, les insinuations adroites & calomnieuses; l'exercice rigoureux de ses droits; la faveur & la partialité parmi les Juges; leur inattention, leur paresse, leur dureté, la recherche des Places importantes avec le sentiment de son incapacité, les flatteries corruptrices & mensongères, adressées aux Princes & aux Ministres, l'indifférence au bien public de la part des hommes d'Etat, leurs viles & pernicieuses ja-

louſies ; les diſſenſions politiques, excitées pour ſe rendre néceſſaire ; les guerres ordonnées par ambition, & mille autres ſur leſquelles il ſeroit même, peut-être, dangereux que les Loix étendiſſent leur cenſure, parce que le pouvoir appliqué à des fautes obſcures, ou ſuſceptibles de diverſes interprétations, dégénère aiſément en tyrannie. Ce n'eſt donc qu'au Tribunal d'un Dieu ſcrutateur des cœurs, ou à celui de ſa conſcience, que l'homme peut être cité pour une multitude d'actions & de volontés qui échappent à la ſurveillance des gouvernemens, que cependant elles minent & détruiſent inſenſiblement. C'eſt dans ce ſiécle où la liberté des mœurs, le rafinement des manières, une politeſſe menſongère ſont parvenus à rapprocher, par des nuances ſouvent imperceptibles, le mal & le bien, le menſonge & la vérité, l'intérêt perſonnel & les dehors généreux; qu'il eſt plus important que jamais d'oppoſer à cette dépravation obſcure, une autorité intérieure, qui veille juſques dans les détours myſtérieux

de nos déguiſemens, & dont l'action ſoit auſſi pénétrante que notre diſſimulation ſemble adroite & bien concertée. Les prétendus Apôtres de l'Humanité & de la morale ont bien ſenti la néceſſité de cette autorité intérieure; auſſi nous parlent-ils avec emphaſe des remords de la conſcience; mais, dans leur ſyſtême, la conſcience n'eſt plus qu'un mot vuide de ſens, inutile dans la langue. Pour qui ne connoît pas de Dieu vengeur du crime, il peut exiſter encore des regrets, s'il s'eſt trompé dans la conduite de ſes intérêts; mais le remords, ce ver rongeur, ne fait ſentir ſon aiguillon, qu'à celui qui redoute un Juge incorruptible, prêt à prononcer une condamnation effrayante.

L'opinion publique eſt le troiſiéme reſſort que la Philoſophie prétend ſubſtituer aux principes Religieux. Mais que ce motif eſt foible & paroîtra puérile, ſi on le compare à ceux que préſente la Religion.

L'opinion publique n'exiſte que pour les hommes qui jouent un grand rôle ſur le théâtre du monde; elle

ne s'applique qu'aux actions éclatantes qui ont une relation directe avec la Société entière. Les mœurs domestiques, les vertus obscures & privées, dont néanmoins dépendent le bonheur & la stabilité des Empires, ne sont point de son ressort. Ainsi les hommes, en si grand nombre, qui, par l'obscurité de leur état & la modicité de leur fortune, se trouvent perdus dans la foule; ainsi le peuple épars dans les Campagnes, & caché sous le chaume & dans les ateliers, se montre aussi indifférent aux Loix de l'opinion publique, que le sont aux rayons du soleil les Hordes malheureuses qui travaillent au fond des mines, & qui passent toute leur vie dans ces ténébreux souterreins.

« L'opinion publique ne récompense que les actions rares; &, » chez un Peuple de Héros, au milieu d'hommes parfaits, elle n'auroit rien à donner. La Morale religieuse, au contraire, tend continuellement à rendre la Vertu » commune, & le succès universel

» de ſes inſtructions n'ôteroit rien
» au prix de ſes bienfaits.

» L'opinion publique a beſoin,
» pour décerner des couronnes, que
» les hommes paroiſſent, avec éclat,
» ſur le théâtre du monde. La mo-
» rale religieuſe répand ſes plus
» grandes faveurs ſur ceux qui mé-
» priſent la louange, & qui font le
» bien en ſecret.

» L'opinion publique exige preſ-
» que toujours, que les vertus ſoient
» accompagnées des talens & de la
» ſcience; & c'eſt ainſi qu'elle de-
» vient le germe & le mobile des
» grandes choſes. La morale reli-
» gieuſe n'impoſe jamais cette con-
» dition; ſes récompenſes appartien-
» nent aux ſimples comme aux ha-
» biles, aux humbles d'eſprit, comme
» aux génies élevés; & c'eſt en ani-
» mant également tous les hommes;
» c'eſt en excitant ainſi un mouve-
» ment univerſel, qu'elle concourt
» efficacement au maintien de l'or-
» dre civil.

» L'opinion publique, ne jugeant
» les actions que dans leur maturité,

» ne tient aucun compte des efforts ; &, comme on ne découvre » ses palmes, qu'au moment où l'on » approche du but, il faut, au commencement de la carrière, que » chacun tire de ses propres forces » son courage & sa persévérance. » La morale religieuse, au contraire, » est, pour ainsi dire, avec nous dès » nos premiers sentimens ; elle accueille nos intentions ; elle prend » à gré notre simple volonté ; elle » nous soutient dans nos déterminations ; elle nous accompagne » dans nos tentatives ; &, comme » elle rappelle sans cesse les hommes » à ses récompenses, c'est à tous les » instans, & dans toutes les positions, qu'on peut éprouver son influence.

» L'opinion publique, ne distribuant que des biens, dont la principale valeur tient à des comparaisons, des contrastes & des rivalités, attire souvent, sur ses » favoris, le souffle venimeux de » l'envie, & l'on doute alors quelquefois du prix réel de ses bien-

» faits. La morale religieuse ne mêle
» aucune amertume à ses récompen-
» ses ; c'est dans l'obscurité qu'elle
» fait ses heureux ; & , comme elle
» a des trésors pour tout le monde ,
» la part qu'elle accorde aux uns ne
» ravit rien aux autres.

» L'opinion publique se méprend
» quelquefois dans ses jugemens ,
» parce qu'au milieu de cette vaste
» enceinte, où son tribunal est élevé,
» elle a peine , souvent , à distin-
» guer le véritable mérite & l'éclat
» qui le suit , des couleurs fausses
» de l'hypocrisie. La morale religieuse
» domine au fond des cœurs ; elle y
» place un surveillant , qui voit les
» hommes de plus près que par
» leurs actions , & qu'on ne peut
» ainsi , ni tromper , ni surprendre.

» Enfin , le dirai-je , il est des mo-
» mens où l'opinion publique s'affoi-
» blit ; il est des temps où elle
» devient lâche , & où , dominée
» par un esprit servile , elle cherche
» des torts aux opprimés , & attri-
» bue de grandes pensées aux hommes
» puissans , afin de pouvoir , sans

» honte, abandonner les uns, & » célébrer les autres. Ah ! qu'en de » pareils instans, on revient avec » délices aux loix de la morale, à ces » principes indépendans, qui, en » vous éclairant sur tout ce qui est » digne d'estime ou de mépris, vous » donnent en même temps la force » de sentir selon votre cœur, & de » parler selon votre conscience ! »

Ce contraste est frappant, & il n'étoit guères possible de peindre avec plus de force & de justesse l'ascendant & la supériorité des motifs qu'offre la Religion, sur ceux que présente la Philosophie moderne. Toute cette partie de l'Ouvrage, où l'Auteur établit l'étroite liaison de la Morale avec les opinions Religieuses, & prouve que le bonheur des Sociétés entières dépend de la Religion; cette partie, dis-je, est remplie de vues saines & lumineuses, de réflexions justes & profondes, de tirades éloquentes & pleines de force. Mais c'est dans le Chapitre où l'Auteur traite *de l'influence des idées Religieuses sur le bonheur des particuliers*, que

brillent sur tout son talent & son génie.

Il commence par observer que la Religion est parfaitement bien assortie avec la Nature & les sentimens les plus intimes de l'homme. C'est, en effet, dit-il, un phénomène très-remarquable, que l'homme n'est jamais heureux que par l'espérance. Ses jouissances même les plus vives, celles qu'il appelle présentes, si l'on y réfléchit bien, n'ont de charme que par le bonheur qu'elles promettent pour l'avenir. Si vous faites cesser l'illusion de cette perspective lointaine, vous tarissez la source du bonheur. Quelle reconnoissance ne devons-nous donc pas à la Religion, qui, en promettant des plaisirs éternels, répand un si grand charme sur les joies passagères du monde, & quelle horreur ne devons-nous pas avoir de cette lugubre Philosophie qui voudroit mettre un linceul funèbre à la place de ce voile transparent, à travers lequel s'embellit à nos yeux le spectacle de la vie. Semblable au voyageur qui, lors-

qu'un vaſte horizon ſe préſente à ſa vue, ne s'amuſe point à conſidérer les bords fangeux de la rive qu'il côtoye, & dont il ne découvre la ſéchereſſe & la ſtérilité qu'à la chute du jour, lorſque l'horizon ſe reſſerre, & qu'il ne peut plus porter ſes regards ſur des coteaux rians & fertiles; tel l'homme, dans la carrière de cette triſte vie, n'eſt plus affecté des peines & des ennuis ſemés ſur ſon paſſage, tant qu'il peut élever ſes regards vers les hautes deſtinées qui l'attendent. Mais, ſi jamais une ténébreuſe Philoſophie venoit obſcurcir cette douce & riante perſpective, alors notre attention ſe tourneroit toute entière vers les objets qui nous environnent, & nous découvririons trop diſtinctement le vuide & l'illuſion des plaiſirs paſſagers de la terre.

L'Auteur paſſe en revue les plus pures, les plus délicieuſes affections de l'eſprit & du cœur, & fait voir que, ſous l'empire du Matérialiſme, tout eſt languiſſant dans notre curioſité; que tout eſt inſtinct dans

notre admiration, tout est fictif dans nos sentimens ; au lieu qu'avec l'idée d'un Dieu, tout est vivant, tout est raisonné, tout est véritable ; enfin que cette idée heureuse & féconde est aussi nécessaire à la nature morale de l'homme, que le feu l'est aux plantes & à toutes les végétations de la terre.

Mais c'est sur-tout à l'égard des malheureux & des indigens que paroît l'utilité des principes religieux. » *Dieu le veut*, se disent à eux-mêmes » ces infortunés, & cette première » pensée entretient leur résignation. » *Dieu vous récompensera*, *Dieu vous le rendra*, disent-ils aux autres, » quand ils en reçoivent des bienfaits ; » & ces paroles leur rappellent que le » Dieu des riches & des puissans est » aussi le leur, & que, loin d'être » indifférent à leur sort, il daigne » se charger de leur reconnoissance. » Combien d'autres expressions populaires ramènent sans cesse aux » mêmes sentimens de confiance & » de consolation ! Ce sont ces rapports continuels du pauvre avec

» la Divinité, qui le relévent à ſes
» propres yeux, qui l'empêchent de
» ſuccomber entièrement ſous le
» poids des mépris dont on l'accable, & qui lui donnent quelquefois le courage de réſiſter à l'orgueil des ſuperbes. Ah! quels effets
» plus grands pourroient être produits par une idée plus ſimple »!

« On ne pourroit ſe défendre d'une
» juſte compaſſion, ſi, en conſidérant attentivement le ſort du plus
» grand nombre des hommes, on
» les ſuppoſoit tout-à-coup privés de
» la ſeule penſée qui entretient leur
» courage; ils n'auroient plus un
» Dieu pour confident de leurs peines; ils n'iroient plus aux pieds
» de ſes autels, chercher un ſentiment de paix & de tranquillité;
» ils n'auroient plus de motifs pour
» élever leurs regards vers le Ciel;
» & leurs yeux inclinés ſe fixeroient,
» pour toujours, ſur cette terre de
» douleur, de mort, & d'éternel ſilence. Alors le déſeſpoir étouffe-
» roit juſqu'à leurs gémiſſemens;
» alors toutes leurs réflexions, ſe re-

» tournant, pour ainsi dire, contre
» eux-mêmes, ne serviroient plus
» qu'à les déchirer; alors ces larmes,
» qu'ils se plaisent à répandre, & qui sont attirées par la douce persuasion qu'il existe quelque part une commisération & une bonté; ces larmes consolatrices ne couleroient plus de leurs yeux. Qui de nous n'a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà & là sur les marbres du Temple élevé au milieu de leur auguste retraite? Leurs cheveux, que le temps a blanchis; leur front, que la guerre a cicatrisé; ce tremblement, que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect: mais de quel sentiment n'est-on pas ému, lorsqu'on les voit soulever & joindre, avec effort, leurs mains défaillantes, pour invoquer le Dieu de l'Univers, & celui de leur cœur & de leur pensée; lorsqu'on leur voit oublier, dans cette touchante dévotion, & leurs douleurs présentes, & leurs peines passées;

» lorsqu'on les voit se lever avec un
» visage plus serein, & emporter
» dans leur âme un sentiment de
» tranquillité & d'espérance ! Ah !
» ne les plaignez point dans cet in-
» stant, vous qui ne jugez du bon-
» heur que par les joies du monde ;
» leurs traits sont abattus, leur corps
» chancelle, & la mort observe leurs
» pas : mais cette fin inévitable, dont
» la seule image vous effraie, ils la
» voient venir sans alarme ; ils se
» sont approchés, par le sentiment,
» de celui qui est bon, de celui qui
» peut tout, de celui qu'on n'a ja-
» mais aimé sans consolation. Venez
» contempler ce spectacle, vous qui
» méprisez les opinions Religieuses,
» & qui vous dites supérieurs en lu-
» mières ; venez, & voyez vous-
» mêmes ce que peut valoir, pour
» le bonheur, votre prétendue scien-
» ce : ah ! changez donc le sort des
» hommes, & donnez leur à tous,
» si vous le pouvez, quelque part
» aux délices de la terre, ou respec-
» tez un sentiment qui leur sert à
» repousser les injures de la fortune ;
» &,

» &, puiſque la politique des tyrans
» n'a jamais eſſayé de le détruire,
» puiſque leur pouvoir ne ſeroit pas
» aſſez grand pour réuſſir dans cette
» farouche entrepriſe, vous, que la
» nature a mieux doués, ne ſoyez
» ni plus durs, ni plus terribles
» qu'eux : ou ſi, par une impitoyable
» doctrine, vous vouliez enlever aux
» vieillards, aux malades & aux in-
» digens la ſeule idée de bonheur
» à laquelle ils peuvent ſe prendre,
» parcourez auſſi ces priſons & ces
» ſouterrains, où des malheureux ſe
» débattent dans leurs fers, & fer-
» mez, de vos propres mains, la
» ſeule ouverture qui laiſſe arriver
» juſqu'à eux quelques rayons de lu-
» mière ».

Jamais, peut-être, on n'a plaidé avec plus de force, & la cauſe des malheureux & celle de la Religion. Jamais, peut être, aucun Orateur Chrétien n'a développé avec autant d'éloquence & de pathétique l'efficacité & la néceſſité des reſſources qu'offre la Religion pour le ſoulagement & la conſolation des affligés.

Ce morceau, dont je ne vous ai cité qu'une très petite partie, eſt digne de la plume de Boſſuet. Mais l'Auteur s'eſt ſurpaſſé lui-même, quand il a dépeint les nouveaux charmes que la piété répand ſur les jouiſſances de l'amitié. C'eſt ici le triomphe de la ſenſibilité. L'éloquent & ſenſible Auteur d'*Héloïſe* n'a point de morceau qui ſoit préférable à celui que je vais vous citer. Pour celui-ci il ne m'eſt pas poſſible d'en rien détacher, quelque long qu'il ſoit. Ce ſeroit un larcin dont mes Lecteurs auroient à ſe plaindre.

« Ah! que vous avez ſur-tout beſoin de ces précieuſes opinions, » vous qui, timides au milieu du » monde, ou découragés par le mal- » heur, vous trouvez comme iſolés » ſur la terre, parce que vous ne » partagez point les paſſions qui » agitent la plupart des hommes! Il » vous faut un ami, & vous ne » voyez par-tout que des aſſociés » de fortune: il vous faut un con- » ſolateur, & vous ne voyez que des » ambitieux, étrangers à tout ce qui

» n'est pas le crédit ou la puissance :
» il vous faut au moins un confident
» sensible, & le mouvement de la
» société disperse toutes les affec-
» tions, & atténue tous les intérêts :
» enfin, quand vous l'avez, cet
» ami, ce confident, ce consolateur ;
» quand vous l'acquérez par les liens
» de la plus tendre union ; quand
» vous vivez dans un fils, dans
» un époux, dans une femme ché-
» rie, quelle autre idée que celle
» d'un Dieu peut venir à votre se-
» cours, lorsque l'affreuse image
» d'une séparation se présente de loin
» à votre pensée ? Ah ! qu'en de pa-
» reils instans, on embrasse avec trans-
» port toutes les opinions qui nous
» entretiennent de continuité & de
» durée ! Qu'on aime alors à prêter
» l'oreille à ces paroles de consola-
» tion, qui s'allient si parfaitement
» avec les désirs & les besoins de
» notre âme ! . . . . Comment offrir
» seulement l'idée de l'oubli à ces
» âmes aimantes, qui ont placé tout
» leur amour-propre & toute leur
» ambition dans l'objet de leur esti-

» me & de leur tendresse, & qui,
» après avoir renoncé à elles-mêmes,
» se sont comme déposées en entier
» dans un autre sein, pour y sub-
» sister du même souffle de vie & de
» la même destinée ? Enfin, près du
» tombeau que peut-être elles arro-
» seront un jour de leurs larmes,
» comment leur prononcer ces mots
» accablans, ces mots terribles, *pour*
» *jamais*, *pour toujours* ! . . . . Les
» larmes, les regrets, ont encore
» quelque douceur, quand on les
» donne à une ombre chérie, quand
» vous pouvez mêler à vos douleurs
» le nom d'un Dieu, & quand ce
» nom vous paroît comme le ralliе-
» ment de toute la Nature : mais si,
» dans l'Univers, tout étoit sourd à
» votre voix ; si nul retentissement
» ne faisoit entendre vos plaintes ;
» si d'éternelles ombres avoient fait
» disparoître l'objet de votre amour,
» & si elles s'avançoient pour vous
» entraîner dans la même nuit ; si
» le plus malheureux, celui qui tient
» encore en ses mains l'une des ex-
» trémités de cette trame d'union

» & de féliciter que la mort a rom-
» pue, ne pouvoit plus la rattacher
» en espérance, si, rempli tout en-
» tier du souvenir d'une idole ché-
» rie, il ne pouvoit plus dire : Elle
» est en quelque lieu ; s'il ne pou-
» voit plus dire : Son cœur qui sut
» aimer, son âme pure & céleste
» m'attend, m'appelle peut-être
» auprès de cet Etre inconnu que
» nous avons adoré d'un commun
» penchant ; & si, au lieu d'une si
» précieuse pensée, il falloit, sans
» aucun doute, sans aucune incer-
» titude, considérer la terre comme
» un sépulcre à jamais fermé . . .
» mon cœur succombe, & je ne sau-
» rois continuer ; il n'est point de
» force, il n'est point de soutien
» contre de semblables images ;
» c'est la Nature entière qui semble
» se disjoindre ; c'est l'Univers qui
» paroît se dissoudre & vous accabler
» de ses débris. O source de tant
» d'espérances, sublime idée d'un
» Dieu ! n'abandonnez pas l'homme
» sensible ; vous êtes tout son cou-
» rage ; vous êtes son avenir ; vous

» êtes sa vie ; ne l'abandonnez point,
» & défendez-le sur-tout de l'ascen-
» dant d'une aride & funeste Philo-
» sophie, qui viendroit affliger son
» cœur en feignant de le secourir.
» Eh bien, je fais un effort, & je
» m'adresse à vous, qui vous dites
» éclairés par une nouvelle sagesse.
» Je suis accablé de la plus profonde
» douleur ; un pere, une mere qui
» faisoient mon appui, qui me gui-
» doient par leurs conseils, qui
» m'environnoient de leur tendresse,
» ces parens tutélaires viennent de
» m'être enlevés ; un fils, une fille,
» l'un & l'autre ma gloire & ma
» consolation, ont été moissonnés
» près de moi ; une épouse, une
» compagne fidelle, dont toutes les
» paroles, toutes les actions, tous
» les sentimens, tous les regards
» alimentoient ma vie, s'est éva-
» nouie dans mes bras ; il me reste
» un moment de force, je viens à
» vous, Philosophes ; que me direz-
» vous ? *Cherche des distractions,*
» *porte ailleurs tes pensées ; un abyme*
» *sans fin te sépare à jamais des ob-*

» *jets de ta tendresse; & ces souvenirs,*
» *ces regrets qui te pénétrent de dou-*
» *leur, ne sont qu'une forme de végé-*
» *tation, un dernier jeu d'une matière*
» *organique.* Ah ! vous avez aimé,
» & vous pouvez prononcer tran-
» quillement ces impitoyables pa-
» roles ! Eloignez de moi vos se-
» cours ; je les redoute plus que mes
» peines. Et toi, fille du Ciel, ai-
» mable & douce Religion, que me
» diras-tu ? *Espère, espère ; un Dieu*
» *t'a tout donné, il te peut encore tout*
» *rendre.* Ah ! quelle différence entre
» ces deux langages ! Que l'un nous
» avilit, que l'autre nous éléve !
» Que l'un offense avec dûreté nos
» sentimens les plus chers ; que l'au-
» tre s'allie avec douceur à toutes
» les idées dont nous avons composé
» notre bonheur ! C'est aux hommes
» à choisir entre leurs divers guides ;
» ou plutôt c'est à eux à juger s'ils
» aiment mieux les ténébres que la
» lumière, & la mort que la vie ;
» c'est à eux à voir s'ils préférent
» les vents desséchans à la rosée
» bienfaisante, les glaces de l'hiver

» au charme du printemps, & la » pierre insensible au dons les plus » brillans de la Nature animée ».

Malgré les critiques que l'intérêt de la Vérité, & le bien de la Société, & non pas la *haine & l'envie*, m'ont arrachées, vous voyez, avec quelle complaisance je m'attache à citer les plus beaux endroits de cet Ouvrage. Je le fais d'autant plus volontiers, que se trouvant noyés dans un déluge de morceaux vuides de sens, boursoufflés, & le plus souvent inintelligibles, la plupart des lecteurs n'auroient pas le courage de les aller chercher dans l'Ouvrage même; & ils se trouveroient perdus, ce qui seroit un grand dommage, si l'on ne prenoit soin de les détacher & de les réunir. Mais cette multitude de longue citations, m'a déjà entraîné au-delà des bornes d'un Extrait, quoique je n'aye pas encore analysé la moitié de cet énorme volume. Mais, comme nous avons bien rarement des Ouvrages dignes de fixer aussi long-tems les regards de la critique, je continuerai mes

réflexions dans le prochain numéro. Je vais terminer aujourd'hui par quelques critiques indispensables sur cette partie même la plus digne d'éloges, dont je vous ai jusqu'ici entretenu.

Malgré les beautés de détail que je vous ai fait remarquer, & dont je suis moi-même le plus sincère & le plus vif admirateur, le corps de preuves sur lesquelles l'Auteur établit la nécessité d'une Religion, doit paroître à un Lecteur instruit & attentif, manquer de solidité. Voici, en abrégé, sa doctrine renfermée en trois propositions.

Première Proposition. Les Loix de propriété sont inattaquables, indestructibles. Dans l'enfance des Sociétés, la Communauté des biens n'a pu se maintenir. Comment oseroit-on espérer de la rétablir dans un temps où les supériorités d'état & de puissance sont si considérablement accrues, si fortement consolidées?

Deuxième Proposition. Cette monstrueuse inégalité de fortune qui met tous les biens dans la main d'un petit nombre, & ne laisse qu'à peine à la

classe la plus nombreuse, le plus étroit nécessaire, est une suite inévitable, un effet inséparable des *Loix* de propriété.

Troisième Proposition. Dans ce contraste habituel de puissance & de foiblesse, d'esclavage & d'autorité, de richesse & d'infortune, de luxe & de misère, il est impossible de persuader au malheureux, privé des choses les plus nécessaires, qu'il doit respecter un ordre où il n'y a pour lui qu'abjection & misère, & que ses plus chers intérêts lui commandent de renoncer à tous les biens, à tous les plaisirs de la vie. D'où il résulte, dit M. Necker, que l'accord chimérique de l'intérêt particulier avec l'intérêt général, ne peut être pour la morale & l'ordre social un fondement assez solide.

Mais, par malheur, les deux premières assertions de M. *Necker* ne sont rien moins que démontrées, & lui-même nous fournira la preuve de leur fausseté.

Et d'abord, est-il bien démontré que la communauté des biens, &

l'égalité des partages soit une chose absolument impossible. M. *Necker* nous dit qu'à Sparte on avoit réussi, par de sages institutions, *à introduire une parfaite égalité de rangs & de fortunes*; & l'histoire, qui nous atteste que presque toutes les Sociétés naissantes, ont établi la communauté des biens, feroit presque croire que c'est-là le vœu de la Nature.

Mais, pour y parvenir, dit M. Necker, il faudroit *nous diviser en petites associations; il faudroit nous garantir de tous les désirs & de tous les amolissemens qui sont une suite inévitable de l'augmentation des richesses & de la perfection des arts & des lumières.* Eh bien! repliquera le philosophe *Athée*: Divisez-vous en petites associations; employez, comme à Sparte & à Lacédémone, comme dans la Suisse, des moyens pour arrêter les progrès de la corruption & du luxe. Mais, si vous négligez de les prendre, ne venez plus nous dire que l'opinion d'un Dieu est nécessaire au bonheur du Genre-Humain, puisque vous avez d'autres moyens de l'assurer.

Mais, à Sparte, ajoute M. *Necker*, il n'y avoit que deux Vertus, le courage militaire & l'amour de la Patrie & de la Liberté. On n'y connoissoit pas cette *foule de devoirs mixtes & conventionnels qui ont rendu notre morale si compliquée.* Eh bien! repliquera encore le Philosophe Athée: simplifiez votre morale, comme ces Spartiates; élaguez tous ces devoirs *conventionels*; les Spartiates étoient heureux par la seule pratique *des Vertus simples*; contentez-vous comme eux de ces Vertus faciles, & alors l'éducation seule, sans le secours d'un Dieu, suffira pour le bonheur des particuliers & pour la prospérité de l'Etat.

Mais, ce qui est d'une fausseté palpable, c'est la seconde assertion de l'Auteur, où il avance que cette inégalité odieuse, qui regne parmi nous, est une suite *inévitable & nécessaire* de la propriété. Je crois qu'il est au moins possible de trouver un milieu entre la communauté de biens, ou une égalité parfaite, & cette inégalité monstrueuse qui donne tous les biens à un

petit nombre, & ne laisse aux autres que des desirs & des besoins. Il seroit possible, en laissant subsister une disparité nécessaire à l'industrie, à l'émulation, de rapprocher davantage les conditions. Il suffiroit, pour cela, d'ordonner une augmentation de salaire pour la classe infortunée des Laboureurs & des Artisans. Je ne vois pas qu'il soit dans l'*essence des Loix de propriété* que le pauvre, qui sacrifie son temps, ses forces & sa santé pour multiplier autour du riche, les satisfactions en tout genre, ne reçoive en échange que la plus étroite subsistance; je ne vois pas qu'il soit dans l'*essence des Loix de propriété*, que la plus nombreuse classe de la société, soit obligée de prouver aux riches toutes les commodités de la vie, lorsqu'elle en reçoit à peine un salaire suffisant pour soutenir sa pénible existence. Le Souverain, quelque soit la forme de l'état, a certainement & le droit & les moyens de fixer une plus juste proportion entre le travail & le salaire. Ainsi l'on peut, non pas établir une égalité parfaite; ce qui seroit peut-

être un plus grand mal encore, mais du moins diminuer la différence révoltante qui se trouve entre les fortunes & dans la condition des hommes; on le pourroit, dis-je, même sans recourir au plan sublime de M. *Garat*, *à cette éducation nationale*, qui, en dépit de la Nature, donneroit un *sorte d'égalité aux talens & aux esprits*. Ainsi, quand on voit M. *Necker* ne fonder la nécessité des opinions Religieuses que sur l'inégalité des fortunes; on est presque tenté de croire qu'il a plutôt voulu établir un dogme favori de la Philosophie moderne, la communauté & l'égalité des biens.

Mais ce qui m'étonne le plus, c'est que M. *Necker*, voulant établir la nécessité des *Opinions Religieuses*, sur-tout relativement aux dernières classes de la Société, ne parle presque point du motif réprimant, le plus fort de tous ceux qu'offre la Religion, je veux dire, la crainte d'un Dieu vengeur. Par hazard, ou par distraction, une fois, dans tout le cours

de son épais volume, il a prononcé le mot *de Dieu qui punit & récompense*, mais il ne fait pas un grand fonds sur ce moyen; « il croit, contre » l'opinion commune, qu'il est dans » la Nature de l'homme d'être plus » constamment animé par l'espéran- » ce, qu'il n'est retenu par la crain- » te ». En conséquence il n'est pas question dans tout l'Ouvrage des châtimens réservés au crime. Mais comment l'illustre Auteur a-t-il pu se persuader que ces âmes grossières, qui n'ont aucun sentiment que celui des jouissances corporelles, seroient sensibles aux délices de l'esprit & du cœur que l'opinion d'un Dieu leur promet? Comment n'a-t-il pas vu que même ces pures joies que la Religion Chrétienne fait espérer à ses Elus, ne font qu'une légere impression sur ces hommes charnels, adonnés ou enclins aux vices, & qui ne sont affectés que de plaisirs du moment & des sens; & qu'il n'y a que la crainte de châtimens horribles qui puissent les contenir. S'il

eſt dans la *Nature de l'homme d'être plus conſtamment animé par la crainte, qu'il n'eſt retenu par l'eſpérance*, tous les Légiſlateurs anciens & modernes ſe ſont donc trompés, quand ils ont cru donner une ſanction ſuffiſante à leurs volontés, en décernant des peines contre les infracteurs des Loix.

LETTRE XV.

Les Faſtes du Commerce, Poëme en douze chants, par M. T. Rouſſeau, *avec cette Epigraphe de Properce:* Quod ſi deficiant vires, audacia certè laus erit, in magnis & voluiſſe ſat eſt. *Prix 3 liv. 12 ſ. broché. A Londres, & ſe trouve, à Paris, chez l'Auteur, rue du Coq S.-Honoré, entre un Traiteur & un Ebéniſte, & chez les Marchands de Nouveautés.* 1788.

L'AUTEUR de ce Poëme eſt fils d'un Commerçant eſtimé; c'eſt lui-même qui, dans le cours de ſon Ouvrage, nous inſtruit de cette particularité; ſi le talent étoit héréditaire, il eût été plus à ſouhaiter pour lui, de devoir la naiſſance à un des deux hommes célébres qui ont illuſtré le même nom que le ſien; on peut, ſans

être né au milieu des opérations du Commerce, les apprendre & les connoître. Mais, dans l'art des vers, il n'y a d'autre école que celle de la Nature ; on naît Poëte malgré soi, & on ne le devient jamais malgré elle.

Nous ne pouvons nier cependant que ce ne soit un grand avantage de posséder, & d'avoir approfondi la matière qu'on traite ; il est dur d'apprêter à rire en beaux vers à des hommes grossiers & ignorans, mais souvent plus instruits que le Poëte, sur le sujet qu'il chante ; mais il est encore plus malheureux d'emporter le suffrage de cette classe de Lecteurs, & d'être privé de celui des gens de Lettres, & des hommes de goût, qui, en admirant votre érudition, insultent à la prétention ridicule d'un Artisan, qui veut être Artiste, & qui s'amuse à faire des Vers sur un métier qu'il eût, peut-être exercé lui-même avec honneur ; on se rappelle alors l'Epigramme :

Rimeurs en corps l'ont proclamé Maçon,
Et les Maçons l'ont proclamé Poëte.

Placé à-peu-près dans cette alternative embarrassante, Mr T. Rousseau a préféré la carrière de la Gloire à celle de la Fortune, & la conquête des Lauriers du Pinde à celle des Arbustes & des Epices de l'Inde & de l'Amérique. Ni les exemples qui ont environné son enfance, ni les exhortations paternelles, ni l'amour des richesses, ni le désir d'être utile à l'Humanité, rien enfin n'a pu le détourner des *sentiers battus* du Parnasse; il a cru digne de lui d'immortaliser les Commerçants; mais il a regardé comme au-dessous de lui de recevoir une semblable immortalité, & il peut se flatter, actuellement de pouvoir dire comme Corneille:

Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée.

On a de la peine à comprendre cette espéce de rage épidémique qui s'est emparée de tous les esprits, & qui engage le plus mince Auteur qui n'a jamais fait quatre bons Vers, à se croire capable de faire un Poeme entier; qu'un ami sincere vint trouver

Mr T. Rousseau, & qu'il lui dit : « Quel droit avez vous de ne pas » regarder l'exécution d'un Poëme » comme au dessus de vos forces ? » Inconnu jusqu'ici dans la Littéra- » ture, qui vous a inspiré l'envie » d'une entreprise aussi effrayante ? » L'admiration publique déjà excitée » par de moindres Ouvrages, vous » a-t-elle fait une nécessité glorieuse » d'en entreprendre de plus consi- » dérables ? Craignez-vous que le » Public indigné de se voir frustré » de ses plaisirs, n'accuse votre pa- » resse qui les lui envie ? Le Public, » Monsieur, ne vous connoît point; » & vous ne lui devez pas le sacrifice » de votre réputation, & vous n'êtes » sans doute ni assez fou ni assez gé- » néreux pour le lui faire ». A ces justes représentations, voici ce que répond Mr T. Rousseau.

Au printemps de mes jours, d'une touche légère,
J'ai peint les doux appas de ma jeune Bergère,

J'ai, sur le chalumeau, parcourant les forêts,
Célébré de l'amour les mystères secrets;
A l'âge où la raison commande en souveraine;
J'osai pour la Vertu combatre dans l'arène
D'où Boileau foudroyoit les vers de Chapelain
Et vengeoit le bon goût des écrits de Cotin.
Ma Muse, jeune encor & pourtant téméraire,
Va chanter aujourd'hui cet art si nécessaire
Qui de l'oisiveté nous inspirant l'horreur,
Par la main du travail nous conduit au bonheur.

Ce qui veut dire précisément : J'ai déjà fait de très-beaux Ouvrages, & je veux en faire encore un plus beau; jusqu'ici je n'ai composé que des vers, & aujourd'hui je vais enfanter un Poëme; mais, répliqueroit l'ami sincère, mais.... mais.... mais.... mais il seroit trop long de transcrire ici tout ce que l'ami sincère pourroit lui dire.

Il seroit impossible de faire l'analyse de ce long Ouvrage; il n'y a ni suite dans les idées, ni liaison dans les détails; l'Auteur parle successivement de toutes les opérations du

Commerce, & des principales découvertes qui en ont étendu les richesses & augmenté l'influence. Rien de ce qui touche de près ou de loin à son sujet, ne lui paroît étranger; il est alternativement dans les quatre parties du monde, & il existe à la fois dans tous les temps; viennent ensuite, dans presque tous les chants, des Episodes, qui n'ont pas un très-grand rapport au Commerce, & la nomenclature fastidieuse de tous les Négocians de l'univers: il y a des endroits qui ressemblent plus à un Tableau des Maîtres & Marchands Epiciers de Paris, qu'à des pages détachées d'un Ouvrage de Poésie.

C'est autant au choix même de son sujet, qu'à la foiblesse de la Muse, que l'Auteur doit le besoin où il s'est trouvé de s'embarrasser dans ces énumérations froides & triviales; enthousiasmé justement de l'utilité du Commerce, considéré sous des rapports généraux, par lesquels il peut être regardé comme faisant le lien & l'agrément de tous les Peuples, Mr T. Rousseau a porté cet enthou-

fiasme à l'excès, lorsqu'il a espéré de le faire partager à ses Lecteurs, en entrant avec eux dans une suite de détails fatigans & peu susceptibles de recevoir tous les charmes de la Poésie; il y avoit donc sur le Commerce de grandes idées auxquelles il auroit du, exclusivement, s'attacher, en rejettant tout ce qui paroissoit trop s'en éloigner.

Virgile n'a fait que quatre Chants fort courts sur les travaux de la Campagne; &, malgré la supériorité de son pinceau, il résista à l'attrait de peindre les Jardins qui venoient sans cesse, sur sa route, s'offrir à son imagination brillante; quel est celui d'entre nous qui n'eût pas regardé le moment d'oubli du sage Virgile, comme une de ces fautes heureuses qu'on seroit fâché de n'avoir point à pardonner? Croit-on, après cela, qu'il eût fait douze mille Vers sur le Commerce?

Si Virgile, en traitant ce sujet, n'eût eu rien de commun avec Mr T. Rousseau sur la quantité de Vers, il faut avouer que, pour leur qualité,

Mr T. Rousseau n'a pas un rapport très-prochain avec Virgile.

Il paroît n'avoir d'autre qualité qu'une facilité malheureuse dont on ne doit pas lui savoir gré ; la facilité n'est un mérite que lorsqu'elle est réunie au talent, & il n'y a personne à qui il ne soit très-aisé de faire un très-grand nombre de mauvais Vers ; sa phrase a toujours quelque chose de vague & d'indéterminé, & jamais l'idée n'est précise ou complète. On sent presque toujours qu'il y a des mots à retrancher, à ajouter, ou à changer ; on y chercheroit en vain ces termes énergiques & brillans, ces images, ces métaphores qui font l'âme de la Poésie ; le fonds en est ordinairement raisonnable, mais c'est tout ; c'est même dans les morceaux qui paroissent devoir prêter le plus au développement & à l'imagination du Poëte, que nous avons eu occasion de faire des remarques critiques. Nous allons mettre nos Lecteurs à portée de les juger.

Comme la découverte de l'Amérique

rique est, sans contredit, une des époques les plus intéressantes pour le Commerce, l'Auteur en a fait le sujet d'un de ses Episodes ; & à cette occasion, il trace un tableau de la cruauté des Espagnols, & en particulier de celle de Fernand Cortès.

Quels humains, ou plutôt quels monstres exécrables
Parcourant ces climats *pour eux trop favorables*,
Ecrasent sous leur joug cent peuples à-la-fois,
Sans daigner épargner *le front sacré* des Rois.
Brave Guatimozin, trop faible Montézume,
Du Sophocle François que n'ai-je ici la plume ?
Ma Muse, *d'un seul trait* peignant tous vos malheurs,
Au cœur le moins sensible arracheroit des pleurs.
O perfide Cortès, & farouche Pizarre !
Quelle horrible Mégère te pousse & t'égare,
Quelle furie, armant ton parricide bras
Te fait chercher cet or par tant d'assassinats ?
L'Indien l'auroit-il caché dans ses murailles ?
L'auroit-il enfermé dans ses propres entrailles,

Pour te faire courir, *au sein* de ses remparts,
En payer chaque grain de cent coups de *poignards !*
Quel spectacle odieux frappe ici *ma paupière !*
Un Monarque adoré dans ce vaste hémisphère,
Un Monarque étendu sur des charbons ardens
De honte & de fureur fait pâlir ces brigands !
Ils s'efforcent en vain par le fer & la flamme
D'arracher le secret qu'il renferme en son âme,
Le secret du dépôt où sont tous ses trésors ;
Guatimozin se rit de leurs *lâches* efforts :
Son favori, qu'on traite ainsi qu'un vil complice,
Son favori, cédant à cet affreux supplice,
S'écrie avec douleur prêt à tout révéler :
» O mon maître, ô mon Roi, rien ne peut
» t'ébranler ;
» Mais hélas ! prends pitié des maux où tu
» m'exposes !.....
» Et moi, lui répond-il, suis-je ici sur des
» roses ?
Mot sublime ! sans doute on peut te comparer
A tous ceux que Clio nous force d'admirer !

Telle eſt, Monſieur, la marche foible & rampante de la Muſe de Mr Rouſſeau. Je vous ai indiqué, en les ſoulignant, les fautes les plus conſidérables de ces Vers; mais ce ne ſont pas même les fautes qui les rendent le plus répréhenſibles; leur plus grand défaut eſt de ne rien renfermer qui les diſtingue de la Proſe; ce n'eſt pas la peine de s'aſtreindre inutilement à la gêne de la meſure & de la rime, & cette double difficulté eſt un vice, lorſqu'elle n'eſt pas la ſource des beautés les plus éclatantes.

On pourroit auſſi reprocher à Mr T. Rouſſeau d'employer beaucoup trop ſouvent les expreſſions techniques qui doivent être éternellement exclues du langage de la Poéſie, & c'étoit, pour ſa matière, un des plus terribles obſtacles qu'il auroit du prévoir; on voit revenir à chaque page: *Echangea des denrées: Egaler la valeur des produits: L'eſprit de Négoce: Etamer des draps, des étoffes*, &c. &c. . . . Jamais ces expreſſions n'auroient été

connues d'un Poëte qui n'auroit eu de *Commerce* qu'avec les Muses.

Mr T. Rousseau auroit du penser aussi qu'on a les oreilles rebattues d'éloges *de la liberté*, *de la tolérance*, *de la bienfaisance*, *de l'humanité*, & d'invectives contre *le Despotisme*, *le Fanatisme*; &, (pour nous servir d'une de ses expressions chéries) contre l'*exclusif*; toutes ces choses ne tiennent pas beaucoup au Commerce; &, quand on veut égarer son Lecteur, il faut au moins le conduire dans des routes nouvelles, & qu'il ne soit pas fatigué de parcourir.

On retrouve, d'espace en espace, dans ce Poëme, sinon des Vers, au moins quelquefois des idées originales. Nous avons distingué sur-tout un Eloge très singulier, & sur-tout un peu trop *exclusif*, du Castor! il est terminé par cette exclamation sérieuse;

Trop orgueilleux mortel, vicus, approche, contemple,
Viens puiser des Vertus le plus parfait exemple.

Et conviens qu'ici bas, s'il eſt un ÊTRE ROI,
Ce titre, au ſeul Caſtor, appartient plus qu'à toi.

Ce n'eſt pas là le cas de dire ; L'éloge eſt aſſez mince ; mais, en comparant cet endroit à un autre, nous avons cru y découvrir une légère contradiction. Mr T. Rouſſeau dit quelque part, en parlant d'un certain *Beuklins* qui inventa l'art de ſaler du hareng:

Beuklius fit des heureux ; c'eſt un mortel divin ;

Si le titre *être Roi* appartient au Caſtor plus qu'à Beuklius lui-même ; voilà le Caſtor pour le moins l'égal de Dieu. Nous croyons facilement que Mr Rouſſeau n'a pas prévu cette conſéquence, & qu'il a voulu rire, en parlant ainſi du Caſtor, & même de Beuklius qui inventa l'art de ſaler du hareng ; s'il eſt de bonne foi dans ces éloges, cela ne doit rien prouver autre choſe, ſinon qu'il aime extraordinairement les beaux chapeaux & le hareng.

Il y a du sentiment dans le morceau où il loue son père, Mr Léonard Rousseau, Marchand Orfévre. Nous sommes surpris cependant d'y trouver un Vers qui pèche contre les régles de la Versification;

Il imprime une tache sur toute sa famille,

L'Auteur verra aisément qu'il y a une syllabe de trop dans ce vers. Peut-être, en attaquant le préjugé injuste, qui interdit le Commerce à la Noblesse, l'a-t-il étendu trop loin, & lui a-t-il supposé des conséquences chimériques, pour se donner plus d'avantage à les combattre; jamais un homme n'a été *flétri* pour être Commerçant; jamais cette Profession n'a imprimé de *tache* sur sa Famille. Les termes sont impropres & trop forts; une Famille de Commerçants a toujours été, ce qu'on appelle, une Famille *honnête*, & un Noble même qui l'exerce, déroge, mais n'est point *flétri*. Pourquoi outrer ainsi toutes les idées, & négliger les nuances qui indiquent la justesse de l'esprit de l'Ecrivain, &

satisfont celui du Lecteur ? Pourquoi dire plus que ce qu'on a à dire ; enfin pourquoi faire un Poëme, quand on ne sait point écrire ?

Ce n'est pas qu'on ne trouve, de côté & d'autre quelques Vers heureux & assez bien tournés ; si l'Auteur eût voulu se borner, & donner à la perfection d'un petit nombre de Vers, le tems qu'il a consacré à en écrire une aussi prodigieuse quantité de foibles & de prosaïques, il auroit peut-être fait, au lieu d'un Ouvrage qu'on ne lira point, une Pièce qu'on auroit lue. Il y a de la suite, du nombre & quelque coloris dans le morceau que nous allons citer ; il sert de Prologue au quatriéme Chant.

Semblables à ces flots de l'onde fugitive,
Qui, paroissant vouloir s'attacher à leur rive
Soudain d'un cours pressé pour ne plus revenir,
Vont dans le sein des mers se perdre & s'engloutir,
Les Peuples que l'on voit un instant sur la terre,
Briller d'une splendeur fragile & passagère,

Tour-à-tour renaissans & détruits tour-à-tour
Vont dans la même nuit s'abymer sans retour.
Père avide & cruel, le temps inexorable,
Sans cesse tourmenté d'un besoin implacable
Sans pouvoir l'assouvir, fait dans ses vastes flancs,
Chaque jour, par milliers descendre ses enfans.
Tous ses pas sont marqués par des traces sanglantes ;
Tout fuit, tout disparoît sous ses mains dévorantes,
Et la férocité des mortels destructeurs
Ne seconde que trop ses barbares fureurs.
L'ennemi né des Rois, le superbe Alexandre,
Brise, ravage, abat, réduit, l'Asie en cendre,
Cent rivaux à sa mort s'arrachent les états,
Que réunit au sien la valeur de son bras ;
L'ambitieuse Rome étendant sa puissance,
Fait ployer l'univers sous son obéissance ;
Ces Conquérans si fiers détruits ou dispersés,
Sont par d'autres vainqueurs à leur tour remplacés,
L'homme accablé du poids de ses inquiétudes,
Meurt victime, ou jouet, de ses vicissitudes ;
Immuable au milieu de ces grands changemens
Dieu seul plane au-dessus de l'abyme des tems.

Toutes ces idées ne sont pas neuves,

mais l'expreſſion eſt claire, ſimple, & peut, comme nous l'avons dit, ſervir à prouver que Mr T. Rouſſeau, en faiſant moins, eût pu faire beaucoup mieux; nous lui promettrions même une eſpéce de ſuccès, s'il conſentoit à réduire ſon Ouvrage d'un douziéme, & à travailler ce qui lui reſteroit, douze fois plus qu'il n'a travaillé le Poëme dans ſon entier.

ON NE PRÉVOIT PAS TOUT.

CONTE.

Contre l'Amour il n'eſt point de rempart,
On nous le dit ; quoique dans cette affaire
Je ſache bien qu'on ne ſe trompe guère,
Je veux pourtant vous prouver le contraire,
Témoin le fait que j'ai lu quelque part (1).

De la coquette & ſéduiſante Orphiſe,
Certain Abbé convoitoit les attraits.
La belle étoit de difficile accès ;
Non que l'amant ne fût fort à ſa guiſe,
Le cœur, les yeux, tout parloit..... Mais comment
Tromper les ſoins d'un mari défiant
Dont elle étoit ſans ceſſe ſurveillée ?
Enfin, après mainte ruſe employée,
L'Abbé médite un tour aſſez malin.
Jaſant un jour chez un Tourneur voiſin,

(1) Le ſujet de ce Conte, eſt tiré des *Lettres Juives* ; mais on y a fait beaucoup de changemens.

Il voit l'époux apporter un dessein
Représentant une vaste colonne,
Qui de la belle ornoit l'appartement.
De son projet il l'entend qui raisonne :
» Or ça, Messieurs, à l'œuvre promptement,
» Car, sous huitaine, il me faut la pareille ».

A ce discours l'Abbé qui se réveille,
Se croit déjà le pied dans l'étrier.
A force d'or il gagne l'ouvrier.
De telle sorte on creuse la colonne
Qu'à notre amant elle serve d'étui,
Et, qu'à loisir sortant de cet abri,
Il puisse n'être apperçu de personne ;
Et sur ce point, pour ôter tout souci,
Avec adresse on ménage une porte,
Qui, par dedans, doit s'ouvrir aisément ;
Et que les yeux chercheront vainement.

Avec l'Abbé l'ouvrage se transporte ;
Mais, par malheur, il est posé de sorte
Que vers le mur on place le battant ;
Ce qui rendra l'ouverture inutile.
Je sens trop bien qu'une pareille erreur
A concevoir est assez difficile ;
Mais il est bon d'instruire mon Lecteur,
Que, dans l'espoir d'une autre récompense,

De ce complot notre avide Tourneur
Au mari même avoit fait confidence.

Or qui pourroit exprimer l'embarras
Du pauvre Abbé? Qui peindroit son supplice?
Pour se tirer d'un aussi mauvais pas,
Il eût donné son plus beau bénéfice;
Et le mari n'eût voulu l'accepter
Pour le plaisir qu'il eût près de goûter.
De s'éloigner un moment il n'a garde.
Du prisonnier voulant doubler l'effroi,
Il tousse, il crache, il rôde, il fait la garde.
L'Abbé l'entend, ne dit mot, se tient coi;
Chaque moment ajoute à sa détresse.
Un jour s'écoule..... un autre encore..... enfin,
Aiguillonné par la soif et la faim,
Rien n'est égal à l'ennui qui l'oppresse;
Il n'y tient plus; il a pris son parti.
Il est minuit: excepté le mari,
Dans sa maison tout le monde sommeille.
On pousse un cri, madame se réveille,
Ne sait encore d'où peut venir ce bruit,
Cherche par-tout, s'inquiète, frémit;
Puis, entendant une voix lamentable:
« Délivrez-moi; je suis un misérable »!

Elle ne bouge, & croit ouir le Diable.
L'époux charmé, de sa frayeur jouit;
Mais la voyant bientôt évanouie,
Vite il appelle.... on la rend à la vie.

Enfin, aux yeux de la belle étonnée,
De sa prison le galant est tiré.
Foible, tremblant, blême, défiguré,
Craignant encor quelques coups d'étrivière,
Vous l'eussiez vu, la face contre terre,
Maudire l'heure où le malin esprit
Si méchamment l'induisit à mal-faire.
Plus mort que vif, plus honteux que contrit,
On le relève & l'on passe la nuit
A restaurer son estomac malade.
Mais de nouveau coffrant le camarade,
Le mari veut que la triste prison
Dès le matin se perche dans la rue,
Où dans l'instant adossée au pignon,
Un gai hibet l'offre aux cris de la cohue
Qui s'attroupant & sautant à l'entour,
De ses brocards l'assomme tout le jour.

Grâces aux traits d'un mordant vaudeville
Il fut bientôt la fable de la ville;

Et, pour ſurcroît, même on dit que depuis
De ſa maîtreſſe il n'obtint que mépris.
Ce ſexe eſt vain : euſſiez vous en partage
Talens d'Hercule & graces d'Adonis,
Il vous dédaigne & rit de votre hommage :
Si vous n'avez, en lui faiſant la cour,
Sçu contenter l'amour-propre & l'Amour.

Par M. NOGENT.

LETTRE XVI.

Discours sur les progrès de la bienfaisance, par M. Thomas de Riom, *avec cette Epigraphe tirée du Panégyrique de Pline :* Non tàm pro tuâ gloriâ, quàm pro utilitate communi, &c. *Prix* 18 *sols & 24 sols franc de port par la Poste ; à Paris, chez* Buisson, *Libraire, rue Haute-Feuille, Hôtel de Coëtlosquet n°* 20.

Je me défie, Monsieur, de ces titres pompeux ; &, quand j'entens parler de bienfaisance, je songe toujours à ces deux vers de l'*Optimiste :*

On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes ;
Et de sa bienfaisance on remplit les Gazettes.

Cependant il ne faudroit pas pousser trop loin cette répugnance ; la bienfai-

sance est, de soi-même, une excellente chose, & il seroit injuste de s'en prendre à elle de l'abus qu'on en a fait. Ainsi l'intention de l'auteur peut être fort bonne : la dédicace qu'il fait de son Ouvrage à Madame la Marquise de Sillery, les justes louanges qu'il accorde aux Princes augustes de la maison d'Orléans, éloignent d'avance toute interprétation défavorable du mot *Bienfaisance*. Je voudrois seulement, Monsieur, qu'il eût mis moins d'emphase dans tous ces détails : le début sur-tout mérite ce reproche, outre celui qu'on pourroit lui faire d'être étranger à son sujet. Vous en pouvez juger.

« Les soins des affaires, des emplois, des devoirs, des plaisirs » sont presque toujours insuffisans » pour remplir toutes les heures ; il » est des instans où l'homme à lui-» même rendu & *abandonné, pour* » *ainsi dire, par les agitations de la* » *vie, se trouve seul avec son Génie.* » C'est véritablement le régne de » l'âme ; le silence des sens est l'in-» stant du réveil de son pouvoir ; les

» Vertus sont les aimables compagnes
» qui lui sauvent l'ennui d'une sorte
» de solitude que le besoin du calme
» rend nécessaire à tous les hommes.
» C'est souvent alors de cette appa-
» rente oisiveté que sortent les lu-
» mières qui doivent éclairer un siè-
» cle, & le bonheur qui doit s'éten-
» dre sur la postérité; *c'est sous une*
» *enveloppe qui semble, au dehors,*
» *insensible aux affections, que se ca-*
» *che le creuset où l'intérêt de l'Hu-*
» *manité se purifie*; où le Philosophe
» se jette les fondemens de la féli-
» cité des races futures; où, s'il est
» permis de le dire, *immobile témoin*
» *de la marche des Vertus qui se pei-*
» *gnent avec majesté sur la toile de l'i-*
» *magination*, il peut, à l'aide des
» réflexions, les combiner entr'elles,
» les saisir sous tous les rapports,
» pressentir leurs divers bienfaits,
» en tirer des résultats nouveaux,
» tel que le Peintre habile qui par-
» vient, par l'entente des couleurs
» & la dégradation des teintes, à
» produire des effets jusqu'alors in-
» connus ».

Un pareil début pourroit faire tomber l'Ouvrage des mains : & pourtant ce seroit dommage ; car il contient d'ailleurs des choses excellentes, & sur tout des faits intéressants racontés avec plus de simplicité, & qui n'en font que plus d'effet.

Je suis, &c.

LIVRES NOUVEAUX.

NOUVELLE Histoire abrégée de l'Abbaye de Port-Royal, depuis sa fondation jusqu'à sa destruction : accompagnée de Vies choisies & abrégées des Religieuses, & de quelques Dames bienfaitrices de la maison; & des Messieurs qui ont été attachés à ce célèbre Monastère.

Ouvrage composé pour les personnes qui aiment cette Maison illustre; mais principalement pour ceux qui ne la connoissent pas, ou qui la connoissent peu. On y trouvera tout à la fois de l'amusement, de l'édification, & une grandeur d'âme qui frappe & qui ravit.

Quatre Tomes en deux Volumes : avec Approbation & Permission.

A Paris, chez Méquignon, Libraire, rue de la Harpe, au coin de celle de Richelieu.

ORAISON funébre de Très-Haute, Très-Puissante, Très-Excellente Prin-

ceſſe, Louiſe Marie de France, Religieuſes Carmelite, ſous le nom de Thérèſe de Saint-Auguſtin; par M. François, Prêtre de la Miſſion, à Paris, chez Mérigot, le jeune, quai des Auguſtins.

Nous rendrons compte inceſſamment de cette Oraiſon Funébre, ainſi que de celle prononcée à Saint-Denys, par M. l'Abbé *d'Almaric*.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES
DANS CE CINQUIÈME VOLUME.

COMMENTAIRE sur la Loi des Douze Tables, par M. Bouchaud, in-4°. 3

Cours de Morale Poëtique, à l'usage des Collèges. 31

Nouveau Commentaire des Loix du Commerce, comparées les unes aux autres, par M. T. D. B. 46

Histoire de l'Ancienne Grèce, traduite de l'Anglois de John Gillies, *par M.* Garta. 49

L'Optimiste, ou l'Homme content de

tout, Comédie en vers. Par M. Collin d'Harleville. 80

Troisiéme & dernière Lettre du Bibliothécaire de Sorbonne, sur les MM. SS. de de Brèves. 97

Lettre sur le Maréchal Fabert. 119

Les voyages peuvent-ils être considérés comme un moyen de perfectionner l'Education ? Discours de M. Turlin. *Lyon.* 121

Lolotte & Fanfan, ou les Aventures de deux Enfans abandonnés dans une Isle déserte. 155

Fénelon, Poëme. Par M. Marchand. 177

Lettre sur l'Ouvrage intitulé : Considérations sur l'Esprit. & sur les Mœurs. 188

Les Prophéties de Baruch, traduit du Grec, par les RR. PP. Capucins. 191

Etudes de la Nature, par M. de Saint Pierre, *Tom. IV.* 193

Elémens d'Anatomie, à l'usage des Peintres, des Sculpteurs & des Amateurs. Par M. Sue, *le fils.* 232

L'Influence de la Découverte de l'Amérique sur le bonheur du Genre-Humain, par M. l'Abbé Genty. 241

Les Helviennes, ou Lettres Provinciales Philosophiques. Nouvelle Edition. 285

De l'Importance des Opinions Religieuses, par M. Necker, second Extrait. 289

Les Faſtes du Commerce, Poëme, par M. T. Rouſſeau. 329

On ne prévoit pas tout, Conte en vers, Par M. Nogent, 345

Diſcours ſur les propres de la bienfaiſance. 352

Fin de la Table.